

SUOMALAIS-UGRILAISEN SEURAN  
AIKAKAUSKIRJA.

JOURNAL  
DE LA  
SOCIÉTÉ FINNO-OUGRIENNE.

V.

—>|0|<—  
HELSINGISSÄ.

SUOMALAISEN KIRJALLISUUDEN SEURAN KIRJAPAINOSSA,  
1889.

Pris: 4 *fr.*

SUOMALAIS-UGRILAISEN SEURAN  
AIKAKAUSKIRJA.

JOURNAL  
DE LA  
SOCIÉTÉ FINNO-OUGRIENNE.

V.



HELSINGISSÄ,  
SUOMALAISEN KIRJALLISUUDEN SEURAN KIRJAPAINOSSA,  
1889.

Ainehisto. Table des matières.

	8.
Les restes de la mythologie Mordvine par W. Mainof. I. . . . .	1.

Oeuvre posthume.

LES RESTES  
DE LA  
MYTHOLOGIE MORDVINE

PAR

W. MAINOF.

---

I.

---

Les ethnographes discutèrent longtemps la question très intéressante, s'il y a au monde des peuples qui n'eussent aucune idée sur la divinité; la discussion se prolongeait et restait sans résolution, car plusieurs voyageurs assuraient que quelques peuples n'ont pas de notions religieuses, parce que cette question spéciale ne les occupait pas trop et n'entraînait pas dans le cercle restreint de leur spécialité, ou parce qu'ils s'adressaient aux peuples sauvages ou demi-sauvages avec des questions que ces derniers ne pouvaient même pas comprendre; si on demande à un negritos de l'Australie que sait il sur „l'immortalité de l'âme“, il ne pourra rien répondre, car pour lui ce n'est que la pierre qui est tant soit peu „immortelle“ et „l'âme“ n'est qu'un synonyme du „renvoi“ et du „hoquet“; pourtant Réguly nous donne dans ses impressions de voyage tout un tas de notions sur les conceptions religieuses des peuples Ougriens, car il s'intéressait spécialement de ce côté de l'ethnographie, et plus tard les voyageurs en Australie et en Polynésie trouvèrent des notions très définies sur la divinité chez les mêmes peuplades, qu'on comptait pour étant complètement dépourvues de toute notion religieuse, car on leur demandait autrefois „qui adorez-vous“ au lieu de demander „qui craignez-vous?“ En ce moment le fait est complètement démontré qu'on ne peut trouver sur la terre un peuple quelconque qui soit dépourvu de l'idée de divinité et qu'il n'y a pas de divinité sans un certain culte.

Il est encore plus difficile de trouver les restes des notions religieuses qui n'ont pas eu le temps de se développer dans un canon mythologique complet et défini là, où des influences chrétiennes ont eu la possibilité de s'y mêler, mais en mettant soigneusement en

ordre tous les matériaux qu'on a rassemblés à la fin des fins on arrive enfin à éclaircir ce qui n'est qu'un reste de l'époque païenne et ce qui y est apporté par les prêcheurs zélés et souvent par trop condescendants du christianisme, qui ajoutent aux statues du Christ une tresse en Chine et en Russie n'ont rien contre l'usage populaire d'attribuer à Jean Baptiste les qualités du dieu Koupalo.

Nous nous sommes trouvés dans la même position pénible, quand nous nous mîmes à mettre en ordre les matériaux que nous avons rassemblés dans le pays des Mordvines; mais nous n'abandonnâmes pas le travail une fois commencé et nous soumettons aujourd'hui les fruits de nos recherches et de nos conversations avec les vieilles femmes Mordvines au jugement des gens compétants.

---

Le peuple Mordvine, qui compte en ce moment quelque chose comme 1,200,000 représentants, était connu depuis longtemps en Russie; depuis longtemps les Russes lièrent avec eux des relations tantôt amicales et tantôt inamicales, mais personne ne se souciait comment vit ce peuple, en quoi croit-il, qui prie-t-il et comment le fait-il; il est vrai que le peuple remarqua tout de suite le côté extérieur et formaliste de la religion mordvine, étant complètement ébahi par sa dissemblance avec ce à quoi il était habitué, et dans un de ses poèmes sur Jean le Terrible nous parla sur la manière extraordinaire de prier leurs dieux qu'il avait remarqué chez les Mordvines. Presqu'en même temps que ce poème fut chanté pour la première fois un voyageur étranger, un certain Barbaro passa par le pays habité par les Mordvines et nota dans la relation de son voyage ce qui le frappa le plus dans le culte de ce peuple. Ce n'est presque qu'avec ces données que la science ethnographique resta jusqu'à l'an 50 de notre siècle, quand des spécialistes s'intéressèrent à cette question et se mirent à rassembler de nouvelles données ethnographiques. Se basant sur les données rassemblées avant moi et sur mes propres recherches tout le tableau des notions religieuses des Mordvines surgit devant moi avec une netteté complète, quoique

n'ayant pas la richesse désirable, pourtant toujours assez riche de traits intéressants au plus haut degré.

Avant d'émettre ici les idées religieuses mêmes des Mordvines, nous essayerons de résoudre la question, si les Mordvines avaient des places spéciales, vouées à la prière, des hommes spécialement chargés de servir d'intermédiaires entre le peuple et la divinité invoquée et enfin les divinités elles-mêmes furent-elles représentées de quelque manière. La construction ou même tout bonnement l'existence d'emplacements spéciaux pour le culte démontre déjà une certaine culture chez un peuple; étant encore sur un degré plus bas de culture l'homme prie son dieu là, où il le trouve ou sur la place même où le dieu l'a trouvé, et comme pour un homme primitif tout ce qui n'est pas lui est incompréhensible, cela veut dire — effrayant, dangereux et nuisible, nous observons chez les sauvages l'usage de prier dieu et de lui apporter des offrandes partout. Seulement bien après commence l'emplacement des dieux ou plutôt de leurs demeures dans des localités définies et en même temps commence d'autre côté l'adoption de ces localités pour le culte spécial d'une telle et non pas d'une autre divinité; à mesure qu'a lieu cette localisation des divinités, le peuple leur donne une demeure spéciale; les dieux habitent les bois et les bocages, les ruisseaux, les lacs et les rivières, les pierres, les écueils etc., et de là naît la nécessité de prier le dieu dans sa demeure même, dans la forêt habitée par lui, sur les bords de la rivière qui lui sert d'habitation, sur la pierre même sous laquelle se cache sa demeure secrète. Sur ce degré de développement des idées religieuses l'histoire surprend les Celtes, les Germains et les Slaves et sur ce même degré se trouvaient et se trouvent jusqu'à un certain point aujourd'hui les Mordvines, quoique par la volonté du sort ils se fissent chrétiens. A Mamalaïevo (grand village du district Krasnoslobodsk du gouvernement de Penza), on nous racontait que „quand on chassait le peuple dans la rivière de Mokcha où ils devaient être baptisés, la plupart d'eux n'eurent rien contre ce „bain saint“, car cette rivière sert par excellence de demeure à la déesse des eaux, de la santé et fécondité, Védin-azirava, que plusieurs des nouvellement baptisés crurent reconnaître dans la Sainte-Vierge. Jusqu'à présent encore les Mordvines vien-

ment volontiers pour assister au sacre de l'eau bénite les fêtes, quand ce sacre doit être fait d'après le rituel de la religion grecque; encore plus volontiers ils fêtent la Pentecôte et les autres fêtes, qui portent encore l'empreinte du paganisme et sans contredire ils vont avec des croix et des images autour des champs et dans la forêt voisine etc., car ils se souviennent encore, que les places furent vénérées par leurs pères et aïeux. Près de chaque village, près de chaque bourgade on trouve une telle place, où le peuple fait ses cérémonies idolâtres, mais où entre quelquefois même le prêtre condescendant aux prières réitérées de ces brebis égarées; il y a en même temps des places, dont la renommée s'étend à des centaines de verstes et où vient se rassembler la population de toute la province. Parfois les Mordvines ont adopté pour nommer ces places de prière des mots étrangers et on entend près du Volga le nom de „Kérémet“ (clairière où l'on prie) où se font les „molianes“ (service divin); on pense que ce mot est de provenance tchérémisse, mais il n'y aurait rien d'extraordinaire si nous comptions ce mot pour un mot purement mordvine et signifiant une place où le bois a été abattu (le verbe „kérian“ = abattre, couper le bois), quoique la seconde moitié du mot reste incompréhensible. Nous n'avons aucun indice sur l'existence chez les Mordvines de la construction des temples et ce n'est pas du tout parce qu'ils auraient craint les persécutions et la destruction de leurs temples par la police, mais tout bonnement par ce que nous ne voyons rien de pareil chez ce peuple lorsque le paganisme y régnait complètement et lorsqu'il avait coutume de prier ses dieux ouvertement; nous verrons ensuite que dans un chant populaire mordvine ce peuple nous a laissé des notions fort définies sur sa manière de prier. Il nous est arrivé beaucoup de fois de voir les „kérémet“ ou „moliane-tarkà“; elles sont faites toujours de la même manière, car on n'en fait plus de nouvelles aujourd'hui et on jouit des places antiques, sanctifiées par l'usage, le temps et la mémoire des pères qui y ont prié leurs dieux; ce qui est très intéressant c'est qu'à „Mordovski-Kéméchker“ (prov. Saratof, dist. Kouznetz) on nous disait sérieusement que c'eût été un grand péché que de construire une nouvelle „kérémet“, car la place qu'on choisit pour elle doit absolument être sainte et on n'en trouve plus



aujourd'hui; en créant une nouvelle kérémet on pourrait convoquer les dieux dans une place qui leur est complètement désagréable. Sous l'Impératrice Anna Ivanovna de même qu'au commencement de ce siècle où on entreprenait tout pour baptiser les Mordvines, enflammés d'un zèle religieux, les prêtres et la police rurale qui leur tendait toujours la main, détruisaient partout fort soigneusement toutes les traces des „kérémet“, mais leur construction était si simple que le jour suivant après que „la force majeure“ fut partie le peuple se rassemblait de nouveau près de la „kérémet“ souillée par la main des mécréants et disait des prières propitiatoires; ce fait est par exemple noté dans notre livre de notes à Seskino (prov. et distr. de Nijni-Novgorod), où au commencement de ce siècle un Mordvine a eu l'idée de rétablir le canon religieux mordvine dans tous ses détails ainsi que toutes les cérémonies religieuses des Mordvines; cela va sans dire que le réformateur fut pris par la police et jugé, mais sa „kérémet“ existe encore aujourd'hui et nous avons eu l'occasion de boire d'une tasse en bois de pommier qui servait de son vivant aux offrandes; la tasse est vénérée comme sacrée et cela surtout dans la famille „du dieu Mordvine“, comme l'appellent ses voisins russes.

A propos de la question sur la présence dans la religion des Mordvines de l'institution sacerdotale, formant une caste, nous pouvons affirmer en nous basant sur de nombreuses données incontestables qu'il n'y en avait jamais. Le nom même d'„*oziavté*“<sup>1</sup> (quelque fois avec l'aspiration -„*voziavte*“) ou d'après la prononciation russe -„*voziatia*“ veut tout bonnement dire „celui qui prie, implore“ et ensuite „celui qui prie par excellence“ et est dérivé du verbe „*oz-noms*“ (Erz.), „*ozindan*“, ce qui veut dire „se courber, fléchir“ et de là déjà „prier“ (comp. „*ozal*“, partie, morceau, et en finn. „*osa*“); il est clair que chaque Mordvine pouvait se nommer *oziavté* ou *sacerdoce* et après, hors des prières communales, où prenaient part beaucoup de personnes, il se présenta la nécessité de choisir parmi tous ces *sacerdoce*s volontaires un seul qui aurait soin de l'offrande, qui dirait les prières usitées et ferait attention à l'ordre et aux con-

<sup>1</sup> Remarque d'orthographe: *s* entre deux voyelles = *c*; *y* correspond à l' *ui* russe; *ai* = *ä* allemand; l'*h* doit être prononcé comme le *h* allemand.

venances. Toutes les autres personnes, qui prenaient part aux prières communes, portent le nom qui peut être expliqué par le rôle qu'ils sont appelés à jouer dans la cérémonie et aux devoirs qu'ils exécutent et ce n'est que le „*priavte*“ (c. q. v. d. tête, chef) qui nous montre que ce devoir était accompli à coup sûr par le chef de la famille, de la maison, du clan peut-être. Cela va sans dire qu'en ce moment il n'est plus resté de traces de personnes choisies une fois pour toutes qui doivent prendre part aux offrandes et tout est fait par le père de famille, où en cas d'un „*moliane*“ (prière) commun, par une personne choisie pour cette fois-ci seulement connaissant toutes les cérémonies et toutes les prières usitées à ces offrandes. Partout où il est parlé des molianes mordvines dans les actes historiques, nous voyons que le rôle principal y est joué par des vieillards, qui ne sont autres que des chefs de familles, et non pas des sacerdoces, qui auraient eu le temps de naître parmi le peuple et se prendre une position exclusive et castique. Quoique les chroniques russes parlent quelquefois de certains devins ou magiciens mordvines, mais chaque vieux Mordvine, priant son dieu à sa manière pouvait paraître au chroniqueur un magicien, car les Russes n'étaient nullement en possibilité de distinguer entre „*molit*“ (prier, offrir à un dieu une offrande, de là „*molionaïa ovtsa*“, une brebis qui doit être tuée, prédestinée pour être tuée) et „*koudécit*“ (faire de la magie) et comme produit de la prière on s'attendait toujours à voir un „*tchoudo*“ (miracle). Il peut bien être que le peuple et le chroniqueur lui même pensait qu'un miracle devait se faire par les Tchoudes, comme ils appelaient les Ougro-Altaïens; il arrive fort souvent que la coïncidence philologique donne lieu à des conjectures plus ou moins hardies faites par le peuple. Et comment pourrait un Russe, orthodoxe comme il l'était dans ces temps reculés et tout pénétré de zèle pour sa nouvelle religion, se figurer que les oscillations et les balancements en avant et en arrière, à gauche et à droite des Mordvines, leurs soulèvements inusités des mains au dessus de la tête et surtout l'offrande sanglante à ce même Dieu qui a défendu de verser le sang, soient des prières agréables à Dieu et telles qu'elles doivent l'être; on racontait encore partout comme les gens religieux s'armaient contre ces offrandes, qui n'étaient pour eux que des „mes-

ses diaboliques"; on peut donc bien comprendre que les molianes mordvines n'étaient eux aussi que des messes diaboliques. Quand au nord du Volga, dit la chronique, arriva un malheur inouï et la famine faisait mourir les gens, les habitants eurent l'idée de chercher les causes de ce malheur; à leur aide se présentèrent des gens instruits en toutes sciences et surtout en sciences secrètes, des magiciens de provenance finnoise qui annoncèrent, qu'ils connaissaient bien la cause de la famine et que c'étaient les femmes qui causèrent le malheur. Ce motif de la dépendance de la fécondité de la femme—symbole de fécondité, qui a servi à la création de l'idée de la déesse de fécondité, est fort usité chez presque tous les peuples indo-européens et ouralo-altaïens et les paroles des magiciens nous sont complètement compréhensibles. Où donc les femmes peuvent-elles cacher le pain et la nourriture? La chose était fort claire: là, où elles cachent effectivement la nourriture primitive de l'homme. Comment faut-il se prendre pour leur prendre ce qu'elles cachent? il n'y avait qu'une seule manière — c'est de la découper, mais comme il serait dangereux de couper par devant il fallait découper la nourriture du côté opposé. „Et les magiciens découpèrent du sous-aile des femmes du pain et d'autres mets“, nous rapporte le chroniqueur, peut-être croyant lui même à la vérité de ce fait, peut-être nous racontant seulement les bruits qui couraient dans le pays. Dès lors cette place de la chronique fut comptée pour obscure, tandis que ce découpage de nourriture du sous-aile d'une femme se fait jusqu'à présent chez les Mordvines presque tous les jours à la prière de famille. Ordinairement après la bénédiction prononcée par le chef de famille, l'ancienne de la maison prend dans un petit sac du pain, de l'omelette et quelquefois de la viande; elle attache ce sac avec une corde assez longue et le rejette par dessus l'épaule droite sur le dos, juste à la place nommée sous-aile; le chef prend alors son couteau et d'un seul coup fait une coupure dans le sac d'où tombe la nourriture. On peut facilement comprendre que cet usage se rapporte à une antiquité fort reculée et sert avec d'autres usages mordvines de la même sorte comme une preuve incontestable de la présence chez ce peuple des offrandes humaines et en même temps prouve que ce n'étaient pas seulement des élus qui pouvaient faire ces offrandes,

mais tous les chefs de familles, qui se présentent comme faisant le service divin grâce à leur position dans leur familles, et non parce qu'ils étaient élus ou nommés tels par l'assemblée populaire ou par la commune. D'un autre côté on conçoit grâce à l'usage conservé par les Mordvines jusqu'à nos jours ce que les magiciens ont conseillé au peuple affamé; ils lui conseillèrent de reprendre les anciens usages et d'abdiquer à la religion chrétienne. Il est vrai, qu'il pouvait bien arriver qu'un vieillard le plus vénéré ou même quelques-uns des pareils soient connus pour étant doués de capacité exclusive pour faire des offrandes plus habilement et plus strictement que les autres, ayant maintes fois servi d'exécuteur d'offrandes, mais jamais ce fait ne pouvait être considéré comme règle générale et ces élus n'ont jamais joui de quelques droits exclusifs et servaient leurs dieux tout bonnement en qualité de chefs de familles. La position de ces élus parmi les chefs de familles est très bien déterminée dans une chanson sémi-mordvine, qui a été publiée par Melnikof dans ses „Esquisses mordvines“ et que nous citerons plus bas dans une rédaction de l'archimandrite Macarius (aux archives de la Soc. Imp. Russe de Géographie). Le Tsar Jean le Terrible fait son voyage par le Volga étant assis sur une pierre; il colonise les bords du Volga en y jettant du sable; où il jette un grain — un village y surgit et où il en jette une poignée — surgit une bourgade; tout à coup il aperçoit sur la rive comme des bouleaux qui se penchaient tantôt d'un côté tantôt d'un autre; le Tsar est intéressé par ce spectacle inattendu et demande à sa suite quels sont ces bouleaux; on lui rapporte que ce ne sont point des bouleaux, mais que ce sont les Mordvines qui prient leurs dieux; il envoie dire aux prieurs qu'ils devraient le saluer comme leur chef. Les Mordvines sont effrayés par l'arrivée du Tsar et tiennent conseil, que faut-il faire; les vieillards, qui faisaient l'offrande ou le sacrifice, résolurent d'envoyer au Tsar du pain, de l'omelette et du „pouré“ (boisson faite d'hydromiel et de la bière) pour l'honorer par ces dons, mais les jeunes gens qui reçurent l'ordre de lui porter ces dons mangèrent et burent tout et pour ne pas se présenter les mains vides portèrent au Tsar de la terre et de l'eau; Jean est fort content, car il comprit que les vieillards et les chefs mordvines lui rendent la terre et les eaux occu-

pées par le peuple mordvine. Il résulte de ce chant que les vieillards qui sacrifiaient aux dieux se sont consultés non comme des sacerdoce, mais comme de simples chefs de familles. Tout ce que dit Lépéhin sur les „yomze“ mordvines, ce qui veut dire sorciers ou chamanes ne prouve point du tout que ces derniers étaient quelque chose qui ressemble à des prêtres ou sacrificateurs, tout à fait comme nous ne pourrions jamais dire qu'un chamané Yakoute ou Tchouktcha le soit; jamais l'emploi ou le titre de yomze ne se transmettait de père en fils et le simple chamanisme des Mordvines ne nous rappelle guère la caste des prêtres chez les Egyptiens ou les brahmines des Indous.

Une autre question qui présente un intérêt non moins grand, est la question sur la présence des idoles chez les Mordvines. Ici nous pouvons dire tout à fait irrévocablement que les Mordvines n'ont jamais déisé les produits de leurs propres mains, quoique nous ayons toute une masse de notions sur la présence dans leur culte d'objets saints, qu'ils honoraient comme des divinités; mais tous ces objets de vénération n'étaient que des produits de la nature, qui se présentaient au peuple tantôt comme demeure bienaimée de la divinité, tantôt comme forme extérieure sous laquelle la divinité agissait le plus volontiers pour le bienêtre des hommes ou pour les punir. Ainsi le voyageur italien Barbaro (au commencement du XVI siècle) dit que les Mordvines ont une manière assez singulière de prier dieu; la foule vient sur la place où doit se faire le sacrifice avec un cheval, qu'on attache par le cou et les quatre jambes à des poutres qu'on enfonce dans la terre; puis tous les participants au sacrifice tuent le pauvre animal avec des flèches, ôtent la peau, mangent la viande avec des cérémonies fort compliquées, et empaillent fort soigneusement la peau; le cheval empaillé dont les quatre jambes sont percées outre de bâtons est mis debout sur une planche qu'on élève sur la crête d'un arbre; c'est ainsi que la divinité est faite et il ne reste que la prier. L'arbre, où est placé le cheval empaillé est richement orné de chiffons multicolores, de rubans et d'autres offrandes.<sup>1</sup> La déification du cheval était ainsi à ce qu'il

---

<sup>1</sup> Bibliotéka inostrannih pisatéléi o Rossii v. Barbaro.

paraît le trait caractéristique de l'ancienne religion mordvine et ce fait peut-être démontré par plusieurs usages, qui se sont conservés jusqu'à nos jours; c'est ainsi qu'à la Pentecôte dans la province de Simbirsk on a le coutume de travestir deux hommes en cheval, dont le cou est orné d'une cloche; le cheval est monté par un garçon et tous les jeunes gens du village suivent le cheval dans sa promenade par le village jusqu' aux champs où on apporte des omelettes que l'on mange en commun; le diner fini le cheval est déchiré en morceaux.<sup>1</sup> Dans la province de Penza, il n'y a pas longtemps, on sacrifiait à *Chkaï*, dieu du soleil, un étalon.<sup>2</sup> Un indice sur le même usage, et un indice fort clair nous trouvons dans le district de Gorodichtché de la province de Penza;<sup>3</sup> on fait une quête dans tout le village et pour la somme rassemblée on achète un boeuf qui est tout blanc, mais a sur le front une tache noire et qui en surcroit a encore une tache noire sur le bas-ventre; ce boeuf est bien nourri et on le laisse paître sur les terres de chaque membre de la commune; ce n'est que jeudi après la Saint-Pierre (10 juillet) qu'il est richement orné et conduit dans la forêt voisine. Tout le village accompagne ce boeuf (molioni-prédestiné) et les femmes apportent encore des pots de gruau noir. Arrivés dans la forêt les chefs de familles attachent le boeuf au plus grand chêne et le tuent de manière à ce que le sang coule dans un petit trou fait dans le sol; la peau est suspendue à l'arbre; la viande est distribuée par familles, après quoi tout le monde s'agenouille devant la peau et on lit la prière suivante: „*Pazyn Mikola! chatchak choumbra noumalaŋga, maksak choumbrat azyrt!*“ (Dieu Nicolas! donne une bonne moisson, donne nous de bons chefs!) Après avoir mangé en commun tout le monde revient au village (les hommes séparément des femmes) en chantant des chansons; puis la fête continue pendant trois jours et la peau du boeuf sacrifié est vendue pour les besoins communaux. Déjà ces exemples nous montrent assez clairement que l'animal sacrifié servait autrefois de symbole du dieu

<sup>1</sup> Pamiatnaïa knig'ka Simbirskoï gubernii, art. de Aounovski 1869.

<sup>2</sup> Penzenskia Eparhialnaia Vedomosti, 1870, NN 21, 22 et 23, art. de Snéditski „Petrooskoss“.

<sup>3</sup> Roukovodstvo dlia selskih pastirei. 1867. Art. de Bénévolenski „Les molianes dans la province de Penza“.

lui même, de ce Chkaï, qu'on prie douze fois par an, du soleil-bien-facteur qui chez les autres peuples aussi était représenté sous la forme d'un cheval ou d'un boeuf blanc.

Quelquefois nous remarquons chez les Mordvines les traces de la déification des objets inanimés, quoique même alors le peuple ne veut rien savoir de ce qui est fait par les mains de l'homme, car il ne peut pas se représenter qu'une divinité puisse prendre la forme de quelque chose de temporel et issu des main de la propre créature — l'homme. La première place parmi ces objets inanimés pour nous autres, mais pleins d'animation pour l'homme primitif est occupé cela va sans dire par le soleil, tantôt sous la forme de l'astre naissant, qui apporte la vie, tantôt sous la forme du feu vorace qui ne distingue point entre les fautifs et les saints, les mauvais et les bons et qui dévore tout cœ qu'il rencontre. Sans parler de ce que toutes les prières chez les Mordvines se font étant tourné vers l'est, si elles sont adressées à Chkaï ou à Tchime-Paz, nous noterons ici encore une preuve directe que celui-là non seulement demeure et a son séjour, d'après la croyance Mokchane, dans le soleil, mais souvent est pris pour ce dernier et ne fait avec lui que la même chose. Le Mordvine ne passera jamais par la gerbe de rayons du soleil qui pénètre dans la chambre par la fenêtre, craignant „de marcher sur le pied du Chkaï“; de même il a soin de ne pas passer par la reflexion du soleil dans l'eau craignant de „donner un coup de rame sur la barbe du Chkaï“; le jeu au cache-cache porte le nom de „*Chkaï pailen-melgane*“ (le soleil derrière un nuage); si on voulait dire que c'est le soleil qui se cache, on aurait employé le mot „chi“. Depuis longtemps déjà Snedlitski a noté une légende<sup>1</sup> fort intéressante sur le voyage entrepris par une femme vers le Chkaï et nous avons eu le bonheur d'entendre nous mêmes la même légende à Mordovski-Kémechker (prov. de Saratof, dist. de Kouznetsk); nous citons ici cette légende dans la rédaction que nous avons entendue raconter et que nous avons inscrite dans notre livre de notes, car Snedlitski, à ce qu'il paraît ne savait pas la langue mordvine et à cause de cela donna place à plusieurs inexactitudes, quoique les deux récits

---

<sup>1</sup> Penzenskia Eparhialnia Védomosti, 1870, NN 21, 22 et 23.

soient dans leurs traits principaux presque identiques. „Chkaï a de grands yeux et voit tout ce qui se fait sur la terre, mais il a trop à faire et les hommes font tous leurs efforts pour se cacher de Chkaï, pour faire à son insu les mauvaises actions qui leur sont tellement agréables. Il fallut que Chkaï se trouve des aides parmi les femmes et ces aides traversent le monde, fourrent leurs nez dans tous les recoins et après le soir viennent rapporter à Chkaï tout ce qui se fait sur la terre. Il n'a pas pris des aides parmi les hommes, mais les a cherchées parmi les femmes, parce que la femme entendra ce qu'elle ne voit pas, et flairera ce qu'elle n'entend pas. Une fois l'une de ces aides fut fort en retard avec son rapport et Chkaï, le bienfaiteur, se mit en telle colère qu'il voulait se mettre tout de suite au lit sans attendre le temps prescrit et commença même à préparer son lit de plumes. Enfin arrive celle qui était en retard et se présente devant Chkaï. „Quelle est cette manière de rôder sans faire aucune attention au temps qu'il est?“ lui cria Chkaï de son lit rond. „Je ne suis pas du tout fautive, Chkaï le bienfaiteur“, lui répondit son aide; — „il m'arriva un retard inattendu sur la terre; Narou-ava (la mère du blé) je suis et les hommes m'ont prié de leur donner du pain; ils ont tous prié en pleurant que je m'attendrisse et je me mis à leur distribuer du pain; et plus de pain je leur distribuais plus il arrivait d'affamés de sorte que j'ai rendu tout le pain que j'avais et pourtant je n'ai rassasié que sept grains de sable de toute la mer sablonneuse (expression fort usitée et voulant dire très peu). Le bon Chkaï fut très content de Narou-ava et la fit la principale donatrice du pain quotidien et ordonna aux hommes de ne pas travailler son jour, le vendredi. Une femme se prit un vendredi à pétrir la pâte pour ses enfants-orphelins et il lui arriva un tel malheur qu'elle manqua d'être morte brûlée toute vivante. Elle se mit à travailler à la pâte avec ses mains, quand tout à coup elle vit un berceau qui descendait du ciel; elle se sentit jetée dans le berceau et voilà que le berceau se mit à monter vers les nuages, plus haut et plus haut, tellement haut qu'à peine pouvait elle respirer; enfin elle monta tout près du soleil et elle avait dans sa bouche un petit morceau de pâte qu'elle voulait goûter. Et plus elle s'approchait du soleil plus elle avait chaud et plus le



morceau grandissait dans sa bouche; la pâte grandit et grandit, elle est prête de sortir de la bouche, elle lui élargit les joues — de manière à les faire crêper. La femme ne peut plus respirer de chaleur et elle commença à prier qu'on la fasse descendre vers ses enfants-orphelins: „je les pourrais nourrir pendant un certain temps avec cette pâte qui s'accrût tellement dans ma bouche“. Et voilà que Chkaï sortit sa figure du soleil: „As-tu vu“, lui dit-il, „femme, ce qu'il t'est arrivé parce que tu as travaillé le vendredi (narouavanchi); vas à la maison et raconte tout aux hommes et pour récompense de ce que tu as pensé à tes enfants à l'heure où tu devais mourir j'aurai soin de tes petits“. — „Oui! absolument!“ dit la femme, — „qui donc sera assez bête pour me croire?“ — „Eh bien! voici mon signe que je place sur ton front“, dit Chkaï et posa sur le front de la femme „*chkaïn palama*“ (c'est une envie de couleur bleu-écarlate; celui qui la porte sera heureux). Depuis lors les femmes ne pétrissent même plus la pâte le jour de Narou-ava“. Nous voyons très clairement de cette légende que la demeure de Chkaï n'est autre que le soleil, qui par cette raison même figure quelquefois dans les cérémonies religieuses des Mordvines tantôt comme le dieu Chkaï, tantôt comme son symbole.

Presque le même rôle que le soleil est joué dans la mythologie mordvine par les sources, la forêt et les arbres, surtout le bouleau, et enfin le „*kardas-serko*“, dont nous parlerons après. Bénévolenski nous dit par exemple que chaque moliane qui se fait en commun est fait absolument près d'une source, qui fut une fois pour toutes choisi par le village pour le but religieux; quelquefois les vieillards qui font les sacrifices prennent de l'eau pure de la source dans une tasse faite en bois de pommier et jettent l'eau en haut de manière à ce qu'elle asperge en tombant tous les assistants; en même temps ils prononcent la prière suivante: „*Vedazyrava-matouchka! maksak pi-sem! Valak vairdai siora, maksak tēnza airiaf!* (O déesse des eaux! donne nous la pluie! arrose la sémence, donne lui la vie!). Après Bénévolenski tous, qui ont seulement étudié la vie populaire des Mordvines, affirment unanimement que l'eau et la source jouent un énorme rôle dans la mythologie mordvine et dans leurs usages religieux; la même chose il nous est arrivé de voir plusieurs fois. La

déification de l'eau et son rapport avec la fécondité sont surtout apparents dans une cérémonie, qui fut notée par l'archimandrite Makarius<sup>1</sup> et qui se rapporte à la vénération de Ved-ava, la déesse des eaux. Au temps du révérend archimandrite cette cérémonie était encore en usage sur les bords de l'Irset, le huitième jour des Pâques (la S. Thomas), tandis qu'à présent nous ne la retrouvons plus dans la province de Nijni, qui a eut le temps de devenir presque tout à fait russe, mais on la rencontre encore dans la „Iéchaïa Gorodichtina“ (pr. de Penza, dist. de Gorodichté) où nous étions assez heureux de l'étudier dans toute sa plénitude sauvage, près du village de Pitchileï. Notre bonne connaissance Daria Evrëïnova, qui nous racontait toute la journée des choses très intéressantes sur les Mordvines, nous reconduisit avant de partir vers la place où un moliane en forme devait être célébré en l'honneur de Ved-ava et nous promit de nous montrer quelque chose d'encore plus intéressant la nuit en me conseillant seulement de me taire, car „si l'on te voyait, on te rosserait avec tout ce qui sera alors sous la main“. Vers midi tout le village alla sur les bords de la rivière, où les hommes et les femmes se mirent à prier en jettant des oeufs dans l'eau. „*Ved-ava, Chimavas, lamachatchyftaf kouvaf variatsé ouli vellhtaf-térvariatsé ouli nolniaf pandjimat ouliht sinouvaft-sioraved modas kolgaï. Kodu Tsoratsai nolniaïnsai, stana i ton nolniak vett! nolniak vett-kadak modan livis, kadak modan livis toundas! Maksak laimbai da natchkavalak son paik chivals, valak son paik lomantes! Mouskak paik jabasna! Nolniak moda! Maksak siorati kasama! Nolniak varia-maksak jabatnendi chatchama! teinza ouli chnaf, teinza ouli molianai!* (O déesse des eaux, mère du soleil, toi qui fut grosse tant de fois! Depuis longtemps ton c — n fut fermé à clé — à présent ton c — n est ouvert: les clés sont cassées et la sémence coule sur la terre! comme ton fils t'a ouvert, ouvre ainsi les eaux! Ouvre les eaux — laisse tomber la rosée! Laisse tomber la rosée du printemps! Donne la nous chaude et humide! arrose le monde entier avec elle, arrose avec elles les hommes! Arrose tous tes enfants! Ouvre la terre — donne au blé la gran-

<sup>1</sup> Archives de la Soc. Imp. de Géographie, manuser. „Ethnografitchéskaia zametki o réligiïi Mordvy v Nijégorodskoj goubernii“.

deur! Ouvre les c—ns, donne naissance aux enfants!). Après cette prière on rassemble toute une veillotte de paille, qu'on apporte avec soi par brassées de chaque maison; puis cette veillotte énorme est jetée avec des cris et du bruit dans la rivière, on y met le feu, on tire dessus jusqu'à ce qu'elle brûle entièrement et disparaisse aux yeux en traînée par le courant. Quand l'histoire avec la veillotte fut finie tout le monde se lava et quelques risqueurs se jetèrent sans se déshabiller à l'eau et j'appris que ce sont les jeunes gens qui veulent se marier cette année-ci et les femmes qui veulent avoir des enfants. A minuit ma connaissance me mena à la même place près de la rivière, où nous étions déjà le matin; je grimpai sur un arbre et je pus voir d'en haut la clairière, où le molian fut célébré sans être pourtant vu moi-même. Après m'avoir encore une fois recommandé de ne faire aucun bruit, la femme partit. Après une demi-heure d'attente je vis quelques couples qui s'acheminaient vers la clairière; un couple s'approcha tout près de l'arbre où je m'étais blotti et c'est à peine que je respirais craignant qu'on ne me remarque. Le couple se mit à prier dieu; l'homme et la femme saluaient assez longtemps quelqu'un qu'il apercevaient peut-être dans leur extase religieux en tenant les mains au-dessus de leurs têtes et murmurant des paroles, que je ne pouvais pas entendre et enfin l'homme étendit sur l'herbe un morceau de toile et se mit à y ramper et à s'y trainer sur son ventre, en disant: „*Vedazyrava! vany-myst! chatchiftyda téinek jabat!*“ (O déesse des eaux! viens à notre secours! fais-nous des enfants!). Il fit déjà ses mouvements dix ou douze fois, quand sa femme se coucha aussi; alors le mari la couvrit du morceau de toile et se mit à ramper et à se trainer sur cette toile de nouveau. Quoique la scène qui suivit ces actions préliminaires fût bien intéressante, pourtant je regrettais de ne pouvoir pas descendre et m'éloigner, car je vis que tout ça n'était qu'un prélude et que toute la farce était dans l'acte qui suivait et qui grâce à la prière fervente du couple est toujours béni par la déesse et finit par la grossesse de la femme. Nous ne pouvions pas nous empêcher de nous rappeler tout à fait le même usage que nous retrouvons chez nos sectaires de „Hristovchtina“ où on rampe aussi sur la toile et on „cherche le Christ“; mais cette ressemblance, nous

l'annotons pour ceux qui s'occupent des sectes en Russie en les priant seulement de vouloir bien se rappeler que la „Hristovchtina“ s'est formée dans les provinces où les Mordvines formaient alors la majorité de la population.

Le chroniqueur Nestor encore a remarqué que „les Mordvines ornent les branches des arbres d'essuie-mains et les adorent“;<sup>1</sup> beaucoup de temps passa dès lors et les idées du peuple sur la signification du bois et des arbres ne changèrent nullement. Jusqu'à nos jours encore c'est un péché mortel que de déshonorer un arbre de quelque manière; si l'arbre tombe de pourriture, même alors il faut le relever et non pas laisser pourrir au bois; malheur au Mordvine qui laisse pourrir un arbre dans la forêt — il deviendra aussi sec que ce tronc abandonné.<sup>2</sup> „Oziam-pouré“, fêté le 15 septembre, a lieu toujours sous les arbres et à la „kérémet“ qu'on célèbre le 22 du même mois, les Mordvines font des prières et des offrandes aux tilleuls<sup>3</sup> en les priant de les secourir dans le payement des impôts. La déesse des bois — „Viriazyrava“ — est la soeur de Vedazyrava et jouit d'un pouvoir égal avec celle-ci; qu'on essaie seulement de ne pas l'honorer — le bétail deviendra malade et crevera; l'homme lui-même s'égarera dans la forêt; ne vendra rien des ustensiles en bois dont on s'occupe volontiers et les abeilles ne se multiplieront pas heureusement chez le pécheur, car la déesse saura obtenir tout ça de „Inéchké-Paz“, qui est dieu de la ruche humaine et des abeilles. L'archimandrite Makarius<sup>4</sup> assure qu'en 1813 les Mordvines déposaient toutes leurs offrandes sur la rive de l'Irset sous un orme sacré, où même le boeuf offert était enfoui; dans la province de Penza jusqu'à nos jours on sacrifie un poulain en l'honneur de Chkaï et avec sa peau on recouvre un orme énorme, qui croît près du village d'Issa. L'académicien Lépiohin dans son récit de voyage<sup>5</sup> nous raconte que les „kérémet“ (places consacrées à la prière commune) sont construites dans les bois non pas à cause de la crainte et non

<sup>1</sup> Karamzine Hist. I remarque 216.

<sup>2</sup> Snejnitski Penzenskia Eparhialnia Védomosti 1871 NN 19 et 20.

<sup>3</sup> Pamiatnaïa Knijka Simb. goub. 1869 art. d'Aounovski.

<sup>4</sup> loco citato.

<sup>5</sup> Mémoires 1768—1769 I, 162—164.

pour se cacher de l'administration, mais parce que les Mordvines „contemplant le bois comme quelque chose de sacré“. Nous verrons plus loin encore plus clairement le rôle que la forêt et les arbres jouent dans le canon mythologique des Mordvines, et en ce moment nous dirons seulement que de tous les arbres, le bouleau, le tilleul et le chêne jouissent de la plus grande vénération: c'est ainsi que le connaisseur de la vie mordvine, Makarius nous dit que de son temps les Mordvines connaissaient un dieu spécial — „*Kélou-paz*“ ou „*Kélou-ozais*“, qu'on honorait également avec deux autres divinités — „*Toumo-ozais*“ et „*Pekché-ozais*“; le premier est, comme son nom le prouve, le dieu des bouleaux, le second — le dieu des chênes et le troisième — le dieu des tilleuls; chacune de ces divinités avait un cercle d'activité à elle et par exemple, on priait Pekché-ozais d'envoyer une abondante moisson, Kélou-ozais de donner la fécondité aux juments et Toumo-ozais d'envoyer la pluie à temps. On fêtait un moliane à tous les trois dieux que nous eûmes le plaisir de voir en passant par le district de Krasnoslobodsk dans la province de Penza. „*Saras-ozais*“ (la fête des poules) (comme Makarius l'appelle) ou „*chatchiftyma-moliane*“ ou moliane de fécondité (comme on l'appelait en parlant à nous) est fêté de manière suivante: le matin, dès que le soleil apparaît à l'horizon on va dire à tous les habitants du village que le moliane aura lieu le soir; près de 9 heures du soir chaque chef de famille s'achemine vers le bois en portant sous le bras une poule pour le sacrifice; arrivés au bois tous cherchent une place propice, où un bouleau, un tilleul et un chêne doivent absolument croître ensemble; s'il n'y a pas de telle place dans toute la forêt, on se contente du bouleau et du tilleul; puis on choisit pour faire le sacrifice un vieillard qui s'appelle „*oziavt*“ (*voziatia* d'après la prononciation russe) et qui doit être l'homme le plus âgé de tout le village; devant nous ce rôle fut rempli par un vieillard de soixante et dix ans, tout frais, habillé dans une chemise très-longue faite de toile blanche (balahon) et qui ressemblait fort aux chemises de nos „*Hristovchtintsi*“ (secte enthousiastique); quand tout le monde fut à sa place il prit quelques beignets faits sans levain et grimpa sur le tilleul, qui en compagnie d'un bouleau devait remplacer en ce cas tous les trois arbres sacrés. Un autre vieillard se mit sous l'arbre

et prononça la prière suivante: „*Pekché-Paz! vanymyst! mézarat lovat chouftatezga ouliht, tézarat sioran marhnai maksak teïnza! koda ton lovatnénsa apak nayik stané i achkiryk afylémaz naya marhnénésa! kouliamast i vanymyst!* (O dieu des tilleuls! sauve-nous! combien de feuilles il y a sur cet arbre — autant de tas de blé donne-nous! comme toi tu n'es point visible dans les feuilles, qu'ainsi on ne nous voit point dans les tas de blé! Entends-nous et sauve-nous!). Alors le vieillard qui restait caché dans le feuillage jeta quelques beignets en signe de l'exaucement de la prière et descendit de l'arbre pour grimper de nouveau sur un bouleau; il prit avec lui un puits de „pouuré“, un faisceau de branches fraîchement coupées et quelques licous. Le vieillard qui une fois a déjà prié pour tout le monde s'approcha de nouveau et ayant levé sa tête vers l'arbre dit d'une voix un peu criarde: „*Kélou-ozais! vanymyst! mézarat lovat chouftatezga, tezarat aïguyrhnaï maksak teïnzé koda ton préaou lovat kasys, stanai i lichmait koudyndi tonadaïht! Mézarat surhnai tongat ouliht fkasta chouftasta, tezarat vachénait air aïldai maksaza teïnzé! Maksak lichmainkendi chatchyftama i éraïma! Kouliamast i vanymyst!* (O dieu des bouleaux! sauve-nous! combien il y a de feuilles sur cet arbre, donne-nous autant d'étalons! Comme sur toi les feuilles s'enracinent, que les chevaux s'habituent à nos maisons! Combien de branches il y a sur un seul tronc, autant de poulains que chaque jument nous donne! Donne à nos chevaux bonne naissance et fécondité! Entends-nous et sauve-nous!) Après cette prière le vieillard, blotti dans le feuillage, se mit à jeter d'enhaut les licous, dont s'emparaient les chefs de familles; puis il trempa le faisceau de branches dans le pouuré et se mit à asperger les assistants, dont chacun s'efforçait de recevoir sur son front une goutte de pouuré. Quand la possibilité se présente de prier Toumo-paz, on asperge le peuple du haut d'un chêne, auquel, au dire de Makarius, on fait la prière suivante: „*Toumo-Paz! kormi lets! vanymyst! mon gréchnyin vany! maksak pisem modati!* (Dieu des chênes! toi qui nous donne à manger! sauve-nous! tu es mon pâtre à moi pécheur! donne de la pluie à la terre!) Après cela le vieillard descend; le peuple forme des cercles par familles et on tue les poules, qu'on a apportées; puis chaque famille coupe un petit morceau de chair („*ozondampal* — mor-

ceau sacré), le trempe dans le sang, le cache dans un petit sac fait en écorce de bouleau ou de tilleul et pend ce sac à l'une des branches de l'arbre en guise d'offrande; les restes du régal sont aussi mises sur les branches. Ailleurs le même explorateur a annoté qu'on célèbre un moliane au tilleul le septième jour du premier mois de l'été et on sacrifie à cette occasion des poules; on fête le bouleau à la Saint-Pierre, où l'on sacrifie une brebis, on la mange et on enterre les restes avec une petite somme d'argent sous les racines de l'arbre sacré; quand l'année est bissextile on sacrifie au bouleau un étalon blanc, ce qui nous prouve infailliblement que le bouleau était consacré à Chkaï et quelquefois devait prendre sa place dans les idées du peuple et surtout quand on le fêtait comme dieu du soleil qui a encore toute sa force productive et dont l'amour peut même devenir pernicieux, brûlant et anéantissant.

Il ne nous reste à présent qu'à dire quelques mots sur une image ou plutôt un symbole de divinité, qui est très-caractéristique pour les Mordvines, car ce symbole joue le rôle d'un amulet-sauveur de la maison et de la famille; nous voulons parler du „*kardas-siarko*“, comme l'appellent les russes et comme tous nos explorateurs l'ont annoté, ou du „*kardan-siarhka*“ (trou d'étable), comme le nomment les Mordvines. En ce moment ce n'est pas dans chaque maison qu'on voit la demeure de ce petit-dieu modeste, mais actif et ne connaissant pas de fatigue; la civilisation fait peu à peu irruption dans la vie du peuple et ce n'est que dans les contrées où les Mordvines parlent encore leur langue, où ils ont conservé leur costume et leurs usages que nous trouvons presque au milieu de chaque cour un „*kardan-siarhka*“. Habituellement c'est un petit trou dans la terre, recouvert d'une pierre; on trouvera ce trou tantôt au milieu de la cour, tantôt dans l'étable et si l'on regarde sous la pierre on n'y trouvera absolument rien sinon quelques restes de nourriture, arrosés de sang; mais on ne doit pas croire que l'absence du „*kardan-siarhka*“ prouve que le maître de la maison n'y croit plus. Essayez de cracher seulement sur le seuil et vous verrez que le petit-dieu n'a fait que changer de domicile dans cette maison, mais n'a pas complètement disparu et jusqu'à nos jours ne fait que sauvegarder le Mordvine de tout malheur; il y a des places où il a eu le temps de se confondre

avec une autre divinité de genre féminin, avec la „Iourtava“ et comme de raison l'a suivie dans son coin bien-aimé derrière le poêle. Nous avons sous la main une masse de preuves de vénération et même de déification complète, dont jouit le kardan-siarhka. Toutes les fois qu'il y a un moliane de famille le membre le plus âgé de la famille n'oubliera jamais avant de faire la prière de couper l'ozondampal et après quelques cérémonies consacrées de le poser sous le seuil; il ouvre alors la porte et salue le seuil plusieurs fois.<sup>1</sup> Les paroles de notre chanson russe bien connue dans tout l'Empire „prier le jambage de porte“ sont prises directement des observations que notre peuple a faites sur la vie des Mordvines, ses voisins, car chaque membre de famille mordvine prie le jambage de la porte ou le seuil dans toutes les occasions de sa vie. Quoique kardan-siarhka ait la besogne de soigner surtout le bétail, mais comme ce dernier est la condition principale du bien-être de la famille mordvine, on comprend facilement que personne que lui ne pouvait devenir le dieu gardien du bien-être de la maison. De la même vénération jouit aussi le dieu qui demeure sous le seuil dans la province de Saratof,<sup>2</sup> où il n'a pas encore eu le temps de déménager de l'étable dans la maison; la même chose nous observons dans la province de Nijni-Novgorod,<sup>3</sup> tandis qu'à Penza nous avons observé chez la „iasatchnaïa Mokcha“ (c'est ainsi que les Russes appellent les Mordvines-Mokchanes qui parlent encore leur langue) l'usage de mettre à chaque repas l'ozandampal dans le kardan-siarhka qui est toujours dans l'étable. Voilà ce que dit le peuple sur ce petit-dieu bien-aimé dans une chanson populaire, que nous avons annotée dans la province de Penza (distr. de Gorodichté) chez la „léchaïa Mordva“ (les Mordvines vivants au bois) du village de Pitchileï; j'ai quelques raisons de croire que c'est cette chanson dont parle Melnikof<sup>4</sup> qui nous a donné son commencement fort estropié et n'a pu jamais avoir la fin. „*Airéti chiti chnaf, airéti pasandi chnaf! kaftyn kyrda chnak-*

<sup>1</sup> Kartiny Mordovskago byta, Prosine. Penz. Goub. Véd. 1865. NN 39 et 40.

<sup>2</sup> Saratovskia Eparh. Véd. 1866. N 36 art. de Listov; Saratovski Spravotchn Listok 1869 NN 53 et 54 art. de Barminski.

<sup>3</sup> Archive de la Soc. Imp. de Géog. Russe, manuscrit de l'archim. Makarius.

<sup>4</sup> Otcherki Mordvy; Rousski Vestnik 1867 NN 6, 7 et 10.



*chnama! Odkoüchi ouli choumbra chi — odkoau valdaï tiamati! Vedavanchi ouli choumbra chi — Vedava mouskaï i tsojday! Chkaïnchi ouli en — otsous chi-af ouli tiafchi! Vernichkenchi (Velinechke) ouli choumbra chi — son tiama kelgaï! Narouavanchi ouli otsu chi — af ouli tiafchi! Mastyrchi ouli choumbra chi — sokainchi, tiamanchi! Velozksinchi ouli choumbra chi — en tiaf chi, sembaiti eriavti! Aireti chiti ouli chnafts, a proks Iourtaveti chnaf i ozondampal kardan-siarhkati! son iolma ouli, a lama teï! sonftymynza, koda preaftymynza“.* (Honneur à chaque jour, honneur à chaque dieu! et deux fois autant de gloire! Lundi est un bon jour — la nouvelle lune éclaire le travail (le lundi s'appelle jour de la nouvelle lune)! Le jour de la déesse des eaux (mardi) est un bon jour, car elle lave et soulage! Le jour de Chkaï (mercredi) est le plus grand jour: c'est un jour où on ne travaille pas! Le jour du dieu des ruches forestières (jeudi) est un bon jour — il aime le travail! Le jour de la mère du blé (vendredi) est un grand jour: c'est un jour où on ne travaille pas! Le jour du dieu souterrain (samedi) est un bon jour — c'est le jour du labourage et de peines! Le jour du dieu du bétail (dimanche) est un bon jour, le jour le plus propre au travail de tout ce qui est vivant. Honneur à chaque jour, et chaque jour glorifions Iourtava (déesse de la maison) et donnons un ozondampal à kardan-siarhka: il est petit, mais il fait beaucoup, sans lui on serait comme sans tête“).

Si les Mordvines n'avaient pas de classe spéciale et complètement détachée de prêtres, et en même temps n'avaient pas d'idoles, ils avaient pourtant des places, où le peuple se plaisait de célébrer les sacrifices par excellence. Il faut annoter avant tout, que cette place était toujours choisie non sans raisons, mais on la choisissait après une inspection minutieuse si elle correspond aux exigences du rituel religieux mordvine. La place choisie pour les offrandes porte chez tous les Mordvines du Volga le nom de „kérainait“, ce qui à ce qu'il paraît peut bien être un dérivé des formes verbales „kérian“, hacher, abattre le bois, et „maindian“, se courber, prier, et peut-être de „ker“, écorce (surtout du tilleul); nous verrons plus bas que les deux significations de ces formes verbales sont fort en rapport avec la „kérémet“ mordvine. Cette cérémonie reste presque invariable jusqu'à nos jours de manière que sa description que nous a laissé

l'archimandrite Makarius, qui les a vus même dans la province de Nijni-Novgorod, peut nous servir très-bien; en ce moment tous ces usages anciens sont oubliés mais pourtant une fois nous avons l'occasion d'assister à une kérémet qui fut célébrée non loin du village Mordovski-Kémécher, dans le district de Kouznetsk de la province de Saratof.

Premièrement la kérémet ne peut pas être faite partout où l'on veut; elle doit se faire près d'un ruisseau ou d'une rivière, qui servent pour les ablutions religieuses ainsi que comme symboles de la déesse de la fécondité, dont le nom est si souvent répété dans les prières communes des Mordvines. La seconde condition consiste en ce que la kérémet doit absolument être célébrée dans une forêt assez éloignée pour que l'oeil vigilant de la police et de son aide en ces cas — le prêtre, qui sait pourtant quelquefois qu'il y a une kérémet dans sa paroisse, mais ne dit mot parce qu'il pense être bien payé pour son silence soit avec une certaine somme d'argent soit avec la viande et les vivres qui doivent figurer au sacrifice; enfin la troisième condition consiste à trouver un chêne, un tilleul ou un bouleau pour sacrifier dans leur ombre; devant ces arbres on construit la kérémet, qu'il est très facile à reconnaître à cause de deux souches, qui servent l'observatoire à ceux qui sont obligés de soutenir l'ordre dans l'assemblée, ainsi qu'à cause des restes d'un bûcher et d'un tumulus, qui sont toujours juste vis-à-vis de l'arbre sacré. Chaque sacrifice fait par tout le village, quand il s'y trouve une cause urgente (nous avons l'occasion d'en observer un à cause de la guerre et du recrutement), exige un grand nombre de personnes qui y prennent part; cela va sans dire que ces personnes-là doivent être choisies avant le jour du sacrifice. Dans le cas que nous avons sous nos yeux il y avait douze vieillards, tous jouissants du plus haut estime aux alentours, connaisseurs de leur besogne et ayant plusieurs fois célébré des sacrifices en grand; il paraît qu'autrefois cela se faisait de même manière et ce ne fut qu'une seule fois qu'un Mordvine énergique eut l'idée d'accomplir les sacrifices suivant un rituel spécial qu'il composa lui-même, avec une masse d'adjoints, qu'il choisit une fois pour toutes et qui étaient comptés au service de la commune. L'archimandrite Makarius, qui connaissait si bien les Mordvines et

qui donna à Melnikof la possibilité d'écrire ses „Essais mordvines“, nous laissa une description complète du sacrifice mordvine, qui avait lieu au temps de „Kouzka (Cosme) — dieu des Mordvines“; nous avons l'occasion de faire connaissance avec sa fille déjà fort vieille et ses neveux, qui jouissent dans le bailliage de Leskino (distr. de Nijni-Novgorod) d'une vénération extrême; chez la fille nous avons vu plusieurs effets qui servaient à Kouzma au sacrifice et dans sa vie de famille et qui sont aussi très-vénérés par le peuple. Ayant résolu de restaurer l'ancienne religion de ses pères, au commencement de la troisième dixaine de notre siècle, Kouzma, qui finit pourtant sa vie dans un cachot, eut l'idée de mettre de l'ordre dans le sacrifice qui se faisait à ce qu'il paraît comme chacun voulait le faire et d'habituer le peuple à ce nouveau rituel au moyen de cérémonies plus ou moins pompeuses. Premièrement il eut soin de choisir parmi ces voisins deux „parindiaït“ ou plutôt „pyryndiaït“ (du verbe „pyryndian“ — assembler, rassembler, quêter), qui devaient bien avant le moliane visiter toutes les maisons, annoncer à tout le monde le jour du moliane et rassembler pour le sacrifice, ainsi que pour le régal sacré qui suivait toujours le sacrifice une certaine quantité d'orge, d'hydromel et de houblon; on ne pouvait aucunement refuser aux pyryndiaït, d'autant plus que tous les deux étaient des amis de Kouzma, qui n'aimait point recevoir des refus et aurait à coup sûr envoyé sur la tête des désobéissants la grêle ou la mort. „Il avait coutume d'être assis sur un bouleau et de parler toutes les langues du monde; avec quel dieu il voulait parler à un tel il adressait la parole dans la langue de ce dieu étranger“, nous racontaient les survivants de sa famille, qui ne pouvaient jamais comprendre pour quelle raison un jour, quand Kouzma s'était blotti dans le feuillage d'un bouleau sous lequel un moliane se célébrait, vint la police, qui le prit du haut de son observatoire et conduisit dans un cachot ce bien-aimé des dieux. Arrivant dans les maisons les pyryndiaït ne prenaient point les vivres indispensables au sacrifice tout simplement; ici encore il y avait un usage très-intéressant et dont nous avons déjà fait mention plus haut; les femmes leur donnaient ces vivres cachés dans un sac qu'elles rejetaient par dessus l'épaule et les pyryndiaït devaient découper d'un seul coup de couteau les sacs et en prendre le

contenu. Ayant rassemblé tout ce qui est nécessaire les pyryndiaït choisissaient parmi les jeunes filles du village quelques-unes, qui devaient leur prêter secours, quand il se prendraient à la cuisson du „pourai“; même ceci ne se faisait point simplement, comme on le faisait quand on cuisait le „pourai“ pour sa propre famille; tout était réglementé et ces règles devaient être très-strictement observées, car autrement il ne serait point agréable aux dieux et ceux-ci pouvaient au contraire se fâcher contre le peuple mordvine; ainsi les jeunes filles qui cuisaient la boisson sacrée ne pouvaient échanger un mot avec les hommes, ne devaient pas placer les seaux sur le plancher et avaient surtout soin de ne pas laisser tomber une goutte à terre; si cela arrivait ou que le seau a un trou ou se casse, la faute tomberait sur la tête des jeunes filles et des pyryndiaït; c'est à cause de cela qu'on employait toujours pour les molianes des ustensiles tout neufs qui n'avaient jamais été en usage. Outre le „pourai“ pourtant il était indispensable de rassembler encore quelques vivres, mais ici la besogne des pyryndiaït venait à bout et nous nous rencontrons avec la besogne d'un autre personnage, à qui appartient, pour ainsi dire, le rôle principal dans la constitution du moliane; ce personnage principal du moliane se nommait „*praift*“ (prea — tête), et c'est ce rôle que prit sur lui Kouzma, car l'emploi du *praift* était permanent et inamovible et devait être rempli par un homme, qui soit honoré par les habitants de tout le bailliage; c'est chez le *praift* qu'étaient conservés d'un moliane à l'autre les puisoirs et les cuveaux sacrés; il avait le droit de porter et d'employer le couteau de sacrifice, qui, à ce qu'on nous a dit, était sous Kouzma „fait en pierre et ressemblait à une scie — tout en dents“; il conservait dans sa maison le „*saltan-chtatolts*“ ou chandelle sacrée, dont nous allons donner la description, car elle est jusqu'à ce jour employée aux sacrifices telle qu'elle fut sous Kouzma. Lorsque nous sommes arrivés un jour chez le neveu de Kouzma, il nous honora suivant l'usage mordvine à notre arrivée d'un puisoir de pourai tout froid; nous étions fort étonnés de voir que le puisoir, quoique étant fait de bois de pommier, était déjà vieux; il faut remarquer qu'un hôte hospitalier vous présentera toujours au moment de votre arrivée un puisoir tout à fait neuf de „*gostevoïé pourai*“ (le pourai

des visites), qu'il n'omettra point de casser après que vous ayez fini de boire en guise de sa vénération à votre personne; pourtant bientôt, j'eus l'occasion de reconnaître que nous n'avions point de cause à regretter qu'on me manque de respect, car j'appris enfin que l'hôte nous régala du puisoir sacré, qu'il conservait depuis l'emprisonnement de Kouzma; il nous assura que le puisoir était plusieurs fois employé pour les libations au moliane, tandisqu'à présent on casse les puisoirs une fois ayant servi. Le saltan-chtatolts est une autre chose; sa composition demande du temps et du savoir-faire, car autrement la chandelle sacrée ne serait pas agréable aux dieux et les mettrait en colère; cette bougie se faisait depuis des siècles et se fait jusqu'à présent par tous les habitants du bailliage; le commencement de cet usage date ni plus ni moins, au dire des Mordvines, que depuis le commencement du monde — „quand les dieux s'acheminèrent chacun à sa place“. Les Erzianes assurent pourtant que cet usage n'est point du tout si ancien, qu'on le pense et qu'il s'est introduit depuis la naissance de Jésus-Christ, qui donna les abeilles à l'homme; il est clair qu'ici le peuple embrouille le Christ avec Inéchké-Paz ou avec Saltan-Kérémet, qui dans le canon mythologique mordvine étaient eux aussi des fils de Tchimpaz et de Chkaï, les dieux principaux et les plus vieux. Saltan-chtatolts ne fut jamais éteint depuis le jour où il fut jadis allumé et chaque Mordvine fait tout son possible pour soutenir de quelque manière que ça soit ce feu sacré.<sup>1</sup> Chaque année on fait une quête pour acheter un nouveau cuveau en bois, haut d'un mètre et large de 0,70 cm.; ce cuveau est remis dans la maison d'un des pères de famille, mais personne, autre les autres pères de famille ne sait où se trouve au moment donné le futur saltan-chtatolts; puis on place dans le cuveau un sac qu'on élargit de manière qu'il soit de la même grandeur que le cuveau et que sa partie supérieure sorte un peu du bord du cuveau et le recouvre. Tout de suite après la fête de la fin de la moisson on commence de faire la quête pour „la bougie communale“; chaque père de famille, dès qu'il le peut ou dès qu'il

<sup>1</sup> Penzenskia Goub. Vedomosti 1867 NN 33—38, art. de Ternovski et archives de la S. I. de G. le manusc. de Makarius.

lui arrive quelque malheur et qu'il veut donner une offrande aux dieux, apporte une certaine quantité de cire et le jette dans le cuveau; dès qu'on peut ajuster la mèche, on rassemble de chaque maison par une échevette de fil, dont on forme une mèche énorme, qu'on arrose de cire chaude et qui en se refroidissant reste debout dans le cuveau; peu à peu le cuveau est rempli jusqu'aux bords de cire, qui de temps en temps est soigneusement affermie à coups de main, pour ne pas arrêter les offrandes qui doivent suivre et pour pouvoir offrir une bougie plus grande. On a encore plus de peine, quand on cuit la boisson sacrée — le pourai. Il nous est arrivé de prendre toutes sortes de cette boisson et nous les avons toujours trouvées d'un gout exquis, nutritives et presque toujours fort saines, à l'exception du „pourai capiteux“, qui est cuit avec une grande quantité de houblon et pour qu'il soit encore plus enivrant est enfoui pour 8—15 jours dans la terre; le pourai est toujours pris froid et quand il n'est pas fait pour s'en enivrer peut être pris comme le kvas russe ou la braga en quantité indéfinie. Le pourai est fait d'après la recette suivante: on apprête le brassin comme pour la bière ordinaire où l'on met pour chaque seau de brassin 4 livres de miel coulant et une demi-livre ou une livre de houblon; tout cela doit être cuit comme la bière ordinaire, et puis est versé dans un tonneau, qu'on bouche hermétiquement ou cimente avec de la pâte; si l'on veut avoir le pourai capiteux, on verse le pourai dans un pot, qu'on cimente avec de la pâte et met dans le poêle après que ce dernier a été chauffé.

Il est fort intéressant que la femme du prairft jouissait aussi d'un grand estime parmi les Mordvines, car c'est elle seulement qui apprêtait „les pains bénis“ et des gâteaux spéciaux qui se faisaient avec de la viande de lièvre et qu'on nommait „*noumylon-priatsa*“; c'est elle et les femmes de sa maison qui hachaient et faisaient la „*lapcha*“ sacrée, sorte de vermicelle qu'on cuisait dans de l'eau salée et mangeait aux sacrifices. Les pains bénis sont faits de manière à ce que la pâte se met en petits puisoirs pour toute la nuit et le matin déjà cette pâte est pétrie et fermentée finalement dans de grandes auges; en outre ces pains ne sont pas roulés dans des tasses en bois et ne sont pas cuits sur des godets, mais sont enduits de

beurre mis sur des feuilles de choux et placés dans le poêle. Noumylon-priatsa se font de pâte d'épeautre ou de pois qui doit toujours être sans levain; on en forme de petits gâteaux, qu'on remplit de hachis de lièvre; puis les gâteaux sont cuits dans de l'eau bouillante. Il faut encore compter parmi les plats de sacrifice une omelette cuite, très-épaisse qu'on coupe en tranches assez longues et enfin le sang frit sur une poêle.<sup>1</sup> Quand on prépare les plats qui doivent servir au sacrifice, la femme du prairft ne doit pas se fâcher, car autrement chacun qui goûterait de sa cuisine non seulement ne rendrait pas les dieux plus propices, mais au contraire les fâcherait encore plus.

Trois jours avant le sacrifice on choisit trois „pozambounaved“ (un mot qui est assurément estropié, quoique nous y reconnaissons deux mots, qui sonnent le mordvine: „poza“, bière et „vied“, exercer, administrer) qui devaient aussi prendre une part très-vive dans les apprêts pour la cérémonie du sacrifice. Ce sont eux qui devaient trouver un boeuf, qui soit propre à être sacrifié; il est intéressant que la couleur de l'animal n'était pas toujours la même et on offrait à Chkaï un boeuf blanc, à Tchim-Paz un boeuf rouge sans taches et à Mastyr-Paz un boeuf noir; en général au moment de malheurs publics (la guerre par exemple comme nous l'avons vu) un boeuf noir était sacrifié plus volontier que tout autre et les administrateurs du sacrifice devaient avoir soin que l'animal soit complètement sans tache. Ayant trouvé un animal correspondant à leurs désirs, les pozambounaved le menaient dans la forêt, à la place réservée pour le moliane et l'attachaient à l'arbre sacré; pourtant tout n'était pas encore fini, car après venaient ici six hommes (les *iambed* de iam, bière et vied, exercer) qui examinaient encore une fois scrupuleusement l'animal. Enfin après être tout à fait sûr que l'animal correspond aux exigences religieuses on allait chercher l'oziavt, dont la qualité était unie à celle du prairft. Quoiqu' en ce moment on n'ait plus de iambed et de pozambounaved, pourtant on a conservé encore quelque chose qui a l'air d'être un oziavt; habituellement c'est le vieillard le plus vénéré de toute la

<sup>1</sup> Zametka o Mokchanah, archim. Makarius, Archives de la S. I. R. de G.

commune, qui est complètement sûr qu'au moment du sacrifice il jouit grâce à la volonté des dieux et à son emploi de la faculté de la prévision et de la prophétie; la sainteté de sa vie est hors de tout doute et tout le village l'honore pour sa moralité. L'oziavt de son côté examine minutieusement le boeuf et pose enfin sa main entre les cornes de l'animal; ce geste signifie que l'animal ne peut plus être soustrait de son sort et qu'il appartient dès ce moment à la divinité. Puis l'oziavt se met à genoux devant l'animal et tout le monde suit son exemple; l'oziavt étend ses mains vers le boeuf et dit: „*Sairkaikäi, alakäi! ton tiamast kedjia i ton tiamast soukinia! Koulyk min inga, pazyn chnavyn inga i min paran inga! Tairay koulyndairait — airiatama!*“ ce qui veut dire: „O boeuf, notre père! ne te fâches point contre nous et ne te plains point! Meurs pour nous, pour la gloire des dieux, pour notre bien! si tu meurs, nous vivrons!“ Cette formule est d'un intérêt extraordinaire, car sa fin, d'après notre opinion, donne à penser que le boeuf n'a fait que remplacer l'homme qui à ce qu'il paraît devait être sacrifié à sa place autrefois; nous nous convainquons encore plus de la probabilité de notre hypothèse d'une autre formule qui se dit au sacrifice en honneur de Chkaï le premier dimanche après le 29 juin (la S. Pierre); les femmes disent alors en s'adressant à Angué-Patay ou Ved-ava: „*Maksak paichksait aizimat jabatnen! tazyst! lemetsti craivi petchkan kafta avat, a petchkatama kafta revat!*“ ce qui veut dire: „Donne nous des bancs pleins d'enfants! qu'ils soient en pleine santé! en ton nom il faudrait égorger deux femmes, et nous n'égorgeons que deux brébis!“ Ici la probabilité des sacrifices humains devient déjà une certitude.<sup>1</sup> Après la prière de mourir pour eux, l'un des iamvied assène un coup à la tête du boeuf et un autre lui coupe la gorge d'un seul coup de couteau sacré; il fait cela de manière à ce que pas une seule goutte de sang ne soit versée par terre; ce sang est compté pour quelque chose de bien précieux, car on en asperge les priants et on en fait des „*verpriatsa*“ ou des gâteaux de sang, qui sont un plat qui est fort aimé par les Mordvines. Dès que l'animal rend son dernier soupir, les administrateurs du sacri-

<sup>1</sup> Snedlitski Penz. Eparh. Véd. 1870 NN 21, 22 et 23.



fice lui coupent la langue et le filet et brûlent ces parties à l'instant même devant l'arbre sacré; le reste de la viande est mis dans les chaudières et cuit sans aucun assaisonnement. Cette viande cuite porte le nom de „*vologa*“, dont la provenance nous ne pouvons pas expliquer.

En même temps que les inspecteurs du sacrifice étaient élus d'autres personnes officielles et entre autres les „*kochangorodes*“ et les „*tourostores*“, dont la signification ainsi que les emplois nous sont aussi tout à fait incompréhensibles, quoique nous savons très-bien que les premiers devaient avoir soin des puisoirs et les seconds étaient chargés de l'ordre et du silence pendant que durait de moliane. C'est ainsi qu'autour de l'oziavt il s'assemblait douze adjoints, dont les *pozambounavied* ne prenaient non seulement part dans l'exécution même du sacrifice, mais n'avaient pas le droit de toucher les objets sacrés; cela va sans dire que le chiffre sacré de douze Kouzma a pris du christianisme, car chez les Mordvines ce nombre n'a aucune signification mystique et sacrée et c'est le nombre sept, dont le peuple dit: „*sisem da pisem loman andaiht*“, ce qui veut dire: „les sept (divinités principales) et la pluie nourrissent l'homme“. En attendant on cuit la viande et le pourai; tout le monde a assez à faire, car pour un moliane de boeuf jusqu'à présent encore le peuple s'assemble volontiers et on rencontre fort souvent au sacrifice de 150—200 âmes, tandis qu'au temps de Kouzma le nombre des sacrifiants allait jusqu'à mille; les *iamvied* coupent la viande en morceaux et mettent ces derniers sur des feuilles de bardane ou sur des assiettes en bois tout autour de l'arbre sacré; les *kochangorodes* versent le pourai dans des „*parki*“ (puisoir) et remplissent jusqu'aux bords un tonneau („*le tonneau souverain*“, comme on disait sous Kouzma, et „*otsuchkaïmbotchka*“, comme il est appelé en ce moment) de 50 litres; quand ils font cette besogne c'est déjà le *praift* qui est leur chef, tandis que l'oziavt s'en va quelque part au fond de la forêt, se met à prier et s'apprête de cette manière à faire le sacrifice. Tout le temps où on apprête tout pour le sacrifice l'oziavt n'a pas le droit de se montrer en public, car si on le voyait même sans le vouloir on devrait suspendre le sacrifice et le faire une autre fois.

Enfin le jour du moliane arrivait; dès le grand matin, aux premiers rayons du soleil levant toute la prairie autour de l'arbre sacré était occupée par le peuple et prenait un aspect de fête. Devant l'arbre sacré on élevait un petit tertre, qu'on couvrait soigneusement de gazon; sur la crête de ce tertre on mettait une porte nouvellement faite, qu'on couvrait de toile neuve et qu'on ornait d'essuie-mains brodés. Tout cela se fait ponctuellement jusqu'à nos jours et il est à remarquer que tout ce que Makarius nous raconte sur l'accomplissement du moliane est resté intact. C'est ici sur le tertre qu'est la place de l'oziavt tout le temps que se fait le moliane. Devant l'oziavt nous voyons toujours un chicot d'orme ou un grand orme encore vivant (*sélévi*), qui à ce qu'il paraît jouait un grand rôle dans les sacrifices, car nous voyons souvent dans les actes historiques que les plantateurs trop zélés de l'orthodoxie, surtout les prêtres, voulant extirper les restes de l'idolâtrie mordvine, abattaient avant tout ces ormes sacrés qui croissaient sur les kérémetes. Il est très-intéressant que les Mordvines eux-mêmes appellent volontiers leurs places sacrées — kérémete, quoiqu'on soit de l'opinion que ce mot est de provenance tchérémissie; mais premièrement les deux peuples sont des branches d'une même souche et pouvaient donner le même nom à la place où ils faisaient leurs sacrifices, et secondement les sons de ce mot composé ne sont nullement étrangers à la langue mordvine, car en russe cela aurait la signification de „prière communale ou en commun“, du mot „kéra“ — pelote, assemblée et „maindian“, se courber, saluer, prier. A côté du tertre, où se tient tout le temps l'oziavt il y a encore deux chicots qui sont destinés aux deux tourostores; ces derniers ne peuvent pas y rester tout le temps et ils doivent de temps à autre faire une inspection dans les rangs des priants pour que l'ordre et le silence ne soient point troublés; les chicots n'avaient à ce qu'il paraît aucune signification particulière et n'étaient employés que pour les tourostores puissent mieux voir ce qui se passe dans la foule. Les tourostores avaient sous la main les parki ou plus correctement — „paré“ avec le pourai, les puisoirs sacrés et d'énormes auges avec la viande et autres comestibles; à côté des „paré“ se tenaient les kochangorodes et à côté des auges — les iamviédes, qui devaient rassembler les

comestibles que les priants apportaient avec eux et les partager après parmi les assistants. Devant le tertre de l'oziavt et parmi les amas de comestibles on construisait un énorme bûcher de sacrifice, qui était sous la garde de deux „pirendiaïtes“ (ce mot pourrait venir de „pirandian“, ce qui veut dire: enclore, bâtir, élever), dont le principal avait un énorme bâton de sapin en mains; de temps à autre il s'approchait du bûcher, en attisait le feu avec le bâton et avait en un mot soin que le bois brûle régulièrement.

A présent, avant de continuer la description du moliane pompeux, communal ou comme on l'appelle quelquefois „moliane de bailage“, nous nous permettrons de donner ici pour notre lecteur pour qu'il puisse faire une comparaison très-intéressante, une vieille chanson mordvine, qui était une fois entendue (pas au complet et surtout rendue avec des fautes) par Makarius en 1850 et fut annotée par nous en 1877 à Téruchévo (pr. Nijni-Novgorod) dans notre livre de notes; les Mordvines de Téruchévo ont presque complètement oublié leur langue maternelle et chantent cette remarquable chanson en russe. La voilà:

„Sur les monts, les monts de grimpereaux (pic)  
„Les Mordvines prient Dieu,  
„Se courbant vers l'orient jusqu'à la terre-mère.  
„Le mourza-czar de Moscovie vient par un embranchement  
du Volga,  
„Par un embranchement du Volga va le mourza assis sur  
une pierre.  
„Et dit le mourza à ses serviteurs:  
„O mes serviteurs fidèles!  
„Regardez donc la ville de Nijni,  
„Regardez donc ces monts de grimpereaux!  
„Quel est ce bois de bouleaux qui branle et trébuche  
„Jusqu'à la terre-mère se courbe?  
„Allez mes serviteurs,  
„Mes serviteurs fidèles inspectez!“  
Les serviteurs fidèles reviennent,  
Saluent le mourza si bas qu'il peuvent:

„Ce sont les Mordvines qui prient leur dieu,

„Se courbent jusqu'à la terre-mère!“

„Pourquoi donc se mettent-ils en cercle?“

„Avec quoi prient-ils leur dieu?“

„Dans le cercle ils ont de grands tonneaux de bière-douce,

„Ils tiennent en mains de grands puits sacrés,

„Et le pain et le sel sont placés à terre,

„Et le gruau et les omelettes sont pendus à des fourches,

„L'eau bouille dans des cuves

„Où un vieillard cuit les viandes.“ —

„O mes serviteurs fidèles! allez

„Allez et portez leur mes présents:

„Voici un tonneau d'argent pour vous vieux,

„Voici un autre d'or pour vous prieurs;

„Allez de nouveau au moliane —

„Rendez mes dons aux vieillards!“

Les serviteurs abandonnèrent le mourza,

Portèrent ses dons aux vieillards.

Les vieillards prirent l'argent et l'or

Et régalerent les serviteurs de bière-douce.

Les serviteurs arrivent devant le mourza,

Apportent la nouvelle au mourza:

„On nous a régales de leur bière-douce,

„On nous a donné à manger leur pain-frais.“

Les vieillards ont reçu l'argent du mourza

Et après le moliane se mirent à penser et à juger:

„Que nous faudrait-il envoyer au mourza?

„Que nous faudrait-il lui donner en présent?“

Ils prirent du miel, du pain et du sel,

En remplirent des plats énormes,

Et envoyèrent tout cela au mourza avec des jeunes gens.

Les jeunes gens fatigués s'arrêtent,

Tiennent conseil et mangent le miel, le pain et le sel;

Ils jettent sur les plats de la terre et du sable jaune —

Les vieillards n'en sauront rien.

Ayant mis du sable et de la terre, ils arrivent devant  
le mourza

Et présentent les dons au mourza, au czar de Moseou.

Le mourza prend la terre et le sable,

Se signe d'un signe de la croix et remercie Dieu:

„Gloire à toi, mon Dieu, mon Seigneur!

Tu m'a rendu toute cette terre.

Les Mordvines m'ont fait présent de leur territoire —

— J'ai reçu ce que mon âme voulait“.

Le mourza partit plus loin par le Volga,

Par le Volga assis sur une pierre;

Où il jette une main pleine de sable —

Une ville apparaît,

Où il jette quelques grains —

— Un village apparaît.

Dès le premier abord nous remarquons sa signification profonde pour l'histoire et l'ethnographie; on y raconte en détail la conquête quasi paisible de la terre mordvine par Jean IV le Terrible; le moliane y est décrit fort minutieusement et enfin le chant finit par un tableau fort poétique de l'histoire de la colonisation russe des territoires nouvellement acquis. Le chant finit par ce tableau, mais à la question: „eh bien! qu' y! a-t-il plus loin?“ les Mordvines disent inévitablement ce qui suit: „Après le cadeau fait au mourza par les représentants du peuple mordvine, il se mit à demander une soumission complète, tandis que le peuple n'était pas du tout disposé à lui obéir; il leur envoyait des chefs, mais ces chefs furent plusieurs fois chassés du pays; il leur écrivait, mais ils ne voulaient point se soumettre. Les Mordvines se révoltèrent enfin. Ils écrivirent au grand sultan de Kazan, en lui demandant du secours et en se plaignant que le czar russe les oppresse. De son côté le sultan écrivit une lettre au mourza, en le demandant, pour quelles raisons il oppresse le peuple qui ne lui a rien fait, pourquoi se querellent-ils et pourquoi on ne lui donne pas de repos; mais le mourza répondit à son tour, que les Mordvines „lors de son voyage près de la ville de Nijni, par le Volga, lui apportèrent

eux-mêmes en guise de contre-cadeau de la terre et du sable jaune, le saluèrent en guise de soumission et se rendirent ainsi volontairement en son plein pouvoir. C'est alors que le sultan, voyant que tout cela ne venait que de l'esprit tapageur des Mordvines, prit la décision de ne plus inquiéter le mourza par des lettres; ce qui concerne le mourza, ce dernier chassa tous les Mordvines qui ne voulaient point rester tranquilles de Nijni et leur donna des terrains dans des forêts vierges alors, situées à 50—80 verstes de la ville, dans le baillage de Téruchévo; ils se sont assis là où chacun voulait, ils se construisirent des maisons et vivaient à leur volonté sous l'inspection des „panki“ (le verbe „panems“ signifie: chasser, persécuter) qui n'étaient autre chose que des chefs de villages et percepteurs d'impôts, des gens qui l'emportaient dans toutes choses, avaient une voix et un poing bien forts et réglaient les affaires du village comme ils le voulaient. Ils régnaient, on leur obéissait et on vivait ainsi longtemps<sup>1</sup>.

Voyons pourtant comment se faisait le moliane lui-même au temps de Kouzma et comment sauf quelques modifications il se fait jusqu'aujourd'hui; nous verrons alors jusqu'à quel point le chant précédant est proche à la vérité. On fait savoir au praift que tout est prêt pour la prière en commun et il sort de la forêt, où il passa tout le temps en prière et en considération de la toute puissance divine; quand il prie, personne ne peut l'empêcher, car autrement sa prière pour tout le peuple ne sera exaucé que par rapport à celui qui lui a empêché. Derrière le bûcher on apprêtait déjà le boeuf du sacrifice dont les cornes et le garrot étaient ornés de rubans rouges; le boeuf qu'on avait coutume de prendre pour ces molianes était pour la plupart roux, ce qui voulait dire qu'il est consacré au Chim-paz, ou bien il était noir et alors il devait être sacrifié à Mastyr-paz. L'oziavte, suivi de deux iamvédés, s'approchait alors du boeuf, qui était attaché avec des cordes entre deux arbres, et le dépêçait avec un couteau sacré. Le praift va tout le temps de parka à une autre et y ajuste les chtatoles ou les cierges, tandis qu'à la „Osoudaréva-parka“ ou à la „Ozondam-paré“ (tonneau saint),

---

<sup>1</sup> Téruchévo, village Seskino, Agrippine Kouznetsof.

comme on l'appelle jusqu'à nos jours chez les Mokchanes, il ajuste l'„otsu-chtatole“, qui d'après la légende populaire tomba un beau jour du ciel et avait brûlé autrefois devant Chim-paz lui-même; ce grand chtatole doit absolument avoir une forme ronde et quand on le fait, il est bandé autour d'un moyen. On ne peut pas allumer le grand chtatole toujours et si on l'allume ce n'est que pour un temps fort court. Alors les tourostores s'approchent de l'oziavte et lui font connaître que tout est prêt; ils ont fait en attendant le tour de l'assemblée, ils ont inspecté si tout le monde est déjà habillé en chemises longues qui sont nécessaires pour fêter un moliane; à présent ces chemises se rencontrent très-rarement et nous n'avions l'occasion de les voir chez les hommes qu'en deux villages. Enfin l'oziavte monte sur sa colline et crie: „sakmédé!“ (taisez-vous!) en faisant un geste impérieux avec sa main droite. Toutes les conversations finissent et un silence complet se fait dans toute cette foule; l'oziavte prononce alors d'une voix presque tonnante la prière suivante: „*Pouré précamarta, paï gouraça marta, andreça marta, chipétéça marta, porchingodi!*“ La même prière les Erzianes répétaient devant moi, mais quand nous demandions ce que ça voulait dire, pour réponse on nous disait: „ce sont de bonnes paroles, mais nous ne savons plus ce qu'elles veulent dire“. Cette prière n'est pas en usage et le vieillard remplissant le rôle de l'oziavte dit tout simplement: „*Chkaï vanymast ton!*“ (Dieu du soleil fais nous grâce!). Puis l'oziavte dit: „*ménémynk kaimezet!*“ (saluez o fidèles!). Toute l'assemblée se met à saluer ayant auparavant levé les mains au dessus de la tête et puis n'abaissant pas les mains et ne courbant pas le corps; le nombre de ces saluts n'est pas réglementé et dépend du bon vouloir de celui qui prie. En faisant les saluts chacun chuchotte à voix basse: „*Chimpaz, Vanypaz, Mastorom-paz vanymiz ton! Nichképaz, svet Vernichké Velenpaz vanymiz ton! Angépataïpaz ozny-miz ton!* (Dieu-soleil, dieu sauvegardeur, dieu de la terre sauve nous! Grand Dieu, lumière sanglante, grand Dieu des champs sauve nous! Déesse-mère prie pour nous!) Dans la description d'un moliane que nous trouvons chez l'archim. Makarius nous rencontrons après quelque chose de tout à fait incompréhensible qui est prononcée par l'oziavte: „*Tchoval pouzado, ilai mouzado, tchasté, vaisté!*“ mais par

bonheur dans le district de Gorodichté (prov. de Penza) nous avons entendu comme un vieillard invitait les fidèles au moliane de faire des saluts en disant: „*Kouva tchoval pozado, istai tyn ialgado!*“ (Comme la mousse tombe de la bière, tombez ainsi des jambes!). Après cela l'oziavte ordonnait à tout le monde de s'agenouiller en élevant les bras vers le ciel; alors on répétait déjà à haute voix l'invocation à toutes les divinités en saluant à la manière mordvine autant de fois, combien de divinités on invoquait. Cependant l'oziavte revêtait une chemise blanche, très-longue, s'il ne l'a pas encore fait avant faute de temps à perdre. Ce n'est que parmi les Mordvines des bois que nous trouvons encore ces „panars“. Le panar de l'oziavte était toujours ceint d'une ceinture de couleurs les plus vives et à cette ceinture pendait le couteau saint („*özks-peyd*“ comme nous l'avons entendu nommer et „*potombatsa*“, comme il est nommé par Makarius) qui représente encore jusqu'à nos jours un simple couteau en pierre qui est soigneusement gardé et n'est employé qu'aux sacrifices et pour guérir les malades auxquels on donne boire l'eau qu'on verse dans leurs bouches en faisant tomber les gouttes d'eau avant sur le couteau. J'ai vu de tels couteaux en quantité dans les provinces de Saratof et de Simbirsk et le peuple assure qu'on les trouve en masse dans les anciens „gorodichtés“ (restes d'un fort ou d'une bourg) et surtout à Bolgar. S'étant revêtu l'oziavte monte encore sur son tertre, fait le geste de silence et crie: „*Sakméde! menemynk kaimezet!*“ après quoi il ôte son chapeau et levant les bras vers le ciel prie à voix basse en prononçant les noms de toutes les divinités susdites; personne ne peut dire un mot en ce moment, car l'oziavte prie alors pour tout le monde et tout le monde ne fait que faire des salutations et se prosterner enfin par terre. Quand cette prière secrète finissait, l'oziavte se tournait de nouveau vers les fidèles et leur proposait de chanter le „pazmoro“ (chant saint); l'archimandrite Makarius ne nous a pas laissé de pazmoro et c'est à cause de cela que nous donnons ici un pazmoro que nous avons eu le bonheur d'entendre à Penza et de l'annoter dans notre livre de voyage. Comme ce pazmoro fut chanté à Penza nous y rencontrons un pêle-mêle de formes erzianes



et mokchanes, car les deux souches du peuple mordvine demeurent ici l'une à côté de l'autre.

Arzéva kéliva  
Pandava sériva  
Akcha kelou ouli;  
Lovanza chélégaks serainnai,  
Lovanzynésta i siourounzynésta  
Kolgaï pourgaïz pourai;  
Chouftan vakssa chta poutnaïi  
Kelousiouroutnen-alou  
Siian chra sténda achdian,  
A chran-vairai en-valdych,  
En-valdych iandavaparo!  
Iandavasost-paro poïla,  
Poïlasost syrnen nalivka.  
Chkaïpaz téines  
Simet i iartsamot;  
Vésé chkaïpazt promkchnost  
I vésé i Vérépazt promkchnost,  
Veiké Narongava ez-zakchnok;  
Chkaïpaz koutch narongava-kis  
Kinzé koutchi narongava-kis!  
Mikola milostiv azio  
Narongava-kis, azio terdik  
Narongavan.  
Mikola milostiv i seïs.  
Narongava-kis  
Narongava i matouchka adai!  
Chkaïpaz teis i simé i iartsamo,  
Vésé pazt promkchnost,  
Veiké narongava ez-zakchnok;  
Adai minének i simé i iartsamo,  
A ja Mikola-pravednik,  
A molian tinenk i simé zynk,  
A molian iartsamo zounk!

Montsin tchéché praznik  
Narodoun kaïas vidmé komoro  
Sutamom vidmé lis  
Saïze pourai botska  
Bédnoï lis, saïzé lagoun  
I marto montsin lamo i siméon  
I lamo iartsamom  
A molian tinenk simé zynk  
I iartsamo zounk!

Le sens de ce chant, qu'on peut à peine comprendre à cause d'une masse de fautes en formes et en emploi des mots est le suivant: „Au milieu d'une vaste plaine, sur une haute colline il y a un bouleau. Ses feuilles sont grandes comme de grandes monnaies en cuivre. De ses feuilles et de ses branches coule à flots le pourai et près du tronc tombe goutte à goutte la cire. Sous l'ombre du bouleau il y a une table en argent et sur la table est mise une coupe belle et brillante. Dans la coupe il y a une boisson fort chère et un gobelet en or. Tout cela a fait Chkaï, le dieu. Tous les dieux se sont rassemblés pour boire et manger, tous les dieux célestes se rassemblèrent, seule la déesse de la fécondité n'est pas arrivée. Chkaïpaz pensa: qui devrais-je envoyer chercher la déesse de la fécondité, et eut l'idée d'envoyer Nicolas plein de grâce. S'adressant à Nicolas il dit: „Pars, Nicolas plein de grâce, pour chercher la mère de la fécondité et Nicolas partit. Il arrive vers la mère de la fécondité et lui dit: „Mère de la fécondité, allons: Chkaïpaz a arrangé à boire et à manger et tous les dieux sont accourus pour boire et pour manger, toi seule tu étais absente“. La mère de la fécondité lui dit en réponse: „Je n'irai point chez vous, Nicolas gracieux et bénin, pour boire et pour manger; moi-même j'ai une fête aujourd'hui — c'est la fête des semailles. Les riches sortirent aux champs et prirent chacun un tonneau de pourai et les pauvres sortirent ayant pris chacun une futaille de pourai. Moi-même j'ai assez de quoi boire et manger et je n'irai point chez vous pour manger et pour boire“.

Il arrive qu'on chante aussi une autre chanson, qui est annotée

par Makarius, mais non pas comme un pazmoro. Cette chanson est tout à fait oubliée dans sa rédaction mordvine et n'est en ce moment chantée qu'en russe. „Oh la religion mordvine, toi si lumineuse! et vous les lois mordvines, vous si lumineuses, et toi Mamalka fille d'Ivanko, toi la lumineuse! (Il est probable que cette chanson est dédiée à sacrifier la mémoire de la martyre pour la religion mordvine: Mamali, fille de Jean, et à cause de cela reçut un caractère religieux). Mamalka est assise dans le cachot à Moscou pour la religion et pour les lois mordvines; elle y était déjà depuis un an et demie et depuis un an et demie elle ne faisait que regarder par la fenêtre; Mamalka est assise dans le plus haut cachot du Moscou, Mamalka regarde par la petite fenêtre, Mamalka brode des broderies mordvines; Mamalka regarde par la petite fenêtre et voit Ialgavka qui passe, sa soeur qui passe; Mamalka regarde et crie à Ialgavka: „viens, o ma soeur Ialgavka, viens près de Mamalka encarcerée! approche-toi, ma soeur, de ma fenêtre, approche toi, Ialgavka, de la toute petite! ne va pas, ma soeur, ne va pas Ialgavka à l'église du dieu russe pour prier les dieux russes! j'étais hier jusqu'au soir à l'église et je n'ai rien compris dans le moliane russe; il n'y a que des dieux peints sur des planches de bois de tilleul et ces dieux en bois de tilleul ne me font pas grâce; je suis au cachot depuis un an et demie, et je n'en sors nulle part. Ne change point la religion mordvine, n'agis point contre les lois mordvines!“ Un jour quand, comme à l'ordinaire, j'ai commencé à parler avec une vieille femme Anne Piataïef dans le village de Kémechker (prov. Saratof, dist. Kouznetsk), elle me dit qu'elle savait autrefois plusieurs chansons mordvines, mais qu'en ce moment elle ne s'en souvenait plus. Entre autre je lui parlait de Mamalka et d'Ialgavka et à mon grand étonnement la vieille se rappela du pazmoro fort intéressant que je croyais complètement perdu pour la science. Voici son texte mordvine:

Heï, ton pindyldaf tchaiëndaf mokchan!

Heï, ton pindyldaf pytaf mokchan!

Heï, ton pindyldaf Ivankon Mamalka!

Taipilai Mamalkandi chnaf i komama!

Mamalka ozadaï moskvan pirtesa,  
Mokchan tchäiëndavyn kuvalga,  
Mokchan pytavyn kuvalga;  
Ozadaï kolmykst pailt kizan pirtesa  
Naiïaï kolmykst pailt kizan valmasta;  
Ozadaï Mamalka vair moskvan pirtesa,  
Naiïaï Mamalka vair iolmasta valmasta,  
Stai Mamalka mokchan pitchekst.  
Naiïaï Mamalka vair iolmasta valmasta. —  
Saiïaï Jalgalka, saiïaï cekaïts;  
Naiïaï Mamalka, seriaï Jalgavkandi:  
„Saiïak akaïzai, saiïak Jalgavka  
„Saiïak mouvyravandi Mamalkandi  
„Saiïak, akaïzai, valmandi,  
„Saiïak Jalgavka iolmandi!  
„Andat-fa akaïzai, andat-fa Jalgavka,  
„Andat-fa Chkaïn tserkaus —  
„Suzdalin Chkaïtnendi šukunama.  
„Isak taitys steada ach'daïn —  
„Suzdalin šukunaiz tsebairin achyn sairhkeda:  
„Kolaï paichai Chkaït siormatkchnaft,  
„A paichai Chkaït af ouliht moïn tsebairt.  
„Pirtesa kizat ozadan  
„Ach-kovynga soňzynza af menan. —  
„Mokchan tchäiëndafsen tat ila!  
„Mokchan pytafsten tat sinda!“

Au nombre de ces pazmoro il faut compter encore un autre chant, que nous avons entendu chanter dans la province de Saratof (distr. de Hvalynsk) et qui nous représente encore une martyre pour l'ancienne religion mordvine; ici nous voyons déjà que les faiseurs de prosélites veulent la faire chrétienne au moyen de tourments, mais les anciens dieux envoient leur secours à leur serviteur fidèle et les faiseurs de prosélites la laissent aller sans aucun résultat. Voici le texte de ce chant:

Ochiza yli, yli Saizranasa, Dans la ville c'était, c'était à Saizran,  
Saizranyn yli charisa: C'était dans le district de Saizran,  
Charśāi Mokčan stir, Une fille mordvine se promène,  
Charśāi Syřava. Syriava se promène.  
„Alazāi iakada! „Mes gens allez!  
„Ventsazāi vanada! „Mes fidèles voyez!  
„Kodama sai Mokchan stir? „Quelle est cette fille mordvine?  
„Kodama sai Syřava? „Quelle est cette Syriava?  
„Uskada teinā Mokchan stir! „Emmenez-moi la fille mordvine!  
„Uskada teinā Syřava! „Emmenez-moi Syriava!“  
Pyta uskašt Mokchan stir voïé- Alors, on emmena la fille mordvine  
vodin kuts, au palais du gouverneur,  
Pyta kaišašt Syřava otsupopindi. Alors on présenta Syriava devant  
le grand prêtre.  
„Vatkak pylatchnä, Mokchan stir! „Ote tes queues, fille Mordvine!  
„Vatkak pylatchnä, Syřava! „Ote tes queues, Syriava!  
„Vatkak pylatchnä! „Ote tes queues!  
„Kařśak křosnä!“ „Mets nos croix!“  
„Alazai ventsazai! „Mes valets fidèles!  
„Ventsazai alazai! „Mes fidèles valets!  
„Usksada Mokchan styr laŋgs „Emmenez la fille mokchane au  
loin,  
„Kalmada Syriava viindi kaid- „Enterrez Syriava jusqu'aux épau-  
laŋga-pendi! les fortes  
„Aidada soŋtsynza otsu kurt ala- „Chassez sur elle un grand trou-  
chatnen peau de chevaux,  
„Alachatnenesa Mokchan styr pet- „Tuez la fille mokchane au mo-  
chkada!“ yen des chevaux!“  
Ozyndas Mokchan styr, La fille mokchane se mit à prier,  
Ozyndas Syriava Syriava se mit à prier.  
„Fak iondyl-menel! „Souffle donc, o temps d'éclairs!  
„Pourgas kelgaf kelgamak! „Pourgas, o bien-aimé, aime-moi!  
„Steak Pourgas chinsteamada, „Lève-toi, o Pourgas, de l'orient,  
„Kolak Pourgas voïevodin kut „Viens démolir le palais du gou-  
verneur,

„Kalmak otsupop akchas lous	„Viens enterrer le grand pope dans la neige,
„Voïevodin kut kolak kasiakindi	„Le palais du gouverneur démo- lis jusqu'au seuil,
„A pop kalmak kaid-laŋga-pen- di!“	„Le pope enterre jusqu'aux épau- les!“
Aidast kurt alachatnen,	On chassa tout un troupeau de chevaux,
A alachat mokchan styrga lot- kaiht,	Mais les chevaux se tiennent près de la fille,
Af ioraiht petchkama Syriava.	Ne veulent point tuer Syriava.
Steas Pourgas-kelgaf,	Le bien-aimé Pourgas se leva,
Fas iondyl-menel chinsteamada,	Un temps d'éclairs souffla de l'ori- ent,
Kolas iondyl-menel voïevodin kut,	Détruisit le palais du gouverneur,
Kolas kut kasiakindi;	Le détruisit jusqu'au seuil;
Kalmas lous otsu-pop,	Enterra dans la neige le grand pope,
Pourgas-kelgaf kalmas pop.	Le bien-aimé Pourgas enterra le pope.
Terñas voïevoda ventsats aľats,	Le gouverneur appela ses valets fidèles,
Mairgas chouvama mokchan styr,	Ordonna de déterrer la fille mok- chane,
Kaďas kutks Syriava.	Et de laisser à la maison Sy- riava. —

Une vieille femme, nommée Marie Kouznetsof (Mara Tchavyn en mokchane) à Mamalaïevo, (distr. Krasnoslobodsk, prov. de Penza) m'a dit qu'on chantait autrefois encore un chant historique et mythologique à la fois, qu'elle a appelée aussi — „pazmoro“; elle ne pouvait plus me chanter la chanson en mokchane et ne me donna qu'une traduction russe, parsemée quelquefois de paroles mordvines, fort estropiées. „Sur une haute montagne, près du fleuve Mokcha, dans le village de Torchovo vivait un riche paysan qui comptait son argent au moyen d'une pelle; il s'appelait Vatchai, tandis que

sa fille se nommait Saman; toute petite était-elle, ayant un visage blanc et des cheveux noirs. Un jour Saman passait le temps avec ses amies dans un bain chaud; l'une se vantait d'avoir de beaux costumes, l'autre de travailler beaucoup. O, mes belles fillettes, mes amies bien-aimées! Y a-t-il de quoi se vanter, y a-t-il ici quelque-chose pour pouvoir en être hardie? Moi, toute belle fille que je suis, j'aurais pris la ville de Kazan, en trois heures de temps je l'aurais fait. Quel est ce czar, quel est ce prince qui la prend depuis sept ans et ne peut la prendre. Moi, toute belle fille que je suis, je l'aurais prise en trois heures de temps grâce à mon esprit de jeune fille; je l'aurais prise non par finesse, non par sagesse, mais tout bonnement grâce à mon esprit de jeune fille. Les dragons du czar l'ont entendu parler et vinrent déclarer toutes ses paroles au czar. Dans trois jours le czar envoie chercher Saman et l'appelle devant soi entourée de dragons qui doivent l'accompagner dans sept chariots. Enfin les hauts chariots s'arrêtent devant la maison de Vatchaï et les roues vertes font halte près de sa porte cochère. Saman est assise près de la fenêtre donnant dans la rue, brode des broderies qu'on appelle „kalkan“, voit ce qui se passe et crie à son père: „Oh, mon père! quels sont ces soldats, quels sont ces dragons en hauts chariots, aux roues vertes qui s'arrêtent près de notre porte cochère? Demande, o mon père, pourquoi sont-ils venus, pour quelle raison se sont-ils arrêtés près de notre porte cochère?“ — „Pour quoi venez-vous, o soldats du czar, pour quelle raison arrêtez-vous vos chevaux près de ma porte cochère?“ — „Nous ne sommes pas des soldats, nous sommes des dragons du czar?“ — „Pourquoi donc venez-vous?“ — „Nous venons chercher ta fille, ta Saman; nous mènerons ta fille devant le grand czar: elle se vantait, elle se moquait un jour de notre prince“. — „O mon père, mon père bien-aimé! promets leur deux cents et si c'est peu trois cents roubles!“ — „Es-tu bête toi, paysan que tu es, Vatchaï! nous prendrons deux cents et même trois cents roubles, mais toujours nous te prendrons ta Saman et nous la mènerons devant le czar“. Saman s'habilla et prit place dans le haut chariot aux roues vertes. On amène Saman, on la met devant le czar. „Eh bien! belle fille! fille d'un père riche! tu te vantais d'être plus sage que moi, tu te moquais de moi l'autre jour

— ta tête va toucher aujourd'hui à mes pieds“. — „O mon père, toi o grand czar! fais tomber ma tête à tes pieds, je n'y puis rien faire“. — „Et pourquoi donc, ma belle, tu te moquais de moi, de quoi te vantais-tu? Va-t-en et fais ce dont tu te vantais l'autre jour!“ — „O mon père, toi o grand czar! donne-moi cinquante hommes moins un homme ( $49 = 7$  fois  $7 =$  chiffre sacré des mordvines), donne-moi cinquante tonneaux de poudre à canon moins un tonneau“. Voilà que Saman s'est minée tout près sous les murs de Kazan; elle y roula les 49 tonneaux de poudre à canon, elle planta dans la poudre sept chandelles sacrées, et elle-même elle prit le saltan-chtatolts. „O ma belle! il ne te reste qu'une heure et demie à vivre: dès que les chandelles seront éteintes sous la terre, ta tête roulera dans la poussière“. — „O mon père, o grand czar! Allons vers l'orient, nous prions le dieu de la terre, nous lui ferons des génuflexions! „Le saltan-chtatolts brûla tout entier entre les mains de Saman et le tsar n'a pas eu le temps de prendre la ville de Kazan. „O ma belle fille! je te ferai couper la tête, car tu t'es moquée de moi“. — „O mon père, grand czar! les chandelles brûlent plus vite sur la surface de la terre, qu'au dessous de la terre; tu n'a pas prié mon dieu, tu n'as pas prié mon dieu, tu n'as pas salué le dieu de la terre“. Voilà que le feu arrive à la poudre... la poudre se mit à faire sauter la ville, à faire crouler les murailles. Le czar dit: „Eh bien, o ma belle, il faut te pardonner, que puis-je faire pour toi?“ — „Je te prie, o mon czar, pardonne-moi, mais tu ne me peux rien faire, sans compter que dès aujourd'hui tu nous permettras de faire des trous dans tes portraits et de les porter sur nos fronts (les „oujovki“ que les jeunes filles portent sur leurs fronts sont pour la plupart des monnaies du temps de Jean-le-Terrible); laisse-moi partir chez mon père et ma mère, fais-moi transporter dans ma patrie. On transporta avec gloire Saman dans son village natal et c'est ici qu'on chante la gloire au dieu de la terre“.

Il est presque impossible qu'on chante ce chant comme un pazmoro à un moliane et si cela se fait, alors on le fait seulement grâce aux derniers mots du chant qui nous prouvent toute la puissance du dieu de la terre Mastyr-paz.

Après la fin du pazmoro, l'oziavte descend de sa colline, prend



un petit morceau de pain, un peu de sel, de viande et de tout ce qui a été apporté pour le moliane, met tout cela dans un verre et en jette le contenu dans le brasier, en prononçant les paroles suivantes: „*Tchim-paz! säiek kchen i liian iartsamon i kolavtozo vatchomot vichkinestenek! Ilia kaige-kirdt-sedeiak-pek a machtanok maksoms, sen kis kaji ouldianok; teïmak choupavkst i porksadiz kazmede!* (Dieu du soleil! prends le pain et l'autre manger et que ta faim s'apaise par notre peu! ne te fâche point, nous ne pouvons te donner plus, car nous sommes pauvres; fais-nous riches et nous te couvrirons de présents!) Cette offrande s'appelle „*otsu-ozondam-pal*“ (le grand morceau saint) pour ne point le confondre avec le simple *ozondam-pal*, sans avoir offert lequel aucun Mordvine ne se mettra jamais à table. Après que l'offrande est faite, l'oziaYTE se met à genoux et invite tout le monde de suivre son exemple. Ayant ordonné de se taire, il s'adresse encore une fois au dieu du soleil; cette jolie prière nous avions l'occasion d'entendre à Kemechker (prov. Saratof, dist. Kouznetzk), où nous avons assisté un jour à un moliane communal. Voilà ce que disait l'oziaYTE: „*Otsu Chkai! Vairdai Chkai! kouli tet chari kchi i chari al! Valdak tsioratnai! Valdak selmainza, vanazaz tsebair i ozal! tüak erivanza ouleza valda! tüak sedinza ouliza pisi avanzindi! tüak avanen sedit oulist pisit teist! Min maksasy tet kchi i ton maksak teink kchi! Min tet maksasy sarasin tsiora i ton maksak teink lomatnen tsiora! maksak teink pavas, kozai i lama jabatnen! Koda kches ouli valania — eriamanikai ouleza valania! Koda kches ouli kozai videkstnen, oulezama kozai! Koda kches rachty ouli, oulezama rachty! Ouleza kches khetsai! koultsonymast!*“ (O grand Chkai, haut Chkai! voici un pain rond et oeuf roud pour toi! Eclaire tes fils! Eclaire leurs yeux, qu'ils voyent le bien et le mal! fais-leur vie, qu'elle soit claire! fais leurs coeurs, qu'ils soient chauds envers leurs femmes! fais les coeurs de leurs femmes qu'ils soient chauds envers eux! Nous te donnons du pain, et toi donne-nous-en! Nous te donnons la semence d'une poule, toi donne-nous la sémence d'homme! Donne-nous le bonheur, la richesse et beaucoup d'enfants! Comme ce pain est lisse, que telle soit notre vie! comme ce pain est riche de grains, que nous soyons aussi! comme ce pain est fructueux, que nous soyons fructueux aussi! Que ce pain soit ton pain à toi! Ex-

ance notre prière!) Durant toute la prière, l'oziavte ainsi que tous les prieurs élevaient leurs mains vers le ciel, les tenaient quelque temps au dessus de leurs têtes et puis les affaissaient en se prosternant à terre. Après l'oziavte se levait et demandait le praivt: „Personne ne s'est-il moqué de toi? personne n'a-t-il croisé ton chemin?“ Si à cette question il reçoit une réponse affirmative, alors aucune des prières ne peut être exaucée, car il faudrait alors faire des offrandes sans nombre pour apaiser le courroux des dieux. Puis il s'adresse à la femme du praivt: „Ne t'es-tu pas fâchée? n'as-tu pas grondé quelqu'un quand tu faisais les gâteaux et les plaçais dans le poêle?“ — „Non, mon père, j'ai tout fait avec respect“, lui répond cette femme. Enfin l'oziavte se tourne vers les autres assistants et avant vers les jeunes filles en disant: „Quand vous avez porté le pourai, n'avez vous point demandé de l'argent? n'avez vous point demandé de l'argent? n'avez vous point joué ici avec les jeunes gens? les jeunes gens à leur tour ne se sont-ils point moqué de vous? les seaux ne se balançaient-ils pas? ne les avez pas posés par terre? le pourai ne s'est-il pas versé par terre?“ — „Non, notre père, nous avons tout fait bien et correctement“, répondaient les jeunes filles, car autrement on ne leur donnait pas à manger et à boire et on les mettait à genoux pour quelques heures. Enfin l'oziavte s'adressait aux hommes: „Quelqu'un n'a-t-il point volé quelque chose du moliane? n'a-t-on point été grossier?“ Tout le monde répond par un „non, tout s'est passé tranquillement“. L'oziavte s'adresse de la même façon aux parentiaïtes, aux kochangorodes, aux iamvèdes et aux tourostores et demande à chaqu'un d'eux suivant son service, n'a-t-il pas fait quelque chose de mauvais. Après cet aveu universel, l'oziavte lève encore une fois les mains vers le ciel et s'écrie: „*Tchim-paz! Airva koda Pazyt! noldymiz!*“ (Dieu du soleil, tous les dieux! excusez-nous!) Tout le monde prie la même chose, en répétant après l'oziavte cette prière sur toutes les voix, élevant de plus en plus la voix, jusqu'à ce que l'oziavte ne les fasse taire et que les serviteurs ne lui présentent un puisoir de pourai et un morceau de viande; il mange de la viande et boit un peu de pourai et jette les restes dans la foule; après cela on se met à distribuer les vivres et durant la distribution l'oziavte appelle les joueurs de cornemuse et de cor-

net, qui entonnent une musique toujours triste et monotone. L'archimandrite Makarius nous fait même connaître le pazmoro, qu'on chantait de son temps, mais le texte en est tellement altéré, que nous ne pouvons pas le corriger; pourtant nous mettons ci-dessous ce chant pour ceux qui voudraient y retrouver le vrai texte mordvine: „*Paro Tchimpaz! Paro Mastyr-paz! Velen paz! Naouchi Tchimpaz! Svet Verechki-Velen-paz! svet Inechkc-paz! Nazarom-paz! Angué-patiaï paz! Verga moutchki melkazo, to vetchki koz-geldiko; na vetchki singué nou-maïo, nidezurmo toike, a vetchka moutchki a melkazo, ourje nemerochtazo, serinze soustako meriazô, tchuvalo verchinget korsazo, kouva voïgele loujady, sia souru souvazo, sovatchet para selmaze, a paro selme kounazo, sovatchet paro nou-maïo, o verga moutchki melkazo, sovatchet paro selmase, a pare selme kounaso, a sioro tchinou-mazo, a nidezurma toike, a to vetchki kozge i diko, serinze soustako meriazô, nabozyndo neverchi, no ourje nemerechtazo, nu airzai Mordva siukoni, lomovka ivir siukoni, lomovka baksiar to i ke, a to vetchka kozgeldiko, a piatnitsa par-Velenpaz, nedebia-Vapaz oukoni, sereda-Tchimpaz Vedenpaz, ponedelnik-Vapaz toike!*“

Par ce chant on achevait alors le moliane, et tout le monde se divisait en familles, prenait place par terre et mangeait les vivres apportés; on mange pendant presque toute la journée et on ne retourne à la maison que vers la nuit. Quand il est temps déjà de retourner à la maison, l'oziavte rassemble encore une fois le peuple, le prie de se mettre à genoux, monte sur la colline et, en élevant ses mains vers le ciel, prononce la prière suivante: „*Vere-paz! Pokch-paz! kormillets! achtyk tonts kisanak vesime tevin koualma! beren tarkada, blaggyï pritchada, a para stretchada, blaggyï selmida, lihodeïda, zlodeïda, a para lomande vant tonts! venstik kedit, stiartyk polyt stiada tchar-tchavck pïren zaborks!*“ (Haut dieu, grand dieu, qui nous nourrit! Toi-même défends-nous en toute chose, en toute affaire! défends-nous des malheurs et des peines, des aventures désagréables, d'une mauvaise rencontre, d'un oeil portant malheur, d'un homme malveillant et d'un malfaiteur! de ce dernier sauvegarde-nous toi-même! Étends ta main, soulève les pans de ta robe, recouvre — nous en et fais en une haie à notre défense). Alors l'oziavte prend encore une fois un morceau de pain et un pot de pourai et en jette le contenu dans

le brasier en disant: „*Vany pidin, panin kchi sal, acha kets, para meltsa, vany kacha tchakchke, zniara aïsynza iamskit, zniara nevt minenik parynit!*“ (Voici du pain avec du sel, fait et offert par des mains propres et d'un coeur soumis; voici du gruau dans un pot; fais-nous autant de bien qu'il y a de grains dans l'un et l'autre!)

Puis quand le temps de partir approche, l'oziavte propose à tout le monde de se taire et prononce la prière suivante, que nous donnons au lecteur dans sa rédaction modifiée, mais toujours employée aux molianes: „*Vere-paz, Pokch-paz, Jnechke-Paz kormilet! vant tonts kiava iakamsta, stiamsta-pramsta, chin achtimsta, ven oudounsta, tchokchnin i valskin Paz! tchit tchivaltsa vet kovaltsa lihõ lomande, zlodeide, a para artsyide, blaggyi pritchada, blaggyi stretchada i choumbrasta parste koudouv tchiv samsta vanyk tonts! Eni-altana i tynenk tetiat, avat, pouchtiat, babat rodniat riask, tyn vidi tchisa airiatida enialdyda, vidi Tchim-Paz i kile koda min lemik pilik koundasynik!*“ (Dieu tout haut, et tout grand, Dieu qui nous nourrit! sauvegarde-nous toi-même, quand nous sommes en chemin, quand nous nous levons, quand nous nous couchons, quand nous nous reposons le jour et dormons la nuit, Dieu du soir et du matin, garde-nous au clair du soleil et de la lune, d'un homme mal inspiré, d'un scélérat, qui pense faire du mal, d'un mauvais pas, d'une mauvaise rencontre, en bonne santé, ramène-nous à la maison et sauvegarde nous toi-même. Nous vous prions, o pères, o mères, o aïeux, o parents et parentes, vous qui êtes dans un saint monde, priez le Dieu Tout-Saint, parce que nous invoquons vos noms!) Vers trois heures du matin les prieurs retournent enfin à la maison, marchant toujours divisés en familles, comme ils étaient divisés lors du repas; souvent on entend chuchoter ou même prononcer à haute voix une prière, que nous n'avons pourtant pas entendue parmi les Erzianes et que nous avons annotée chez les Mokchanes de Temnikof (prov. Tambof); à notre grande satisfaction nous avons trouvé la même prière annotée par l'archimandrite Makarius, dans un de ses manuscrits.<sup>1)</sup> Pour qu'on puisse comparer, nous donnons ici cette prière comme elle se dit par les deux groupes du peuple Mordvine;

<sup>1)</sup> Zapiska ovyzaimnom otnoche nii mejdou narechiami Mokehanskim i Erzianzkin. Arch. de la S. Imp. R. de Géog. Nr. 11.

les Mokchanes disent ou chantent: „*Otsu Chkaï, vanymast! Verdi Chkaï, tiamak kada! Maksak mendene lama tsioraniat stirniat! Chkabavas maksak mondene lama marht siorada i pechkedk outymanen outymyn verhnen i siarada! Chkabavas, maksak mondene si ora med simyma iartsama para choumbrachi satyme airiama! Chkabavas pechkedk koramnezen alachada, traks da outchada i tsiavada!*“  
 Voici la même prière en dialecte Erziane: „*Inechke-Paz, vanymyst! Inechke-Paz iliamak kad! Touka monian lamotsiorat i taïter! Inechke Paz touka monian lamo pandot surodo i pechtek, suro outomot i vere outomon. Inechke paz touka monian surot, maid simdemo i iartsamo, pel choumbrachi satyme airiamo! Inechke paz pechtek kardazom lichmede, skaldo, revedi i seiado!*“ Littéralement traduite, cette prière se lirait en russe: „Dieu, sauve-nous! Dieu, ne nous abandonne point! Donne-moi, o mon Dieu, des fils et des filles en quantité! O mon Dieu donne-moi beaucoup de tas de grain et remplis mes hangars de blé jusqu'au toit! Mon Dieu! donne-moi du pain et du miel, à manger et à boire, une bonne santé et une vie pleine de plaisirs! Mon Dieu remplis ma cour de chevaux et de vaches, de brebis et de chèvres!“

A présent, ayant fait connaissance du moliane pompeux célébré par les Mordvines, nous pouvons nous occuper de divers usages religieux, que nous rencontrons de nos jours encore dans la vie privée du Mordvine, qui a le plus souvent oublié leur signification intime, et ne les conserve que par pure habitude, sans y penser, simplement parce que cela se faisait par ses pères et aïeux.

Les Mordvines ne voient aucun déshonneur dans le fait qu'une jeune fille accouche d'un enfant<sup>1)</sup>; ils pensent même que si elle accouche, cela sera fort profitable pour son futur mari, car elle prouvera par ce fait qu'elle est apte à la progéniture; grâce à cela l'accouchement ne pouvait avoir une grande signification religieuse, et fut depuis longtemps compté comme un événement habituel et fort simple, qu'il ne vaut pas la peine de fêter. Et il est vrai qu'aux couches il ne se passe rien d'assez intéressant, et là seulement, où l'influence russe a eu le temps de gagner du terrain,

<sup>1)</sup> Otcherk Jariditscheskago Byta Mordvy par V. Mainof.

nous trouvons des repas d'accouchement, qui sont donnés par le père de l'enfant. La femme qui va accoucher doit absolument marcher jusqu'à la dernière minute, quoique ça lui coûte des efforts surhumains. „L'enfant n'est pas un ours, il n'y a rien à craindre“, disent les Erzianes, et les Mokchanes y ajoutent: „On ne porte pas une montagne dans le ventre, il n'y a rien à se courber“ („*Eed af ouli ovto-mezen kis tandadoms!*“ et „*Af ouli panda potmasa-mes maini van?*“ Il en résulte que pour les Mordvines la position d'une femme enceinte ne se présente pas du tout comme quelque chose d'horrible et digne de compassion. Pourtant quelque pauvres que soient les parents, ils ont soin de demander toujours le secours de la „*iomzava*“ ou magicienne, qui connaît toutes les plantes et leurs qualités, tous les usages, et n'est point ignorante quant à la besogne d'une sage-femme. La *iomzava* se met à sa besogne environ un jour avant le moment décisif, et, avant tout, elle demande qu'on lui apporte du caviar d'un poisson quelconque et des oeufs; ensuite elle prépare une sorte de gruau, qui se fait le plus souvent de grains de millet, elle y ajoute des oeufs, coupés en petits morceaux, et du caviar, pour que la femme soit toujours fructueuse; le futur père mange tout un coq cuit, il doit le manger à lui seul sans en laisser quelque chose, s'il veut toujours rester un père heureux. Dès le soir, la *iomzava* va au bain et le chauffe tellement qu'un homme, qui n'y est pas habitué, ne pourrait jamais y entrer; puis la magicienne trace au moyen d'un balai un rond autour du bain et, se mettant sur le seuil de la porte, prononce la prière suivante: „*Baniazyrava! posobliak teinai choumbrasa tevsa posobliama lomandi chatchama! Vedazyrava! pandjak siada heli avan-varaé, jabas askelaza, koda otsu kiva! Ange-Patiaï! pystidiat jabatnen kevsta koda tchatkat, avasta jabas lisiaza arzai stanai astaka! cela veut dire:* „Déesse du bain! aide-moi dans la bonne action de faciliter la naissance d'un homme! Déesse de l'eau élargis, encore plus la vulve de la femme pour que l'enfant aille comme par une grande route! Déesse-Mère! toi qui tiras un jour tes enfants comme des étincelles d'une pierre, fais que l'enfant sorte aussi facilement!“ Tout le plancher dans le bain se couvre de paille, sur laquelle on jette une couche de feuilles, de manière à ce que l'accoucheuse

puisse jouir d'un lit fort commode et fort tendre, où elle peut faire tous les mouvements qu'elle veut. Dès qu'elle sent les premières approches de l'accouchement, la iomzava la conduit au bain et depuis ce moment personne n'y peut plus entrer, car dès leur arrivée, la iomzava et la malade ôtent leurs habits et restent tout le temps en costume d'Eve; s'il arrivait que quelqu'un entrât au bain, cela serait fort malheureux, car chacun qui entre peut, sans le vouloir, faire entrer au bain avec soi toute sorte de „malpropreté“, (esprits malins) qui, par simple caprice, peut nuire à l'accoucheuse et au nouveau né. Durant tout le temps des souffrances, la magicienne verse sur l'estomac de la malade de l'eau chaude, en tenant dans la main gauche du duvet et du houblon dont elle la saupoudre de temps en temps en disant: „*lindiak koda pen, koda komlai!*“ (Vole comme le duvet et le houblon!).<sup>1)</sup> Enfin l'acte de l'accouchement se fait et alors les Mordvines ne perdent point leur temps et se hâtent d'introduire l'enfant dans la vie et de ne point permettre à la malade de trop se reposer. Tous les usages et les rituels qui sont employés par les Mordvines à la naissance du nouveau représentant de la nation sont presque les mêmes partout et surtout pas trop nombreux. Il est vrai qu'autrefois tout cela était un peu plus compliqué, mais à présent, on en a oublié beaucoup et même on a admis les usages russes; ainsi Lé-péhin<sup>2)</sup> nous dit que lorsqu'il a voyagé dans le pays des Mordvines, c'était la sage-femme qui donnait le nom au nouveau-né et devait le faire de la manière suivante: tout de suite après l'accouchement elle prenait l'enfant sur ses bras, sortait du bain et promenait les yeux autour d'elle: l'enfant recevait le nom du premier objet qui se présentait aux yeux de la magicienne, car les Mordvines pensent encore aujourd'hui que l'enfant ne sera heureux que s'il reçoit son nom de cette manière; voici pourquoi on rencontre jusqu'à nos jours, parmi les Mordvines, des noms quelquefois fort curieux, comme par exemple: *Potkai* (fer à cheval), *Pinai* (chien), *Chi*(soleil), *Vatsc*(excrément) etc., qui sont employés dans la langue

<sup>1)</sup> Prov. Simbirsk, dist. Korsoun, Berozovskaïa pristan, Agga Laïkova.

<sup>2)</sup> Zapiski 1748—1769, p. I, page 163.

populaire et remplacent souvent les noms chrétiens. Georgi<sup>1)</sup> nous raconte la même chose en ajoutant que le jour même des couches viennent les visites, pour féliciter la mère de l'enfant et pour lui souhaiter d'en avoir un autre aussi tôt que possible. Parmi les auteurs qui nous donnent quelques notices sur la naissance, Barminski<sup>2)</sup> dit, qu'à l'arrivée du père et des visites au bain, la sage-femme vient à leur rencontre en les saluant et en les félicitant et prenant le nouveau-né sur ses bras, elle le met sur le pilier, qui est près du poêle, pour le consacrer à Jourtazyrava, déesse de la maison, ou plutôt du coin du feu de la famille; nous avons vu cela beaucoup et nous l'avons même entendue prier: „que tes jours soient aussi longs que ce pilier, que ton corps et ton âme soient aussi forts que la pierre, dont le poêle est fait.“ Puis elle prend l'enfant du pilier, se promène avec le nouveau-né par tous les coins, y fait des saluts en chuchotant: *Jourtazyrava! maksak datchouftavandi kouvat criama i paras!* (Déesse de la maison! donne au nouveau-né de vivre longtemps et d'avoir du bonheur). Le même auteur nous raconte aussi qu'on fête le jour du baptême, mais il nous paraît, que le festin de baptême n'est qu'un signe de l'influence russe, d'autant plus qu'il est célébré fort rarement, et surtout dans les familles très riches, qui sont toujours contentes d'avoir occasion de faire une fête à leurs parents et à leurs connaissances; si l'on veut célébrer une fête, le parrain et la marraine apportent quelques présents à celle qui accouche. D'un autre côté Aonovski<sup>3)</sup> certifie que le nom se donne en présence de tous les parents, qui arrivent dans la maison de la mère, portant le pain et le sel; en même temps la „iomziava“ prend le pain béni ou le pain dont on a ôté, en l'honneur des dieux, le „ozondam-pal“ et va, le pain en main, vers le poêle pour prier les dieux de la maison d'envoyer le bonheur au nouveau-né. Mordovtsef<sup>4)</sup> nous assure que la iomziava met le nouveau-né sur le siège du poêle et le saupoudre de petits cailloux, pour qu'il devienne plus fort, en

<sup>1)</sup> Georgi, Les peuples de la Russie. —

<sup>2)</sup> Saratovski Spravotschni Listok 1869, N<sup>o</sup> 53 et 54.

<sup>3)</sup> Pamiat. knijka Simb. Gubernii 1869.

<sup>4)</sup> Pamiat. kerijka Saratov. Gubernii 1858.



disant: „*oulist aïrema tehït kouva kout, tchokker.*“ Orlov<sup>1)</sup> nous dit que les Mordvines ne font pas de fêtes après le baptême de l'enfant et que tout consiste en ce que le parrain et la marraine apportent à la mère un pain, et elle, de son côté, fait cadeau au parrain d'un mouchoir et à la marraine de perles. Dans une ancienne description de l'administration de Simbirsk<sup>2)</sup> nous trouvons quelques données très-intéressantes, concernant les usages pendant l'accouchement; l'auteur dit par exemple, que de son temps tout se passait dans le bain, et après l'heureuse fin des couches, le maître de la maison apportait au bain une table, y posait un pain tout percé et couvert de cierges et prononçait une prière à Chkaï, le priant de lui envoyer „la maison toute pleine d'enfants“; c'était ici que le père lui-même donnait un nom au nouveau-né et aussitôt après faisait les honneurs à ceux qui venaient le féliciter. Au nombre des noms complètement mordvines, Milkovitch place pour les hommes: „*Tréné* (qui nourrit), *Kazaï* (le cadeau), *Baskoul* (le docile), *Sidias* (le gros) et pour les femmes: *Lopaï* (la feuille), *Preska* (la petite tête), *Chindu* (le soleil) et *Louvzou* (le lait). — Quant aux usages nuptiaux des Mordvines, ils sont décrits dans mon autre ouvrage „Un essai sur les anciens usages juridiques des Mordvines“ (voir dans les *Zapiski Imp. Gnéografitcheskago Obchtchestva*, et en finnois „*Suomi*“); enfin il ne nous reste à décrire ici que les coutumes religieuses aux funérailles et quelques autres encore qui ont lieu dans d'autres occasions de la vie. — Quand pour la première fois je me vis au centre même de la population mordvine, aux bords du *Dikii Satis*, dans le district de *Temnikof* de la province de *Tambov*, je fus obligé de passer quelques jours chez un Mordvine. Une émotion extraordinaire, que je remarquai dès le premier moment de mon arrivée, me fit penser que ma présence les gênait; mais peu à peu nous fîmes connaissance et ils apprirent que je n'étais pas un *tchinovnik* qu'il faut craindre; bientôt toute émotion disparut, car pensant que mes hôtes me feraient voir quelque usage intéressant

<sup>1)</sup> *Materialy dlja istorii i statistiki Simb. Goub. 1866.*

<sup>2)</sup> *Topografitcheskoié opisanie Simb. namestnitchestva Milkovitch 1783 dans Simb. Goub. Vedomosti, 1851, Nr. 31.*

qu'ils craignent en général de montrer, je me suis gardé de sortir les instruments anthropométriques, qui effrayaient toujours au commencement mes nouveaux amis et qui les faisaient souvent s'enfuir dans les forêts voisines. Et vraiment c'était bien heureux pour moi, car on ne me prit pas, cette fois-ci, pour l'antéchrist, on ne s'attendait point avec trouble que le feu sacré sortit de l'image et me brûlât vif, et j'eus le plaisir d'assister au *koulaman-moliane* ou à la prière des morts, fêtée par les Mordvines-Mokcha, le quarantième jour après la mort du défunt. Grâce à tout ce que j'ai vu et ce que j'ai appris au moyen de questions, je suis arrivé à pouvoir retracer le tableau complet des relations entre les Mordvines et leurs morts, le jour de la commémoration de ceux-ci. Sur toutes les fenêtres, de même qu'à droite de la porte d'entrée on voyait des tasses pleines d'eau, pour que celui qui mourut il y a 40 jours, puisse se débarbouiller; c'était l'oncle du maître de la maison qui était mort, et on l'attendait dans son ancienne demeure. Il est certain que les Mordvines-Mokcha croient que le mort ne va pas tout de suite au royaume de Mastyr-Pas, le grand maître de la ruche obscure et souterraine, mais qu'il passe encore 40 jours sur la terre. (Quelque part, comme par exemple dans les districts de Krasnoslobodsk et de Gorodichté de la province de Penza, on nous disait que l'âme rôde sur la terre pendant 49 jours, ce qui, à mon avis, correspond bien mieux au chiffre 7, nombre sacré des Mordvines). Que fait le défunt pendant tout ce temps? — on ne le sait, et ce n'est que dans le district de Konznetzk, de la province de Saratov, qu'une vieille femme nous a dit que „l'âme se promène tout le temps, fait ses adieux au monde et souffre pour ses mauvais actes et gestes.“ Le trou qu'on fait au-dessus du poêle (*khailo*) était ouvert, pour que le défunt, s'il ne voulait pas entrer dans son ancienne demeure par la porte d'entrée avec tous ses parents, trouvât une autre entrée, quoique plus étroite mais pourtant telle que personne ne le verrait entrer. La maison fut proprement balayée et même les bancs et les meubles furent lavés, nettoyés et raclés avec un morceau de verre. Près de la fenêtre, devant la table, sur le banc on avait mis un essuie-mains propre, et sur la table on avait mis une serviette propre, sur laquelle il y avait 7—8 cuillers; quand les parents

passaient près de la table et en même temps près de la fenêtre, chacun d'eux faisait un salut vers la fenêtre; quand quelqu'un apercevait une miette de pain sur le plancher ou tout bonnement de la poussière, il se penchait et prenait la miette, qu'il emportait dans la cour en ayant soin qu'on ne la vît pas dans ses mains, et surtout que le défunt ne la remarquât point, car s'il n'était pas déjà dans la maison il devait y venir à l'instant. „*Aliaï saï-mints sialan!*“ (le vieux viendra et nous grondera) disent-ils, faisant des efforts inouïs pour mettre la chambre en ordre. L'hôtesse a déjà préparé tout ce qu'il faut pour le festin, et l'hôte avec ses fils s'est procuré, de je ne sais où, toute sorte de haillons et s'approche de la table. Avec le secours de ses fils, il fait de ces haillons une sorte de poupée ou de mannequin, qu'il recouvre de la pelisse qu'il a apportée avec lui; les mains du mannequin étaient croisées sur la poitrine de telle manière qu'elles étaient placées sur le sein; dans le sein et dans les mains du mannequin on mit un cierge de 25 cent., qui n'était pas allumé. Ensuite, tous les gens qui avaient pris part à la construction du mannequin lui firent un salut et s'éloignèrent. Je me suis intéressé à tout ce qui se passait dans la maison et je demandai à l'hôtesse si je pouvais accompagner la famille. „*Potchestasy!*“ (tu lui feras honneur par là) me répondit-on et je me hâtai de profiter de la bonne intelligence, qui existait entre la famille et moi. —

Nous allâmes tout droit à l'église. Arrivés au cimetière, le maître s'approcha directement d'une fosse récemment creusée et y fit un salut; puis il y amena son fils aîné, qui, comme on me l'a dit, ressemblait beaucoup au défunt; le jeune homme tenait en main un cierge, qu'il avait pris de la maison tout allumé, et qu'il protégeait du vent, en le recouvrant de sa main et de son pardessus pendant le chemin. Le maître parla ainsi près du tombeau: „*Saïak nenga iour-tast, oulht, nenga min marhta! aliaï kormilets! saïak! min anyklas tet sembain! iarhtsak! simak! saildai miridyndak!*“ (Viens encore une fois dans la maison, reste encore avec nous! ô notre père! viens! nous t'avons tout préparé! mange, bois et puis repose-toi!) Ayant prononcé ces paroles, le maître s'approcha de moi d'un saut, me prit par le bras et courut dans la direction du village et de sa

maison; moi, ne comprenant absolument rien, je courais aussi sans me retourner et derrière nous couraient ses fils et celui seulement qui ressemblait au défunt resta près du tombeau, car, comme je le sus plus tard, il devait représenter ce jour-là le défunt, et dans ce but, porter tous les habits de son feu oncle; le mort qu'on avait engagé à venir ne pouvait lui faire de mal, au contraire il devait l'aimer par excellence et même, pour ainsi dire, s'incorporer en lui, tandis qu'à nous, il nous aurait certainement fait du mal en nous envoyant la maladie dont il est mort. — Un quart d'heure s'était passé, depuis que nous avions couru comme des fous à la maison, lorsque le fils aîné arriva en plein costume du défunt; la famille, de loin encore, se mit à le saluer et s'apprêtait à le recevoir avec tous les honneurs et une joie inexprimable: l'un lui serrait la main, l'autre l'embrassait, le troisième lui donnait un baiser sur l'épaule, et lui, il saluait tout le monde, souhaitait à tous la santé et le bonheur, caressait de sa main les petits, qui, eux aussi, étaient sortis pour regarder la visite bien-aimée. „Et que fait le grand-père Lindia?“ demanda une bru. „Ça va assez bien!“ lui répondit le défunt-vivant, — „seulement il te gronde toujours, parce que tu tracasse toujours ta belle-mère; il dit que tu dois te soumettre à la vieille, elle sait mieux que toi ce qui est bien ou mal. „Tout le monde s'approchait du défunt-vivant avec des signes de joie, faisait des questions sur les parents, morts depuis longtemps, recevait des réponses plus ou moins convenantes, et partait content d'avoir reçu des nouvelles des morts. Bientôt toute une foule de voisins se rassembla près de la porte d'entrée; on voyait même des inconnus qui étaient venus parler avec le visiteur; tout le monde le bombardait de questions, auxquelles il répondait tant bien que mal. Ne pas faire ce que le représentant avait ordonné serait impossible pour un Mokchane, parce que le vrai défunt viendrait chaque jour l'inquiéter et kardas-sairko punirait le criminel d'une manière affreuse: il se casserait la jambe ou la disloquerait.

Enfin nous entrâmes dans la chambre; c'est ici que le maître de la maison arriva à la rencontre de son fils, tenant un énorme pain en mains, le salua et dit: „*Ton Atai! Atialyst! Avast! Arsiada para! primada od koulyt teinet! I ton Stepa arsiak para, kozet tsioratnen!*

*lamak flyd parchisnian!* (Toi, notre père! aïeuls! pensez au bien! recevez le nouveau défunt chez vous! Et toi Estephe, pense à notre bien, rends tes enfants riches, agrandis leur bien!) Trois fois de suite il répète cette formule en saluant tout le temps le représentant et enfin, de trois coups de couteau, il découpe du pain un morceau pyramidal, y met du sel, le recouvre d'un morceau d'omelette que sa femme lui donne et présente tout cela à son fils en disant: „voici le morceau sacré, ne nous mords pas, bénis-nous et pense à notre bien!“ (*ia ouli tet ozondam-pal, -ton tiamast poria, blagoslocamast, para ton arsiamast*). Celui qui représente le défunt prend alors l'ozondam-pal, le mange, et entre enfin dans la chambre. A peine fûmes-nous entrés, qu'on nous présenta dans une cruche une boisson, dont je ne savais pas du tout la provenance et que je goûtai, pour ne pas choquer les autres; j'ai tout de suite reconnu que ce n'était autre chose que du sang, qui n'avait pas encore eu le temps de se refroidir; c'était le sang du mouton, qu'on avait tué le matin. Si l'on ne sait pas ce que c'est, on peut bien boire cette boisson, mais quand je sus ce qu'on donnait à boire dans ces cruches en bois de pommier, lors des fêtes des morts, je ne pus plus en prendre une goutte, et je ne fis que semblant d'en boire pour ne pas déplaire à mes hôtes. On vida toute la cruche, on donna aussi à boire au représentant, pour qu'il n'oubliât pas son sang, ses parents, et on commença à se mettre à table; le représentant occupa précisément la place où on avait mis le mannequin, et le cierge, avec lequel il était allé au cimetière fut placé devant lui sur la table, et appuyé contre la salière.

A cette occasion je pense qu'il serait intéressant de décrire les plats et les mets que les Mordvines préparent pour ces fêtes de commémoration des morts, ainsi que pour les autres fêtes religieuses. L'ingrédient le plus usité chez les Mordvines est le pain de seigle ou pain noir, qui a un goût aigre et dont se compose la nourriture par excellence du peuple russe. On sert aussi sur la table un potage aux choux aigres, une purée de pois tantôt épaisse, tantôt liquide, une soupe aux lentilles ou un gruau de lentilles, le gruau au millet, au sarrasin, à l'orge et à d'autres grains, du lait caillé (*chapaama lortsa*), de petits gâteaux avec du lièvre ou du sang (*noumylon-*

*priatsa* et *veri-priatsa*) une soupe froide aux feuilles de betterave ou de concombres, *koulaga* ou pâte de seigle, la *salamata* ou pâte de pois ou de sarrasin, le *kisel* ou gelée aigrette de farine d'avoine, toute sorte de gâteaux fades, auxquels les femmes donnent les formes les plus excentriques, et enfin des légumes cuits, mais jamais crus. J'ai sù d'après les rapports qui m'ont été faits par de vieilles femmes, que plusieurs mets, qui sont mangés par les Russes, se font chez les Mordvines tout à fait autrement; il en résulte que le paysan russe ne manque pas de tourner au ridicule cette différence dans la manière de préparer les plats; il n'est même pas en état de se mettre à table avec les Mordvines, car „ils apprêtent leur nourriture insoucieusement, d'une manière non-chrétienne.“ Il est vrai que les Mordvines ont leur manière à eux, même en faisant le pain: la femme prépare la pâte et la fait fermenter toute une nuit dans de petites huches; le matin elle la pétrit dans de grandes auges, qu'on n'a dans des maisons riches que pour cela, tandis que chez les pauvres elles servent aussi bien à laver l'enfant, le linge etc. Les pains ne sont pas formés dans des tasses en bois, ni grillés dans des jattes comme chez les paysans russes, mais enduits de beurre, mis sur des pelles, qu'on recouvre d'une feuille de choux, et exposés au feu. La boisson nationale russe, *le kvas*, est fort estimée des Mordvines; mais ils le font à leur manière, quoique ils aient emprunté le nom de la langue russe, ce qui prouve, qu'ils ne la connaissaient point avant leur contact avec la nation russe; ils mettent de la farine dans de l'eau chaude et laissent fermenter la boisson, qu'ils prennent ensuite avec un plaisir inexprimable. Jamais les Mordvines ne cuisent à la vapeur leur *kvas*, comme les Russes le font. N'ayant de dégoût pour quoi que ce soit, de tout ce qui est donné par la nature à l'homme, les femmes mordvines, à défaut de viande, mettent dans la soupe des morceaux de lièvre, que le Russe croit être quelque chose de malpropre et d'interdit par la religion chrétienne, et le laisse au Mordvine, qu'il ne croit pas trop orthodoxe. S'il n'y a pas de lièvre à la maison, le Mordvine mangera tout aussi bien du hibou, du duc, du faucon et, en cas de nécessité, il avalera même de la pie et de la corneille. Nous trouvons des notices sur cette

indifférence par rapport au manger, dans les manuscrits de Makarius, mais moi, de mon côté je me permettrai d'y ajouter, qu'il m'est arrivé plusieurs fois de manger d'excellent potage aux choux fait de la chair de pie, et quand on a faim, il n'y a pas à faire le gourmet! D'après ce qu'on vient de dire, on voit que le Mordvine mange de la viande bien plus souvent que ne le fait le Russe, et à cause de cela, sa nourriture est bien plus nutritive et utile à l'organisme. Le Mordvine fait son beurre autrement que le Russe; ordinairement on commence en laissant fermenter le lait caillé; le battage ne se fait point dans des pots avec un mousoir, mais dans de longues cuves au moyen de battes; le beurre n'est pas liquéfié! Le Mordvine ne boit pas ordinairement le lait frais, tandis que le lait caillé est fort estimé, car il pense que sous cette forme il ne peut pas nuire à la santé. Le plat national des Mordvines, qu'on rencontre toujours aux fêtes des morts, — *noumylon-praitsa* ou *priatsa* ou les gâteaux au lièvre, sont faits de la pâte fade de pois ou d'épeautre; ils ont la forme des petits pâtés et on y met du hachis de lièvre; avant de les manger on les met dans de l'eau bouillante et on les sert avec le bouillon, qui en vient. Le *veri-priatsa* est cuit dans de la graisse ou dans du lard et a quelquefois un goût exquis. *Salama* est aussi faite de farine d'épeautre et cuite dans un pot; on y jette des boulettes de pâte mêlées de petits morceaux de viande salée. On la fait aussi de farine de pois, de gruau de froment et même de gruau de sarrasin; alors elle est liquide et ne présente rien de bon. La *balanda* est un plat complètement mokchane et, il faut l'avouer, présente à un estomac affamé quelque chose de ravissant, mais dès que l'homme ne risque pas de mourir de faim, il serait plus raisonnable de ne pas en manger; car l'ingrédient principal de la balanda est peut-être fort appétissant pour l'estomac d'un cheval mais ne fut jamais destiné par la nature à l'appareil digestif de l'homme; on fait la balanda d'arroche fraîche et jeune, qu'on cuit dans du lait; pour que la balanda soit plus épaisse, on y jette des oeufs durs. Une bonne maîtresse, même quand il n'y a pas de fête, réglera le voyageur de *koulaga*, faite de malt, qu'on fait fermenter et qu'on prépare à la vapeur dans un poêle, pen-

dant six à dix heures; quelquefois, pour lui donner plus de goût et plus d'aigreur, on met dans la koulage des baies d'obier, que les Mordvines aiment à mettre partout, même où l'on ne s'y attend guère, grâce au Seigneur, qui donna l'obier en masse au pays habité par ce peuple de Chkaï. Au nombre des plats, qu'on rencontre ordinairement chez les Mordvines, on peut compter aussi de petits gâteaux fades de farine de seigle, avec des pois cuits (*snaou-priatsa*) et enfin des flans, faits de la même farine mêlée de grains de chanvre. Déjà de ces détails on peut voir que le manger quotidien du Mordvine est fort divers et qu'il se nourrit bien mieux que ne le fait le paysan russe. Le menu qu'on pourrait appeler „menu de fête“, est encore plus varié et plus recherché, car il faut y mettre premièrement toutes sortes de gâteaux de seigle, de froment, d'orge, de sarrasin, de millet et d'autres, des flans de sarrasin et de pois avec des sauces variées, des beignets d'avoine, d'orge, de sarrasin et d'autres avec une sauce au miel. On pourrait y ajouter les „*tsukores*“, la soupe aux choux et à la viande, un gruau à l'oie, au poulet et au lièvre, le gruau de millet au lait, le fromage de lait caillé, l'omelette simple et au poisson (la volla), du jambon, l'omelette sur le plat, et beaucoup d'autres mets. La maîtresse du logis serait mauvaise ménagère, si elle n'avait pas, comme entremets, des petits pains, où elle peut vraiment montrer son art: l'une fera ces pains en forme de rond, l'autre en fera des craquelins, la troisième en fera des zigzags tels, que tout le monde admirera le degré de sa fantaisie. Quand la maîtresse du logis se met à faire de la pâte, elle passe la farine au moyen d'un tamis et tout le temps, qu'elle fait la pâte, elle y met du sel; ensuite la pâte est mise dans des assiettes et la „*kopcha*“ est prête; la *kopcha* veut aussi dire — le blé du printemps; mais il faut croire que ce gâteau a eu son nom du blé de printemps, car pendant qu'on sème ce blé, la *kopcha* joue un rôle religieux fort sérieux; le mot lui-même vient d'un mot dont on ne connaît pas la racine, mais qui se trouve aussi dans les mots: *kopyr*, dos, épine dorsale, colline; *kopan* faire la bosse (d'un chat), être bossu et enfin *kopks*-bossu. Les gâteaux d'orge se font de pâte aigre et s'appellent: „*tiougenkopchat*“ ou gâteaux jaunes. Les Mordvines appellent les flans —



*patcha* et les galettes —*kouïmakt*; le premier nom fait allusion à la finesse du flan et le second à ce qu'on donnait autrefois aux galettes la forme d'un serpent (*kačī*). Les *tsukor* se font de farine d'orge en forme d'un simple gâteau; la pâte en est aigre et on y mêle du gruau de millet. Quant au gruau à l'oie ou à la poule il joue un énorme rôle aux molianes et a certainement une signification symbolique. Le gruau de millet est cuit fort épais et arrosé de beurre fondu jusqu'à ce qu'il devienne tout à fait liquide; plus on y met de beurre, plus le met est bon, plus le maître est riche et la maîtresse estimée. Les fromages des Mordvines ont très-bon goût et rappellent par leur fraîcheur quelques fromages français; quand le lait commence à fermenter, on le met dans des sacs de toile qu'on suspend au-dessus d'une assiette; les restes coulent en bas et ce qui reste dans les sacs devient plus épais et plus dur. Le plat le plus habituel, le plat national pour ainsi dire et qui a en même temps une grande signification religieuse, comme symbole de la fécondité, c'est l'omelette, qui se fait tout à fait autrement que chez les Russes; l'omelette doit toujours être fort épaisse et dure; puis on la coupe en morceaux et dès qu'une visite entre dans la maison, on lui sert de l'omelette. Enfin il y a encore un met qui est complètement mokchane et dont un Russe ne supporterait même pas l'odeur. Dans la province de Penza on me présenta dans une tasse quelque chose qui avait une odeur excellente; quand j'en eus pris un morceau, je reconnus que ce n'était autre chose que du sang de cochon, et quoique j'eusse reconnu la chose je mangeais toujours avec plaisir la *pidiaf-vercha* ou sang grillé. Il est encore plus intéressant que quelquefois la vercha n'est pas du tout cuite ou grillée, mais servie crue comme sauce avec le plat farineux et se boit même cru aux funérailles, sans être apprêtée de quelque manière que ce soit. Je n'ai jamais eu le courage d'en goûter car une fois, sans le savoir, j'en ai pris une tasse. (*Outchauercha*, sang de brebis).

Aimant la bonne chère, le Mordvine avait aussi besoin d'une boisson quelconque et malheureusement il en inventa une, qui lui ferait oublier les peines de ce monde de douleur et de pleurs. Dans chaque maison mordvine vous trouverez toujours du kvas (boisson

de farine de seigle) et de la „braga“ (boisson fermentée et plus ou moins capiteuse); mais en même temps on trouve presque dans chaque maison plus ou moins aisée le „pourai“, qu'on peut prendre comme du kvas, mais qui est si fort, qu'une seule tasse suffirait pour griser un homme. Il faisait un jour une chaleur d'enfer; le soleil brillait au ciel comme un boulet embrasé; les corneilles ne pouvaient point bouger et les chevaux, rossés sans relâche, pouvaient à peine marcher. J'étais arrivé à la station d'un village mordvine et j'entrai dans la maison d'un paysan mokchane, qui était maître du logis. „Ne pourrai-je pas boire quelque chose?“ lui demandai-je. Par malheur, je n'ai plus de kvas, il ne me reste que du „pourai.“ — „Eh bien! va pour le pourai! goûtons en!“ Il m'apporte toute une écuelle en bois de pommier de cette boisson. Je vis la première fois ce fameux pourai, et il me parut n'être qu'une sorte de piquette; d'un seul trait je vidai toute l'écuelle, car la boisson était froide. La chose me parut fort agréable. Je passe l'ustensile au maître du logis et comment je l'ai remercié, je ne me le rappelle plus; car j'eus la sensation d'être assommé d'un coup de marteau. Le pourai est très-bon et surtout celui que j'ai eu le bonheur ou le malheur de goûter; il avait déjà quatre mois et fut conservé dans une cruche en argile, ce qui le rend encore meilleur. L'un fait bien le pourai, tandis que l'autre ne s'y entend pas du tout, et vous ferait une boisson détestable; mais pourtant il y a une recette pour le cuire, si on la remplit avec raison on a un excellent pourai. On cuit ordinairement de la bière de paysan, brune, mais pas noire, avec une bonne portion de houblon (30 gr. pour 12 litres); au moment où la boisson bout, on y ajoute par 3 litres de bière un demi-litre de miel, qui est cuit avec le tout ensemble. Quand le pourai est prêt, on le verse dans des vases d'argile qu'on enterre. Le vieux pourai ne peut pas être comparé à quelque autre boisson que ce soit; il est très sain, en petites quantités, cela va sans dire, agit nutritivement et est un bon stimulant; en plus grandes doses, il affaiblit l'estomac et est très nuisible aussi bien à celui-ci qu'à l'intelligence.

Ici, à la fête de commémoration, nous dinâmes comme à l'ordinaire et le mort vivant donnait à tous des conseils sur ce qu'on

faire, sur la manière de vivre etc. Après le dîner le remplaçant alla chez ses parents et ne retourna que le soir, tout gris, grâce au pourai dont il s'était régalé. Vers les neuf heures du soir, nous allâmes tous reconduire le cher visiteur; chacun de nous tenait en mains un morceau d'omelette, des flans et des tasses de pourai. Sur le seuil de la porte, le maître du logis présenta au remplaçant une jeune brebis, il la caressa et exprima le désir que toutes les brebis eussent des jumeaux l'année suivante; l'hôtesse lui présenta une poule à laquelle il arracha la tête d'un seul coup, se barbouilla les lèvres du sang de l'oiseau et souhaita que chaque poule donne l'année suivante la double quantité de poulets. Des cierges allumés en mains, nous reconduisîmes le remplaçant jusqu'au cimetière, où il se jeta sur le tombeau, la face contre terre; le maître le recouvrit des pieds à la tête d'un morceau de toile qu'il retira presque aussitôt; alors le mort vivant étant redevenu fils du maître du logis, quitta le tombeau et prit place parmi les parents; l'hôtesse creusa un trou dans la tombe où chacun mit une petite portion de flan, d'omelette et de pourai, et la fête était terminée. Les Mordvines croient que le corps du défunt rentre de nouveau sous terre, et pour que son âme arrive directement dans la ruche de Mastyr-paz, le maître s'en est emparé fort ingénieusement de dessous la toile, l'a posée sur un flanc et l'a emballée et enterrée dans un trou fait dans la tombe. Il est certain qu'après tout cela, l'âme ne pouvait plus rester sur la terre et devait aller au royaume de Mastyr-ozks dans la ruche sombre du maître taciturne.

L'archimandrite Makarius nous raconte qu'autrefois, lorsque les Mordvines ne connaissaient point encore la religion chrétienne, on ensevelissait leurs morts dans un cimetière spécial près du village de Sarleï. C'est là qu'on fêtait les jours de commémoration: le vendredi gras, le Semih (mardi de la première semaine après Pâques)-la fête du voile de la Sainte-Vierge (13 octobre), le jour du prophète Elie (le 1 août) et le lundi de Pâques. Les jours de commémoration ou apportait du pourai, du pain, des gâteaux,

1) Zapiski o Têruhanah, Qonkopisni Arhiv G. Ob.

du gruan et des oeufs; on prenait aussi la cuvette qui avait autrefois appartenu au défunt et on y mettait le pourai qu'on buvait en disant: „Tchim-paz, Nazarom-paz, bénis celui à qui a appartenu la cuvette et souviens-toi de lui!“ Il enterraient leurs mort aux bords des rivières, aussi près de l'eau que possible. Après avoir reçu le baptême, les Mordvines commencèrent à enterrer leurs morts près des chapelles, et on y venait fêter la commémoration des parents, le troisième et le 49<sup>ième</sup> jour, en mangeant et buvant à l'excès. D'après le récit du même explorateur, les Mordvines ensevelissaient avec le mort les choses que celui-ci avait préférées pendant sa vie et dont il se servait alors, — usage qu'on retrouve de nos jours encore, car on trouve souvent dans le cercueil d'un Mordvine une bouteille de pourai, des outils, une tabatière etc. Aussitôt que quelqu'un meurt, deux femmes, parentes du défunt, prennent un seau, vont puiser de l'eau en poussant des lamentations jusqu'au retour. Après avoir bien lavé le défunt, on lui met son costume national, c. à d. une longue chemise blanche, un long pardessus en toile blanche et des sabots à queue, et on le couche sur un long brancard; quatre de ses parents le transportent à une verste de son village natal et le cercueil est porté vide derrière le mort; ici on met le brancard à terre et l'on casse la cuvette dont on s'était servi en lavant le mort; on pose ensuite le corps dans le cercueil qu'on recouvre d'un linceul blanc où l'on plante une grande aiguille enfilée; ce n'est qu'alors qu'on apporte le mort à l'église. Pendant ce trajet la femme du défunt ou sa soeur ou sa fille doit être assise sur le cercueil, elles ont sur la tête des couronnes de tulle, en signe de deuil. Le nom „lajnamks“ (du verbe „lajnau“, se désoler) explique la signification de la tulle); après le requiem on porte le corps au cimetière où on l'enterre en poussant des lamentations et versant des pleurs. Après l'enterrement toute la famille doit aller au bain chaud, que ce soit un jour de fête ou non, car on s'est souillé par la présence d'un mort dans la maison. Le chariot, dans lequel on a transporté le mort, est souillé aussi, voici pourquoi on le laisse dans la rue pendant trois et quelquefois même pendant 49 jours; personne ne s'en approche, car il doit être purifié par la pluie ou par la neige; tous les parents „trois aubes de suite“ se

promènent autour du chariot et se lamentent au sujet de la perte que le sort leur a infligée.

Les Erzianes ont aussi leur pompe funèbre. Au moment où la nouvelle de la mort de quelqu'un se répand dans le village, tous les parents et les voisins ont l'habitude de se rendre dans la maison du défunt, auquel ils apportent des pièces de monnaie de cuivre, des noumoulon-priatsa et des légumes; les membres de la famille du défunt n'ont pas le droit d'en goûter car tout est mis à l'instant même entre les mains d'un vieillard, qui garde le mort. Les objets qu'il reçoit, il les pose sur la table en faisant des génuflexions devant le défunt, qu'il remercie de lui avoir donné le moyen d'avoir un petit profit; il salue ceux qui apportent les offrandes et leur dit: „maksalksylen“ (je transmettrai), mot qui nous fait penser que les Erzianes, comptant sur la mort prochaine du vieillard, lui confient tous ces objets pour qu'à son trépas il les remette lui-même à la personne défunte. Puis, dans une prière, le vieillard invoque tous les ancêtres, ensuite il gratte avec un couteau des pièces de monnaie de manière que la poussière du métal tombe sur le corps inanimé, pour que le mort ait de quoi faire le long et pénible voyage, enfin il lui met une partie des offrandes dans le cercueil, ayant soin que le prêtre qu'on a envoyé chercher ne les remarque point. Quand le corps a été emporté, on met des charbons et de la cendre, à l'endroit où était le cercueil; cela doit faire allusion soit à la combustion préhistorique du corps, soit à l'épuration par le feu de la place souillée par le mort; nous croyons la première supposition la plus juste, d'autant plus qu'on enfonce une hache ou un coutelas dans la terre pour que personne de la maison ne meure après le défunt. J'ai d'ailleurs trouvé partout dans les vieux tombeaux mordvines des ossements brûlés, au dessus desquels il y avait toujours des crânes et des os de brebis ou de cheval. Il va sans dire qu'autrefois on faisait tout cela autrement et l'on enfonçait la hache, non dans le plancher, mais dans le corps même du mourant pendant l'agonie, qui chez tous les peuples est envisagé comme le moment le plus dangereux pour les vivants. Pendant que le vieillard gratte la

1) Etnografitcheskiïa zametki o Mordvé Erzianah ejusdem ibidem Nr. 212.

monnaie, il prononce la prière suivante: „*Jourtyn-kirdy iourtava! trek' davant tonts! makst rachtama kildyme i kile tevyn molime! Pokchiat, babat, tetiat i avat! oulyza tchanstink artsyda paryne! Van tenk ponda pige ponda süa, torbou potma iermak i tabak i kabaks!*“ ce qui veut dire: Maîtresse du logis, déesse de la maison! donne-nous des vaches! donne-nous une riche reproduction et des jours heureux! Parents, mères, grand'mères, et grands-pères! souhaitez-nous du bien! Voici nous vous envoyons 40 livres de cuivre, 40 livre d'argent, une corbeille pleine d'argent, de tabac et de vin!“ Tous les restes du cercueil, de même que la poussière de la chambre sont balayés avec un balai fait de rameaux de tilleul tout frais, et emportés le plus loin possible, hors du village, où on les jette au bord du chemin. C'est là que les Mordvines ont l'habitude de se réunir les jours de commémoration des morts; ils prient dieu près de ces petites âmes de poussière et de restes et y jettent des monnaies de cuivre et des morceaux de nourriture, qui quelques moments après auront disparu, ce qui montre que les ancêtres les ont pris. Malheur à celui qui passera près de l'endroit où les restes du cercueil furent jetés, car il lui arrivera un énorme malheur. L'archimandrite Makarius nous dit dans le même ouvrage, que le jour de commémoration, surtout le 40 (et d'après ce que nous avons entendu le 49) on convoque tous les parents et on choisit à la place du défunt un de ses proches parents qu'on appelle tout le temps du nom du mort. Le représentant a sa place dans le coin d'honneur; on fait tout son possible pour qu'il mange beaucoup et on lui demande des conseils et sa bénédiction. Ayant reçu l'un et l'autre, on le reconduit par la porte de derrière en pleurant et se lamentant, puis on s'en retourne en faisant retentir des chants de joie. La femme la plus âgée de la maison a une grande signification chez les Erzianes, car c'est elle, et non le maître du logis qui après, la prière qu'on fait avant de se mettre à la table déjà servie, prend en mains la croûte de pain et le pot de gruau, y met un peu de chaque plat, y verse du pourai, et après avoir ouvert la porte d'entrée, prononce la formule que nous avons donnée plus haut; enfin elle prend un tout petit morceau de l'ozondam-pal et la passe ensuite à tous les autres membres de la famille.

La croyance des Mordvines concernant l'immortalité de l'âme et la vie d'outre tombe, se montre, selon l'opinion de Makarius<sup>1)</sup> dans leur pompe funèbre et à la commémoration des morts. Après la mort d'un des membres de la famille, cette dernière va avec tous les voisins<sup>2)</sup> préparer le tombeau du défunt; ce tombeau se fait toujours dans la direction de l'est à l'ouest; avant de commencer le travail, ils prennent avec eux tout un pain noir et prononcent la prière suivante: „*Atiavyst, avast! arsida para! primada odkoulyt esteinet! i ton* (ici on dit le prénom du défunt et son nom de famille non-officiel: bâton au lieu de „de bâton“) *para arsik! kozyft tsioratnen, bamandit parchisnan!*“ ce qui veut dire: „Ancêtres et aïeux! faites-nous du bien, recevez dans votre cercle le nouveau-défunt! et toi, Pierre Sobaka (chien) fais du bien à tes enfants, rends-les riches et augmente leur bien. Cette prière est prononcée trois fois de suite; puis on tranche plusieurs morceaux de pain qu'on jette à terre. S'ils roulent, le défunt n'aura pas longtemps du repos et s'ils s'arrêtent court en tombant il jouira bientôt du repos désiré.<sup>3)</sup> Après cela les assistants mangent le pain et quelquefois ils le rendent aux serviteurs de l'église. Au haut du cercueil les Mokchanes font un trou, comme une petite fenêtre, pour que ce que les parents donnent au défunt puisse arriver facilement jusqu'au mort, ainsi que pour que son âme ait un passage libre dans ce bas monde. Ils pensent aujourd'hui encore, que même après leur mort les hommes ont des relations avec les habitants de la terre, comme les vivants. Voilà pourquoi après avoir lavé le mort, les Mokchanes lui mettent les habits de gala, sans oublier le chapeau, et, comme nous l'avons vu plusieurs fois nous-mêmes, ils lui fourrent quelque monnaie dans la poche pour „faire le ménage“ et placent à côté de lui un bâton, car il aura dans l'autre monde, „à se défendre contre les chiens et il n'aura pas d'armes.“ On met aussi dans la bière de la tille et une alène à crochet, pour que le mort puisse occuper ses mo-

<sup>1)</sup> Etnografitcheskiiia zametki o religuii mokchane episdem ibidem 1849 avec des notes de Nadejdine

<sup>2)</sup> Sur la signification du vois, nage voir non livre „Otcherkionriditcheskago byta Mordvy.“

<sup>3)</sup> Annoté par moi dans le dist. d'Insar. province de Penza, villeux Issa.

ments de loisir, à faire des sabots en tille, ce qui est l'occupation favorite des Mordvines, une tabatière, s'il prisait pendant sa vie, une pipe, un sac à tabac et une boîte d'allumettes, enfin tout ce que le mort avait aimé quand il était encore vivant et ce à quoi il s'occupait le plus. On dit, mais nous n'avons pas eu l'occasion de le voir, que les Mordvines étranglent même le chien favori du défunt pour le mettre dans le cercueil. A une femme morte on donne trois chemises et sous le corps on place plusieurs anneaux faits par le forgeron du village, des ceintures, du fil et des aiguilles; on lui pose sur la poitrine une tête et des pieds de poule, pour que celle-ci, même dans l'autre monde, lui donne des oeufs et des poussins. Tout ce qui est mis dans le cercueil du défunt est lavé, nettoyé et poli pour que ce soit bien propre; ce fait nous montre très clairement que malgré leur réalisme, les Mordvines se représentent la vie d'outre tombe comme quelque chose de plus élevé de plus clair et de plus propre. Quand on conduit une femme au cimetière au met dans la bouche du cheval des freins de toile blanche dont on enveloppe aussi l'arc de l'attelage; cette toile est rendue après les funérailles à ceux qui ont creusé le tombeau. Selon le récit de Makarius, on jette à côté du cimetière non seulement les restes du bois dont on a fait le cercueil, mais même le brancard sur lequel le défunt a été transporté à l'église, le pot qui contenait l'eau avec laquelle on a lavé le corps, et les plumes de la poule qu'on a tuée en son honneur. Pendant l'ensevelissement et quelquefois durant les quarante-neuf jours suivants, les parentes du défunt portent le deuil en se coiffant d'un morceau de toile, dont les bouts tombent jusqu'à terre; cette toile est bordée de laine rouge ou noire, qu'on emploie pour la broderie mordvine.

Le même auteur nous apprend qu'après l'ensevelissement les Mokchanes conservent aux défunts une petite partie du champ de seigle et dans la maison un cheval, qui ne doit pas être vendu; quoique cet usage soit fort intéressant parce qu'il rappelle le „taboo,“ il faut avouer pourtant qu'il commence à disparaître parmi les Mordvines, grâce à la pauvreté toujours croissante du peuple. Autrefois à la mort du cheval, on ne lui ôtait même pas la peau et on l'ensevelissait comme propriété inviolable du défunt; à présent



ou les emploie non pour le service domestique, mais aux molianes. Aux femmes mortes on laisse, de nos jours encore, dans les champs un peu de chanvre, qui, comme le blé qu'on laisse aux hommes, est rassemblé, non par les parents du défunt, mais par les voisins. Comme à l'ordinaire, les Mokchanes ont leurs „pomotchi“ (travail en commun) auquel assistent les habitants d'un village. Arrivés aux champs et ayant coupé quelques brins de blé, les aides se mettent à déjeuner et puis, ayant travaillé un peu, ils prennent leur dîner où tout le monde boit du vin et du pourai en se lamentant en l'honneur du défunt; enfin on finit la journée par un souper; alors on boit tout le vin et le pourai qu'on y a apporté, on chante, on cause, et après avoir passé son temps aussi gaîment que possible, on rentre à la maison. Le seigle et le chanvre on les laisse croître, car ils appartiennent non aux vivants mais aux morts. Les Mokchanes de la commune de Témiachevo, selon Makarius, sont sûrs que leurs ancêtres morts viennent visiter leurs maisons et c'est à cet effet qu'ils ont au-dessus du poêle une petite fenêtre, pour que les âmes des défunts puissent circuler plus facilement; c'est dans ce but que le soir avant Pâques ils appellent leurs ancêtres et leur font des lits sur les bancs qui entourent la chambre; se croyant entourés des ancêtres et craignant de les blesser, les Mokchanes se font un péché de se coucher devant eux et passent une nuit blanche en s'occupant de quelque travail domestique ou en mangeant ce qui fut apprêté pour la fête. Le jour même de la fête ils se figurent être entourés d'ancêtres et de parents morts; ils les félicitent et font des visites à leurs parents pensant être suivis de leurs morts; en visite ils mangent, boivent et se réjouissent et pour s'assurer mieux la présence de leurs ancêtres, ils portent sur eux les objets que les défunts portaient quand ils étaient encore en vie; il est nécessaire que tous ces objets soient complètement entiers, car sans cela les morts viendraient eux-mêmes demander le nom de celui qui a abîmé l'objet qui leur avait appartenu. - Le soir du jour de Pâques on fête les adieux des morts qu'on a tant régalés, et malheur à la maison, où on a mal régalé les revenants, car ils prendront dans le courant de l'année un autre membre de la famille, qu'elle devra bien régaler

à Pâques suivants.<sup>1)</sup> Ce qui se fait le jour de Pâques, se fait aussi le jour de commémoration. La veille, dit Makarius, on va en chariot chez l'ancêtre qu'on veut fêter, on l'invite de venir en visite et pour le régaler comme il faut on choisit parmi les vivants son meilleur ami ou son plus proche parent, on le régale de vin et de pourrai et on est sûr d'avoir à table le défunt lui-même. La personne choisie de cette manière pour remplacer le défunt est nommée „*vas ta-ozai*“ ce qui veut dire remplaçant. Le soir du jour de commémoration on reconduit le remplaçant avec des honneurs inouïs jusqu'au tombeau. Pour la commémoration des hommes on tue, selon la richesse de la maison, un boeuf ou un mouton, et en mémoire d'une femme, une vache ou une brebis. Il est intéressant qu'au moment où l'on tue l'animal on se lamente et on lui demande pardon de ce qu'on le tue, en lui promettant du foin de fleurs et beaucoup de farine et de sel là, où il servira le défunt. C'est ici qu'on pleure le mort pour que l'âme de l'animal qu'on tue raconte dans l'autre monde aux ancêtres combien on se souvient d'eux sur la terre. Le sang de ces animaux sacrés est recueilli soigneusement dans un vase et puis on en verse un peu dans chaque met pour le rendre sacré aussi. Le jour de commémoration on met dans des trous faits dans les tombeaux du pain et du sel qu'on arrose de vin et de pourrai en prononçant les paroles suivantes: „*Maksk Vasiäiti, maksk Pavalti*,“ ce qui veut dire: donne à Basile, donne à Paul. Au bout de six semaines, lorsque d'après l'opinion des Mokchanes le mort se souvient de la vie terrestre, les parents sortent de la maison pour se rendre à l'endroit où on a jeté les débris et les balayures, afin de reconduire l'âme du défunt dans le royaume des morts. Alors ils jettent des os d'animaux sacrifiés, et celui qui aura lancé l'os le plus près du but mourra le premier de ceux qui ont assisté à la fête. Après avoir ainsi prédit l'avenir, on reconduit l'âme jusqu'à sa tombe. Les Mokchanes fêtent deux fois par an des commémorations communes: l'une le mardi de la semaine de St. Thomas (la première après Pâques) et l'autre les derniers jours d'octobre, le samedi de Dmitri. Ces deux jours là, ils vont en chariot au ci-

<sup>1)</sup> Mamalaï, dist. de Krasnoslobodsk, prov. de Penza, Tikhon Vassiltchikof.

metière ordinairement vers le soir. Ils prennent avec eux du vin, du pourai, de l'hydromel et des vivres; arrivés près des tombes ils sacrifient aux morts des offrandes qui consistent en de la viande et du gâteau; ils arrosent les tombes de vin et de pourai, et les saupoudrent de tabac et de raclure de monnaies; allant avec ces offrandes de tombe en tombe, ils s'enivrent complètement et reviennent chez eux à la nuit tombante. Outre ces honneurs ordinaires les Mokchanes célèbrent à leurs ancêtres défunts une fête plus grande et semblable à celle qu'ils font à leurs demi-dieux. Ils divisent leurs ancêtres défunts en deux classes: les „*atiat*“ (ancêtres) et les „*seraitiat*“ (grands ancêtres); ils pensent que les premiers ne sont morts qu'une fois sur la terre, tandis que les autres sont morts une seconde fois dans la ruche sombre de Mastyr-Paz, et grâce à cette seconde mort, ils occupent la position élevée des esprits bienheureux. Makarius ne nous dit point quand cette seconde mort a lieu, mais grâce à nos conversations avec les vieilles femmes nous apprimes que cette seconde mort a lieu dès qu'un autre membre de la même famille meurt. Ce n'est donc qu'à ce prix, en offrant un autre de ses membres, que la famille peut procurer la félicité à ses morts.<sup>1)</sup> Les *seraitiat* abandonnent toute relation immédiate avec les habitants de la terre, n'ayant des rapports qu'avec les morts et ne communiquant avec les vivants que par leur interprète; de concert avec les dieux et les déesses, ils s'occupent du bien-être de la famille et donnent une heureuse récolte. C'est à cause de cela que les Mokchanes leur adressent chaque jour à la maison et en plein air une prière où ils demandent qu'ils aient soin de leur bien-être et qu'ils donnent une bonne récolte. Chaque fois qu'un Mokchane se met à table, il tranche l'ozondampal et prononce la prière suivante: „*Otsu-Chkaï, Verdaï Chkaï! seraitiat! kouli teint chari kehi i chari al! Valdada tsioratnai! Valdada selmainza, vanazaz tsebair i ozal! tiada erivanza, ouleza valda tiada sedinza, ouleza pisi avanzindi! tiada avanen sedit, oulist pisit teist! Min maksasy teint kchi i tin maksada teink kchi! Min teint maksasy sarasin tsiora-tin maksada teink lomaten-tsiora, maksada teink pavas, kozai*

<sup>1)</sup> Atiachévo, dist. d'Insar, prov. de Penza, Hélène Sliozkine.

*i lama jabatnen! Koda kches ouli valania, -airiamo oulazo valania! koda kches ouli kozai videkstnain airiak kozai! Koda kches rachty ouli, oulezama rachty! Ouleza kches kchetsai! koultsonymast!*“ Cela veut dire: „Grand Chkaï, haut Chkaï! et vous, nos grands ancêtres! Voici pour vous un pain rond et un oeuf rond! Eclairez votre fils! Eclairez ses yeux afin qu'ils puissent voir le bien et le mal! faites que sa vie soit gaie! faites que son coeur brûle pour sa femme! faites que le coeur de sa femme lui appartienne aussi! Nous vous donnons du pain et vous, donnez-nous du pain! Nous vous donnons le jus d'une poule, donnez-nous la sève de la jeunesse! Donnez-nous le bonheur, la richesse et beaucoup d'enfants! Comme le pain est uni que notre chemin soit uni (sans difficultés)! Comme le pain est riche que nous soyons riches! Comme le pain est fructueux que nous soyons fructueux! Que ce pain soit ton pain! Entendez-nous! Pour respecter les ancêtres morts la jeune mère doit rester en bas de laine, car ils se plaisent à visiter leurs familles et surtout les accouchées pour admirer les nouveau-nés.<sup>1)</sup>

Prozine<sup>2)</sup> raconte qu'on avait autrefois l'habitude d'engager à l'enterrement deux ou trois jeunes garçons, dont toute la besogne consistait à se lamenter le plus haut possible. Lorsque le prêtre est parti, la famille mène au tombeau un mouton noir, dont les cornes sont enveloppées d'un mouchoir rouge et qu'on met entre les mains de deux jeunes hommes, qui promènent le mouton sur ses pattes de derrière autour de la tombe (comme symbole de Mastyr-Paz lui-même) et le tuent ensuite. Le même auteur constate la présence du remplaçant à la fête de commémoration, et il ajoute que neuf jours après les funérailles ils fêtent une commémoration sur le tombeau, en mangeant des flans et de la bouillie; avant d'avaler un flan le Mokchane croit devoir l'élever au-dessus de sa tête; cet usage s'appelle: „l'élévation de l'âme.“

Martynof<sup>3)</sup> ne nous dit rien de nouveau sur ces usages, il nous dit cependant qu'on a l'habitude de briser toute la vaisselle, que le défunt avait employée pendant sa vie.

<sup>1)</sup> Issa, dist. d'Inzar, pr. Penza.

<sup>2)</sup> Kartiny mordovskago byta Penz. Goub. Védom. 1865 Nr. 39, 40.

<sup>3)</sup> Nijegorod. Goub. Védom. 1865 Nr. 24.

Un autre explorateur, Illustrof<sup>1)</sup> a assisté a un enterrement dans la bourgade de Jounki (dist. Krasnoslobodsk, prov. Penza); il raconte qu'on lave premièrement le défunt fort soigneusement et toujours avec de l'eau froide, car si on la chauffait, la casserole ne pourrait plus être employée; puis on enveloppe le défunt d'un linceul dont on noue les coins au-dessus de la tête. Dès le premier jour, on installe près du cadavre une „pleureuse“ qui ne fait que se lamenter et gémir et qui offre à tous ceux qui entrent, pour dire adieu au défunt, de l'eau ou de l'eau de vie, selon la richesse de la famille et chuchote une prière entre ses lèvres. Celui qui veut boire doit verser la moitié du contenu sur le plancher et boire ce qui reste, en faisant semblant de trinquer avec le défunt. Après cela une vieille pleureuse prend en main un demi-sou et un couteau, gratte la pièce de monnaie et dit: „Voici 200 roubles promène-toi partout, mais que l'argent reste intact!“ Puis l'argent est enveloppé dans un chiffon, fixé au moyen d'une corde aux habits du défunt, en même temps on met un flan sous sa chemise et on le prie „d'en goûter lui-même et d'en porter le reste à d'autres.“ Dans le cercueil d'un homme on met l'instrument à l'aide duquel on fait des sabots d'écorce, et dans la bière d'une femme, une aiguille et des fils; à tous les deux on donne un bâton pour pouvoir chasser les chiens qui défendent l'entrée du royaume de Mastyr-Paz. Il arrive très rarement que le mort soit laissé dans la maison pendant la nuit. D'un côté du cercueil il faut qu'il y ait une petite ouverture, pour que l'âme du défunt puisse sortir à son gré. Quand le cadavre a été emporté on éloigne tout ce qui a été en contact avec lui: le lit, le pardessus et même les restes du bois dont on a fait le cercueil. Si c'est une femme qui est morte, on la porte sur de larges bandes de toile dont les têtes des porteurs sont aussi enveloppées, et dont les bouts flottent au vent. Le lendemain après l'enterrement, on prépare le bain, où toute la famille amène le candidat aux fonctions de l'aîné de la maison; tout le monde a soin de bien le frotter et de le battre avec un balai, en disant: „*Atiaï maksak teinza ionfksé!*“ (O aïeul, donne-lui ton esprit). Illustrof nous raconte qu'à la com-

<sup>2)</sup> Penzenskiia Eparhial. Ved. 1866, Nr. 3.

mémoration qui a lieu le 40 jour (il est certain que l'auteur s'est trompé en comptant), les membres de la famille font un mannequin, qu'on assied au coin réservé, où on lui apporte à manger, mais comme la figure de bois ne peut ni manger ni boire, les Mokchanes lui jettent à la figure les mets qu'on présente et vont ensuite au cimetière, où ils mangent, boivent et mettent des ozondam-pal dans de petits trous, qu'ils creusent sur les tombes. Puis ils se rendent tous dans la cour, car ils craignent les prêtres, et, si le défunt est un homme, ils attachent un cheval au milieu de la cour, si c'est une femme, ils y mettent une vache. Toute la famille fait des génuflexions devant ces animaux en leur demandant pardon de ce qu'on les tue en l'honneur du défunt; puis l'animal est tué et on en mange la chair, tandis que les os et la peau, la part du mort<sup>1)</sup> sont suspendus quelque part aux branches d'un arbre; on dit qu'autrefois tout cela se faisait non dans la cour, mais sur la tombe. Ayant fêté la commémoration du défunt, tout le monde fait 7 génuflexions en se tournant vers l'est, fait ses adieux au mort et dit: „A présent va chez toi, ne viens plus chez nous et ne sois plus malade!“ il va sans dire que dès qu'ils sont partis, les chiens arrivent, et celui d'entre eux qui est assez fort pour chasser les autres est considéré être le défunt lui-même.

M. E.... f<sup>2)</sup> dit aussi que les Mordvines mettent dans le cercueil de l'argent, „pour le voyage“, comme ils disent; à ce qu'il paraît ils pensent au voyage de l'âme au royaume de Mas-tyr-Paz. —

Primérof<sup>3)</sup> assure que le 49 jour les Mordvines de la province de Penza fêtent une commémoration, à laquelle tous les parents prennent part, apportant leur propre manger et leurs boissons; près de la table, sur un coussin à duvet, on met l'habit préféré du défunt, son habit de tous les jours, qui doit le représenter lui-même; pendant la nuit, il faut qu'il y ait une bougie sur la table, pour que „le

<sup>1)</sup> Nos observations ont été faites dans le même-lieu, mais l'auteur n'en parle pas.

<sup>2)</sup> Saratovskiiia Goub. Vedomosti 1870, Nr. 188 et 189.

<sup>3)</sup> Penzensk. Eparh. Vedomosti 1870, Nr. 16.

cadavre, avenglé par la mort, ne se heurte pas contre quelque-chose,“ comme on me l'a expliqué. Puis tout le monde se dirige vers la tombe; on y mange et on fourre de petits morceaux dans des trous; quand tout le monde est rassasié on appelle le mort, on lui fait des saluts, chacun le prie de lui faire une visite et on rentre chez soi. Un vieillard, presque toujours le maître du logis, se place sur le coussin à duvet près de la table et fait le défunt; tous le saluent, lui demandent s'il fait beau vivre dans l'autre monde, s'il n'a pas rencontré un tel ou tel et ce qu'on fait là haut; ensuite le maître ou quelque autre personne va dans la cour, prend une brebis noire et la tue d'un seul coup; on la fait bouillir et pendant qu'on s'en régale, le représentant du mort fait des discours et des remontrances aux membres de la famille, et leur fait cadeaux de différents objets de sa toilette; les vieilles femmes ne font que gémir, pendant qu'il se lève et sort de la maison; tout le monde le suit au-delà de la frontière du village, où on met le représentant sur un banc et lui dit adieu d'une façon fort touchante. Le même auteur nous assure que les Mordvines ont dans leur calendrier deux jours de commémoration (le samedi de la Trinité et de St. Dmitri); alors ils vont tous au cimetière, disposent sur les tombes des tapis de feutre, y mettent tout ce que le défunt aimait lors de son vivant, mangent, boivent et arrosent les tombes de pourai en chuchottant: „*ersik paro!*“ (vis heureux). Tout le temps que le mort est dans la maison, on ne peut pas chauffer le poêle car son âme se brûlerait en s'envolant. Les données de Listof<sup>1)</sup> ne sont pas moins intéressantes. Ayant reçu la nouvelle que quelqu'un est mort dans le village, les femmes se mettent à faire quelque plat de fête, ordinairement des gâteaux à la viande qu'elles portent dans la maison du défunt; la maîtresse du logis les reçoit et les remercie de leur cadeau, puis elle s'adresse au mort, le salue et dit: „On t'a apporté ton met favori, manges-en toi-même et offres-en à tes visites!“ à ces mot elle gratte avec un couteau la surface du gâteau, pour qu'il en tombe des miettes dans le cercueil. Les visites saluent le défunt et quand le temps de la

<sup>1)</sup> Saratov. Eparh. Véd. 1866, Nr. 36.

commémoration approche, la vieille s'assied sur le seuil de la porte, pour ne pas laisser passer le mort, qui voudrait s'en aller, et en même temps pour voir et entendre ce que font et disent les visiteurs. On met dans le cercueil deux ou trois pièces de monnaie, que le mort sera obligé de payer, pour pouvoir passer en bac le „fleuve flamboyant.“ Le troisième et le septième jour, on a l'habitude d'élire un remplaçant; tous les membres de la famille et les étrangers pleurent et se lamentent, en appuyant leurs coudes sur la tête du remplaçant et puis le transportent sur un escabeau dans la cour, près de la porte cochère. Enfin tout le monde va au cimetière, fait des génuflexions devant la tombe et l'entoure de tout ce qu'on a apporté de la maison en fait de vivres. Quand les membres de la famille pleurent devant le remplaçant, il leur dit pour apaiser leur douleur: „ne pleurez pas, ma place est bonne!“ Quand la commémoration est terminée, le remplaçant reçoit une petite récompense, mais les vieux se plaignent de cet usage qu'ils appellent une innovation, car autrefois cela ne se faisait pas. Dans chaque champ on laisse une parcelle au mort; quand le temps de la récolte approche, tous les membres de la famille se rassemblent, vont aux champs, prennent leurs faucilles par le bout tranchant et coupent de cette manière étrange quelques brins, qu'ils jettent ensuite par-dessus leurs têtes. —

Barminski <sup>1)</sup> raconte aussi que, quand le défunt est encore au cercueil, on y gratte des pièces de 2 ou 3 copecks et lors des adieux, tous les assistants lui adressent des louanges et des remerciements. L'auteur assure entre autre, que le mort est placé dans un tombeau de famille, mais nous n'avons jamais pu trouver quelque usage qui eût prouvé le fait, et nous pensons que les Mordvines n'ont pas de tombes de famille, car on ne le leur permettrait pas, mais ils enterrent les membres d'une famille le plus près possible les uns des autres. Pour la fête de commémoration, on fait des gâteaux, des flans et du pourai. La maîtresse du logis pratique dans le cercueil une petite ouverture, au moyen du même couteau dont on se sert pour trancher l'ozondam-pal. On met dans le cercueil l'in-

---

<sup>1)</sup> Saratovski Spravotchni Listok 1869.



strument qui sert à faire des sabots en écorce, de la tille et une tabatière pleine de tabac. Les données de Barminski ne diffèrent nullement de ce qui a été dit plus haut, seulement il dit que les commémorations sont fêtées le troisième, le neuvième et le quarantième jour (d'après nos observations: le troisième, le septième et le quarante-neuvième); on arrose la tombe de pourai et l'un des parents prend un bâton en mains et fait le défunt; tout le monde se comporte envers lui avec beaucoup de vénération, et chacun le prie de le laisser en repos et de faire tout son possible pour que les autres morts ne l'inquiètent point; enfin on prie que les ancêtres morts depuis longtemps reçoivent amicalement le nouveau arrivant. Après un festin, le remplaçant dit adieu à tout le monde et s'en va dans sa tombe, c'est l'idée des parents, mais au fond il ne fait que changer d'habit et revient.

Aounovski,<sup>1)</sup> qui a observé les Mordvines dans la province de Simbirsk (en mordvine: Oche où Choumbraoche-ville ou belle ville), nous raconte qu'on y donne au défunt un mouchoir ou toute une pièce de toile. Quand nous avons demandé la signification de cet usage, on nous a dit que tout cela devait payer les frais du voyage au royaume des morts. Tous ceux qui veulent faire preuve d'amitié à la famille malheureuse se déchirent la figure de leurs ongles, fait, dont nous n'avons pas été témoins nous-mêmes, quoique nous ayons vu que les femmes mettent des cendres sur leurs têtes et s'en barbouillent la figure<sup>2)</sup> ou se frottent le front, le nez, les joues et le menton du sang des brebis.<sup>3)</sup> L'auteur a eu l'occasion de faire des fouilles dans les anciennes tombes mordvines du district de Krasnoslobodsk (prov. de Penza) et y trouva partout des squelettes complets, posés dans des cercueils faits d'un seul tronc d'arbre creusé; près du cou, il trouva des coquillages (oujovki) réunis par des fils métalliques et à côté du cadavre, on voyait toujours des lances en pierre, des ornements en métal (bronze), en forme de triangle isocèle et des pendeloques suspendues à des chaînes. Les tresses étaient

---

<sup>1)</sup> Pamiatnaïa knijka Simb. Gubernii, 1869.

<sup>2)</sup> Province Samara, distr. Stavropol, vill. Sémeïkino.

<sup>3)</sup> Prov. Saratof, dist. Konznetk, vill. Mordovski-Kemechker.

toujours enroulées sur des bâtons et entourées de fil de cuivre; les cadavres étaient toujours placés la tête vers le sud. Nous avons eu l'occasion d'observer tout à fait la même chose lors de la fouille que nous avons faite dans un immense cimetière mordvine, qui datait de 1220 (avant la fondation de Nijni-Novgorod) et qui se trouvait dans la ville de Nijni-Novgorod, à l'endroit où s'élève en ce moment l'église du voile de la Vierge; mais ce qui est plus intéressant encore, c'est qu'au-dessus de chaque squelette, nous trouvions toujours une masse d'os de cheval ou de mouton, ce qui nous fait croire à une fête de commémoration et à un sacrifice qui accompagnaient l'enterrement. Le même auteur a vu que les festins de commémoration se font le 3, 7, 9 et 40 jour. La veille de ces jours, on apporte au cimetière toute sorte de vivres et de boissons, tandis qu'on lave et on nettoie la maison, car on dit: „*aliaï saï, sutsi saman*“ (le père viendra et nous grondera); dans le coin d'honneur on met tous les habits du défunt, de manière à en former une espèce de figure humaine. Sur la poitrine de la poupée on met un cierge à demi enveloppé dans de la toile; ainsi on attend le matin. Aux premières lueurs du jour, on tue un veau et on fait des gâteaux de farine de pois, et un membre de la famille, celui qui ressemble le plus au défunt, va au cimetière. Quand tous ceux qui doivent participer à la fête sont réunis, le maître de la maison leur donne un verre d'eau de vie ou une tasse de pourai, et se tournant vers l'assemblée il dit: „Allez le chercher!“ sur quoi tous se rendent au cimetière et s'agenouillent près de la tombe récemment creusée, pour la baiser et y prier longuement, car ce n'est qu'alors que le mort se décide à visiter son ancienne demeure. Enfin le remplaçant arrive. A ce moment solennel, la porte, près de laquelle les vieilles femmes se tiennent debout, doit être grande ouverte, et un silence de mort règne dans la chambre, tandis que tous les membres de la famille sont réunis au seuil de la porte. Lorsque le remplaçant arrive, un copeau à la main, tout le monde le salue, et le maître de la maison allume une chandelle qu'il pose sur la table. Enfin le remplaçant prend place sur le siège d'honneur, et, pendant le festin, on lui fait des questions sur sa manière de vivre dans l'autre monde et on s'informe aussi des autres parents morts. Le

régale terminé, on reconduit le remplaçant au cimetière, et après l'y avoir deshabillé, chacun se hâte de rentrer chez soi, pour ne pas être le dernier; car les Mordvines croient que celui, qui arrive le dernier à la maison, suivra bientôt le défunt dans le royaume de la mort. Rentrés chez eux, ils se remettent à table, ou les mets se suivent jusqu'au jour. C'est surtout de flans que les Mordvines se régalent, ils les mangent avec ou sans beurre en grandes quantités, car c'est au moyen de ce met, qu'ils élèvent l'âme de défunt.“

L'académicien Lépiohine<sup>1)</sup> dit que de son temps, les Mordvines, au lieu d'enterrer leurs morts dans des cercueils, les enveloppaient dans de l'écorce, les bras serrés contre le corps et non croisés sur la poitrine. Nous trouvons le même détail dans Géorgui<sup>2)</sup> et dans Pallas.<sup>3)</sup> —

Mordovtsef, dans son article sur les Mordvines,<sup>4)</sup> dit que, dès que quelqu'un meurt dans une maison, on met sur le rebord des fenêtres des tasses remplies d'eau, afin que l'âme puisse se laver avant de quitter la demeure terrestre. Au moment où on met le cadavre dans la bière, l'hôte donne au banc un coup de hache, afin de „trancher la tête à la mort“ et l'empêcher ainsi de venir chercher un autre membre de la famille. On met dans le cercueil un peu de tabac, du vin, de l'argent et une alène. L'auteur nous dépeint la fête de la commémoration à peu près comme nous l'avons fait. Quand les Mordvines appellent les morts, ils disent, en se tournant vers le Nord-Est: „*sada, iartsada, simida, pechkededa!*“ (Venez, mangez, buvez, rassasiez-vous!) Au-dessus de la tombe, on lime ordinairement une pièce de monnaie que l'on jette ensuite. Les vivres doivent tous être trempés dans le sang du mouton sacrifié; c'est à cette occasion que le maître de la maison dit: „*oulida supavt!*“ (Soyez riches). Le vieillard, qu'on a choisi comme remplaçant du défunt, fait des récits fantastiques sur la vie céleste, sur la récolte que l'on y fait etc. Une partie du champ est réservée au mort. Ka-

<sup>1)</sup> Zapiski 1768 et 66 godov. p. I, page 163, 170-177.

<sup>2)</sup> Reise in Russland. p. 50.

<sup>3)</sup> Reise t. I, 110 et 240.

<sup>4)</sup> Pamiat. Knijka Sarat. gubernii 1858.

latchof<sup>1)</sup> ajoute au récit de Mordovtsef, qu'on met dans la tombe un pied de poule, qui, à ce qu'il paraît, joue un grand rôle à la commémoration, et un lièvre. Fouks<sup>2)</sup> nous donne le même détail, en nous dépeignant la fête de commémoration, qui a lieu le 8 juillet. Il nous dit que ce jour là, on distribue aux morts des vivres qu'on leur met sur les tombeaux.

Les données d'Archanguelski sont très intéressantes. Il nous dit entre autre, qu'aussitôt après la mort d'un homme, on couvre de cendres la place que celui-ci avait occupée dans la chambre, et on y enfonce un coutelas. Le jour de l'enterrement, on recueille ces cendres, les met dans un vase qu'on cache à un endroit où personne ne passe, car malheur à celui qui marcherait sur ces débris! Si les cendres entraient dans l'oeil du malheureux, il serait triste pour le reste de ses jours, car il ne verrait toujours que le mauvais côté de toute chose. On donne au mort toute sorte d'objets dans la bière, des ustensiles, du pain, du sel, des noisettes, du pourai, du vin et une tabatière en corne aux hommes, mais un fuseau aux femmes.

Lorsque le défunt a été porté au cimetière, l'hôte retire le coutelas du banc, trace une croix au dessus de la porte, et puis il jette son arme avec violence contre la paroi. Si l'épée tombe la pointe contre le mur, tout est bien, mais si cette dernière est tournée vers la chambre, ce sera le présage d'une mort prochaine. L'hôtesse prend un pain, dont elle ôte la croûte, et va le mettre sous le seuil de la porte, saupoudré de la poussière métallique qu'elle a obtenue en raclant une pièce de monnaie, et prononce la prière suivante: „*Aliat, babat, tiatiat, avat! Saink minaik tiatichk koulyz tiatizin airtsida tosa marhtynza tsebair naista!*“<sup>1)</sup> (Grands-pères, grand' mères, pères et mères, recevez notre père, mort aujourd'hui, et vivez avec lui en bonne intelligence!) Orlof dit, en parlant des Mordvines du district d'Alatyr, (prov. de Simbirsk) qu'à la mort d'un des villageois, tous ses parents, vêtus d'habits propres, vont le

---

<sup>1)</sup> Archiv istoriko-iouriditcheskikh svédénii 1855 prem. partie du tome II.

<sup>2)</sup> Journal Ministerstva Vnoutrenerih Del 1839 Nr. 10. —

<sup>3)</sup> Sarat. Goub. Vedomosti 1845 Nr. 6.

<sup>4)</sup> Anoté par nous à Penza, d'un Mordvine mendiant dans la rue, —

saluer dans sa demeure, où ils pleurent, grattent des pièces de monnaie au-dessus de son corps, lui demandent pardon, et lui souhaitent une meilleure vie dans l'autre monde. En accompagnant le cercueil au cimetière, tous se lamentent et poussent des gémissements lugubres, louant et blâmant le défunt tour à tour. Le trajet de l'église au tombeau se fait de la même manière. La veille de l'enterrement la tombe doit être prête; on la creuse parmi les autres tombes de la même famille. Au moyen d'un racloir, une des femmes dessine une fenêtre sur la terre qui couvre le cercueil, afin que „le défunt puisse jouir de la lumière du soleil, jusqu'à ce qu'il lui faille quitter le monde et passer pour jamais dans le royaume des ténèbres. De retour chez eux, tous les membres de la famille se mettent à table, et le festin de commémoration a lieu.

Les morts jouent un grand rôle chez les Mordvines, qui leur attribuent la faculté de faire du bien ou du mal aux vivants; aussi en commençant quelque affaire plus ou moins sérieuse, c'est à eux qu'ils s'adressent pour demander leur assistance; ils se confessent à eux et les prient de les garder de tout malheur.

Pendant les fêtes de commémoration, il est défendu aux femmes d'être malpropres, de se mettre en colère et de se quereller, et leur nourriture doit être la plus choisie. On apporte au cimetière du poisson, de la volaille, des gâteaux au beurre, ou des pâtés au lièvre, des flans, des galettes, des omelettes, des oeufs, des noisettes, des pains d'épice, des „Kalatchi“, (sorte de pain blanc), de l'hydromel, du pourai et du vin. Le maître du logis s'agenouille sur la dernière tombe, et, levant les mains au ciel il s'écrie: „*Atiat i aliat! saïada teink iarhtsams kchinkai i simams pourainkai! min soukinia taidaiž i siuhaunio taidaiž, atiat i aliat, a soukiniada. Chkai son maksalksylemaz tsebair kiza!*”<sup>1)</sup> (Parents, et tous les nôtres, venez chez nous, manger de notre pain et boire de notre pourai. Nous vous saluons, o parents, et nous vous supplions de prier Dieu de nous donner une année heureuse!) Après une libation en l'honneur des morts, le festin commence. Au moment de mourir, le Mordvine

<sup>1)</sup> Annoté par nous dans le district de Bouïnsk, prov. de Simbirsk, Basile Kouznetsof. —

recommande aux siens de ne lui apporter sur la tombe que des douceurs et du pourai bien fort, afin qu'il puisse se réjouir aussi, lorsque tout le monde sera content. L'auteur nous raconte aussi qu'on réserve au défunt un partie du champ de blé.

Le 49<sup>ième</sup> jour on fait ses adieux au mort. Le remplaçant, muni d'un bâton, symbole du long chemin qu'il a à faire, est conduit dans la cour, où on le supplie de laisser la famille en repos; en même temps, on prie les autres morts de bien le recevoir. Après avoir goûté de tous les mets, le remplaçant fait des recommandations à tous, et se rend ensuite au cimetière.

L'auteur anonyme de la province de Penza <sup>1)</sup> nous dit entre autre, qu'avant de mettre le mort dans le cercueil, on lui met ses meilleurs habits. Après la messe des morts, on sort trois fois de suite le cadavre de la tombe. Lorsque l'enterrement est terminé, et que tout le monde retourne à la maison, l'hôtesse, une tasse d'eau à la main, vient à la rencontre des invités, et leur répand le liquide sur les mains pour les purifier, car en touchant le cadavre, elles se sont souillées.

Le samedi de la Trinité et celui de St. Dmitri, les Mordvines font chanter au cimetière la messe des morts, et c'est là aussi qu'ont lieu leurs festins de commémoration. Le même auteur nous dit qu'ils creusent de petits trous dans les tumulus, y mettent des morceaux de viande, du gâteau, du tabac, et y versent du pourai, après quoi ils remplissent les trous de terre. Sur le tumulus, ils posent les habits du défunt et se lamentent au sujet de ce dernier. Après avoir dit des injures à Chaïtan, ils se mettent à chanter et à danser, car ils savent que le défunt est heureux dans l'autre monde, et ils s'en réjouissent. Le quarantième jour, le membre le plus âgé de la famille met les habits du défunt, prend place sur le siège d'honneur, et représente ainsi le mort. Tout le monde lui demande comment il passe son temps au royaume de Mastyr-Paz, question à laquelle le représentant répond toujours de la manière la plus satisfaisante, et après avoir donné force recommandations aux siens, concernant la vie de famille, il va au grenier et à l'écurie bénir

---

<sup>1)</sup> Penzenskiia Goub. Vedom. 1827, Nr. 25.

le blé et le bétail. Il est accompagné de tous ses parents qui gémissent tout haut en pensant à son départ. Le soir on le conduit en chariot au cimetière; à peine y est-on arrivé, que chacun reprend, aussi vite que possible, le chemin de ses pénates, afin d'y arriver avant le représentant.

Enfin nous possédons encore quelques détails concernant l'enterrement et la commémoration, et datant de la fin du XVIII<sup>ième</sup> siècle.<sup>1)</sup> Nous y attachons une très grande importance, car l'auteur a été témoin oculaire des faits qu'il nous relate.

Aussitôt après la mort d'un membre de la famille, la maîtresse de la maison va à la cour, saisit la première poule qu'elle rencontre, la porte vers le kardassairhko, s'il y en a un dans la cour, sinon sous la porte cochère, où elle lui arrache la tête. Cet usage se rencontre de nos jours encore, avec cette différence cependant, que la maîtresse de la maison ne tue pas la poule aussitôt après la mort de son parent, et qu'elle ne le fait que pour avoir un met de plus à offrir aux visiteurs.

L'auteur nous raconte que la maîtresse du logis, après avoir tué la poule, en jetait la tête, disant: „tanachi votetnia saras!“ (Voilà une poule pour toi qui es dans l'autre monde). On mettait au cadavre les plus beaux habits et on le couchait sur un lit tout propre, devant lequel il y avait une table recouverte d'une nappe blanche, et où on mettait un pain, du sel et du pourai dans une cruche en bois de pommier. On saluait le mort en s'inclinant jusqu'à terre, et on l'invitait à manger et à trinquer, mais comme on le priait en vain, le maître du logis découpa l'ozondam-pal, y mit du sel, l'arrosa de pourai et le porta sous le seuil de la porte, ou derrière le poêle. Les restes du pain et du pourai furent distribués parmi les assistants. De ce temps là, on n'avait pas encore de cercueil, on mettait le cadavre sur le dos de son cheval préféré, qui le portait au lieu de son repos. Parfois on l'enveloppait de bandes d'écorce, enlevée à quelque tilleul, et on lui donnait dans la tombe tous les objets qui lui avaient été chers et qui, selon l'opinion des

---

<sup>1)</sup> Milkovitch Topografitcheskoie opissanié Simb. Vlaméstnitchestna 1783 Simb. Goub. Vedomosti 1851 Nr. 32.

Mordvines, lui sont indispensables dans l'autre monde. Après l'enterrement avait lieu ordinairement le festin de commémoration, et on gardait un peu de chaque met pour le mort. On enterrait toujours sur quelque hauteur, et on croyait que les hommes honnêtes seraient riches dans l'autre monde, tandis que les méchants seraient pauvres. L'idée que les Mordvines se font de la vie à venir n'est rien moins que chrétienne; ils ne se rendent pas même compte du lieu qu'habitent les âmes des morts. Ils fêtaient généralement leurs commémorations en automne, aussitôt après la récolte, et on gardait toujours un bout de champ pour le défunt. Avant de couper le blé du coin réservé au mort, le maître de la maison menait dans la cour un boeuf, dont les yeux étaient bandés d'un voile. Celui qui tuait le boeuf devait se placer de l'autre côté de la haie et depuis là atteindre l'animal de son arme meurtrière. Si le boeuf tombait sur le pied droit, les Mordvines étaient sûrs que le feu parent était heureux, mais si l'animal tombait sur son pied gauche, alors le défunt devait être malheureux. Lorsque le boeuf était tué, l'hôtesse invita les voisins de se rendre aux champs avec la famille du défunt. La femme de ce dernier coupa le blé de la parcelle de son feu mari et se fit une ceinture de paille, qu'elle porta toute la journée. Les autres membres de la famille semèrent des épines broyées sur la parcelle du défunt, ou y enfonçaient une faucille. Malheur à celui qui emploierait cet instrument, car il rejoindrait le défunt au plus tôt. Tout le monde y pleura le feu parent et prit une tasse de pourai en sa mémoire, après quoi chacun courut aussi vite que possible chez soi, afin d'arriver avant le mort. Vers le soir tous se réunissaient dans la maison du défunt pour se rendre tous ensemble au cimetière, où eut lieu le festin de commémoration. Le lendemain, la veuve et les autres membres de la famille devaient aller au bain, et puis on s'amusait durant trois jours entiers. On fêtait des commémorations deux fois par an; en automne et le lundi de la semaine sainte. On mettait alors sur la table toute sorte de vivres et de boissons et on préparait un lit dans le coin d'honneur. L'hôte, un mouchoir blanc en main, allait dans la rue, pour inviter son monde extraordinaire. Il appela tous les morts par leur nom, en se gardant bien d'en omettre un seul, car celui qui ne serait



pas invité s'en vengerait, en jouant à la famille quantité de mauvais tours.

Ensuite il fit de son mouchoir un paquet, qu'il porta soigneusement chez lui et qu'il secona au-dessus du lit, pour en faire sortir tous les invités. Après avoir fait passer la cruche de pourai à tous les assistants, le maître s'inclina jusqu'à terre, appela tous les morts par leur nom, les pria de ne pas lui en vouloir de ce que le festin n'était pas des plus fins, et les engagea à se servir. L'ozondam-pal, qui était indispensable, fut mis tantôt sous le seuil, tantôt derrière le poêle, et puis on se mit à manger et à boire. Le mouchoir où avaient été cachés tous les invités, devait être donné à un vieillard, qu'on choisissait parmi tous les habitants du village, et auquel chaque famille qui assistait à la commémoration devait remettre une petite somme d'argent. Il attachait ensemble tous les mouchoirs qu'il avait reçus, allait de maison en maison et les posait sur les lits qu'on y avait préparés. On le régalaît partout de pourai, même dans les plus pauvres chaumières et tout le monde mangeait, buvait, chantait et dansait. Lorsque le vieillard faisait sa tournée, il était accompagné d'une foule de gens qui chantaient et dansaient. A minuit le vieillard rendait à chaque hôte son mouchoir contre une petite somme d'argent ou contre quelques oeufs. Rentrés chez eux, les maîtres du logis allumaient des bûchers, élevés devant leurs maisons, et après avoir bu beaucoup de pourai, ils se couaient les mouchoirs au-dessus du feu, pour que les âmes en tombassent; enfin ils sautaient eux-mêmes par-dessus le bûcher, pour se purifier et bannir la mort de leur corps. On terminait la fête en versant les restes du pourai dans le feu. Milkovitch nous raconte que lors de sa visite chez les Mordvines, ceux-ci allaient de temps en temps sur les tombes de leurs parents, pour se plaindre de quelque feu oncle ou grand-père, qui leur avait fait du mal. Ce fait nous montre combien était grande chez les Mordvines la croyance de la puissance des morts sur les vivants.

Parmi les usages religieux que nous pouvons trouver chez les Mordvines, nous ne nommerons ici que quelques uns des plus intéressants. Peuple purement agriculteur, les Mordvines fêtaient très pompeusement le commencement des semailles. Le jour choisi pour

cette fête est chez ce peuple une époque fixe, d'où ils commencent à compter les jours; ainsi on les entend dire: „tel ou tel fait a eu lieu deux mois après le „*Otsu siora*“. La veille de la semaille, grands et petits, jeunes et vieux vont au bain, où ils payent leur „*baniazyrava* en lui donnant toute sorte de gâteaux, („*praitsa*“); ensuite ils vont au champ, quelquefois même en traîneau. Le lendemain on se lève de très bonne heure, on place un cierge devant chaque image, et on met un oeuf sur la table, et le maître du logis fait quelques génuflexions devant le chatolts, en prononçant la prière suivante: „*Maksak Chkaï siora chatchyftaza paichksai, koda alin tuja! Maksak Chkaï siora chatdyftaza airaizai vastatesta, pandatnenezga, lotkatnenezga, koda jhendi, stanai kaftandi, iambaryndi, chaberyndi, sodaryndi, airindi mazyndi lomandi, kaldonendi*!“ (Donne, o Dieu, que les épis soient pleins comme un jaune d'oeuf! Donne, o Dieu, que le blé croisse partout, sur les montagnes et dans les vallées, donnes-en au pauvre comme au riche, à mon voisin, à mes connaissances, à tout honnête homme, à notre bétail!) Après avoir fait cette prière, l'hôte s'approche de la table, coupe les oeufs en huit morceaux, pour voir si le jaune en est bien plein, sinon ce serait le présage d'une mauvaise récolte. Les morceaux sont distribués aux membres de la famille, qui s'en régalent. De toute la journée il est défendu de se quereller de se tracasser ou de s'injurier sous peine de voir le blé gâté par la pluie et la tempête. Dès que l'aurore commence à rougir le faite des maisons, les semeurs se mettent en route, sans qu'on s'en aperçoive, et tâchent de ne rencontrer personne et de n'avoir pas „le chemin coupé“ car alors leur blé serait coupé par la grêle. Arrivés au champ, chacun fait le signe de la croix et se prosterne quatre fois en se tournant vers les quatre points cardinaux, puis on se met à l'oeuvre, et on travaille jusqu'au déjeuner. S'il est impossible encore de labourer la terre et de semer, on trace cependant un sillon et on y enterre quelques grains. Après le déjeuner les Mordvines n'ont pas l'habitude de travailler; ils se font des visites, se promènent d'un champ à l'autre, mangent des gâteaux et des omelettes et boivent du pourai en grande quantité. Ceux qui sont laborieux se remettent à l'ouvrage et travaillent jusqu'au dîner, tandis que les autres passent leur temps à

se griser et à chanter jusqu'au soir et même jusqu'à la nuit. Arrivés chez eux ils fêtent un moliane de famille où le pot de gruau joue un grand rôle.

Un autre usage mordvine assez intéressant, c'est la fête de la jeunesse, célébrée le jour des semailles. Ce jour-là, ce sont les jeunes gens qui font les maîtres et préparent eux-mêmes leur pourai. La jeunesse se réunit généralement dans un bois, au bord d'un ruisseau, dans lequel ils jettent des couronnes de fleurs, pour les voir se rapprocher les unes des autres, car c'est un signe de noce prochaine. Il n'y a pas longtemps, nous racontaient les vieux, qu'on faisait les noces dans les bois; chaque jeune homme y conduisait sa bien-aimée, et, loin des regards des humains, ils se donnaient les uns aux autres. De nos jours, ces noces primitives deviennent de plus en plus rares. Le soir, les jeunes gens invitent les vieux à les accompagner au grenier, où ils les régalent, afin qu'ils demandent à Dieu une bonne récolte; alors le plus âgé de tous se lève et prononce la prière suivante que Fouks a entendue chez les Erzianes:<sup>1)</sup>

*„Paz, vere Paz! Inechké Paz! meze vechan makst! Sioro vechan chatchak! konamo ponamo makst! Istemo selmesa takirk i komorosan kaik! Inechké Paz, vere Paz! Noravava siren chachty! mastorava matouchka! meze vechan makst! vechan chachti sioro! Omin Paz kormilets! meze vechan makst! vechan chachti sioro makst! Kormilets Paz ichtché vechan i skotina-to! kodamo pona vetchkata rachtaltik monensen skotina alachan targui sokado sokadoms lichmedi! Omin, Paz-kormilets makst soka melga iakikida soka kirdi kakchto! Onim! Paz-kormilets! meze vechan makst! i makst chatchi sioro! meze pelan vanak douchman, da koldoun, da belan!* (Il est impossible de donner la traduction littérale de cette prière, car, ne sachant pas le dialecte erziane, l'auteur nous donne les sons de ce qu'il a entendu et non les paroles. Nous avons réussi cependant à déchiffrer tant soit peu le sens de ces hiéroglyphes, le voici: „Dieu, grand Dieu! o mon vrai Dieu! donne-nous ce que nous te demandons! Fais croître notre blé, donne-nous du bétail d'une couleur qui porte bonheur, rends les mé-

---

<sup>1)</sup> Poiezalka Mordvé, Kazauskoï gubernii. Journal Min. Vnoutren. Del 1839, Nr. 10.

chants aveugles et mets-les entre nos mains! Vrai Dieu, haut Dieu, déesse de la fécondité, fais croître le blé! Déesse de la terre, o notre mère, donne-moi ce que je te demande. Je te prie de faire croître le blé! Dieu, toi qui nous fournis tout ce qui est nécessaire, donne-moi une riche récolte, et du bétail. Donne-moi un cheval qui puisse être employé au labourage, et donne au bétail la couleur qui t'est le plus agréable! Me donneras-tu un cheval, qui puisse tirer la charrue de manière qu'elle trace des sillons profonds? Me donneras-tu, o Dieu, un enfant, qui m'aide à labourer la terre? Donne-nous autant d'enfants que possible! O Dieu accorde-moi toutes ces demandes, donne-moi, o mon Dieu, tout ce que je te demande, et sauve-moi de tous ceux que je crains: du brigand, du sorcier et du calomniateur!<sup>4)</sup>

L'usage, auquel Aounovski a assisté, est très intéressant aussi. Il dit que le jour des semailles, les jeunes garçons apportent aux hôtes des grains, et leur prédisent ainsi une bonne récolte. L'auteur nommé ci-dessus nous parle aussi de l'habitude qu'ont les jeunes gens, de jeter des couronnes dans l'eau, pour connaître leur sort, et il ajoute que ces jeunes gens se déguisent ordinairement en chevaux, au cou desquels on suspend une clochette. Un petit garçon prend place sur le dos du cheval improvisé, et il est conduit en triomphe au champ où a lieu la semaille.

Barminski nous décrit les mêmes scènes auxquelles il a assisté à Saratof.<sup>1)</sup> Primérof nous dit que la semaille se fait de grand matin, et que ce jour-là il est défendu d'emprunter quoi que ce soit, sous peine de devoir donner et payer toute l'année, et de ne pas pouvoir faire d'économies du tout. Il est interdit aussi de tisser avant la semaille du printemps, et de préparer la filasse du chanvre avant la semaille d'automne. Nous nous sommes informés en plus d'un endroit du nom du Dieu de la récolte, et nous avons reçu des réponses très diverses, ce qui nous fait croire que le pouvoir de tous les dieux s'étend sur les produits des champs, quoique la puissance suprême appartienne au dieu de la terre et à la déesse de l'eau.

Le jour où le bétail quitte les étables, où ils ont passé tout

---

<sup>1)</sup> Saratovski Spravotschni Listok 1819, NNr. 53 et 54.

l'hiver, pour aller brouter l'herbe des prés, est d'une grande signification aussi. La veille tout le monde va au bain, et met du linge tout propre, si possible tout neuf. De là vient le proverbe: „*son ouly chtchaf, koda kaldopandamachinai*“ (il est vêtu comme le premier jour de pâturage). Le matin même, le maître prononce la prière suivante: „*Chkaï i Védiava, alianai i daidainai, blagoslovada kaldonai, maksada teinza choumbrachi, serai i chatchama, sver i ourma tiazaz kola, oulyza virda siada seri, kchnida siada kemai, koudida siada taza i kalida siada kasaf. Vasta tiazaz ouha kardatezda!*“ (Chkaï et Védiava, notre mère et notre père, bénissez notre bétail, donnez-lui la santé, la croissance et la fécondité! Que ni les bêtes fauves ni la maladie ne lui soient nuisibles, qu'il soit plus grand que les arbres de la forêt, plus fort que le fer, plus gros que la maison est large, et plus fécond que les poissons. Qu'il soit si nombreux, que l'étable ne puisse plus le contenir!) Après cette prière on mène le bétail vers l'église, où l'on chante un te-déum à St. Blaise (Vlas-Vele-Paz) pendant qu'on asperge le troupeau d'eau bénite;<sup>1)</sup> ensuite on le mène au bord d'un fossé creusé d'avance, et sur lequel on a jeté deux troncs de tilleul, réunis par du gazon. Si le boeuf passe sans crainte ce pont improvisé, ce sera bon signe, s'il s'arrête, et semble réfléchir, ce sera le présage de quelque danger qui menace le troupeau, danger qui pourra cependant être évité; mais la bête qui fait un faux pas ne vivra pas même jusqu'en automne. — Le matin même du jour dont nous parlons, on se procure „un nouveau feu“<sup>2)</sup> en frottant ensemble deux morceaux de bois, et on éteint les vieux charbons en y versant du lait ou du pourai, s'il y en a dans la maison. On orne le bétail de fleurs et de rameaux et on l'excite au moyen de verges toutes fraîchement coupées, qu'on jette ensuite sur les toits, afin que le bétail devienne aussi grand que les maisons. Martinof<sup>3)</sup> nous dit que cet usage se rapporte à la fête de St. Pierre (29 juin); c'est une erreur.

<sup>1)</sup> Orlof l. c.

<sup>2)</sup> Nous avons observé cet usage partout où les Mordvines n'ont point encore subi l'influence russe. —

<sup>3)</sup> Nijégorod. Goub. Vedomosti 1865, Nr. 24.

Le moyen le plus efficace, de sauver le bétail de la peste ou d'une épidémie quelconque, est de tracer, au moyen d'une charrue, un sillon tout autour du village (*perf-kairiama*). Cet usage se remplit avec grande pompe et d'une façon fort mystérieuse. Aussitôt qu'une épidémie éclate dans un village, le „*starchina*“ (maire de l'arrondissement), donne l'ordre de procéder au *perf-kairiama*. Dès l'aube du jour, le *starosta* (chef du village) va de maison en maison pour faire part aux habitants de la nécessité de faire le „*perf kairiama*, et pour prier les jeunes filles de chanter et de danser en rond. Les vieillards, les jeunes gens et celles des jeunes filles qui sont restées pures, ce qui est très rare chez les Mordvines, sont invités à participer au „*perf-kairiama*“. A minuit le cortège sort du village. En tête de la procession marche le plus âgé des villageois, portant l'image d'un saint. Derrière lui viennent une vingtaine de jeunes gens tout nus, qui tirent une charrue guidée par une jeune fille également toute nue. Au-delà de la frontière du village elle trace un sillon tout autour, pour sauver le bétail de la contagion. Deux vieilles femmes, nues aussi, portent dans un sac un chat noir, qu'on enterre tout vivant à l'endroit où le cercle se ferme. C'est leur offrande, qui doit les délivrer de l'épidémie.

Orlof<sup>1)</sup> nous donne le même détail, sans nous instruire cependant sur l'origine de cet usage. On le trouve aussi chez les Russes qui habitent les frontières de l'ancien pays des Ouralo-Altaiens du Volga, ce qui semblerait prouver que c'est chez les Mordvines que cet usage a eu son berceau, mais manquant complètement de preuves plus sûres, nous n'osons pas supposer le fait.

L'auteur anonyme<sup>2)</sup> nous assure que les Mokchanes font le „*perf-kairiama*“ non seulement aux temps d'épidémie, mais chaque printemps, comme préservatif contre toute maladie contagieuse. Selon lui, ce sont quinze ou vingt jeunes filles, pas de jeunes gens, qui prennent part à la procession, ainsi qu'une vieille femme, qui porte dans un sac un coq noir et une poule de la même couleur, destinés à être enterrés.

---

<sup>1)</sup> Loco cit.

<sup>2)</sup> Penz. Goub. Védom. 1847, Nr. 25. —

Ces observations ont été faites antérieurement aux nôtres, cependant l'auteur semble nous prouver le contraire en nous racontant que, grâce à la confusion de se montrer dépouillés de tout vêtement, les femmes seules prennent part à la procession.

Kalatchof<sup>1)</sup> nous donne les mêmes renseignements, tandis que Makarius<sup>2)</sup> dit que c'est un vieillard qui porte le sac; Barminski<sup>3)</sup> partage son avis.

On donne une grande importance au déménagement d'une maison dans une autre, à l'occasion duquel on peut voir, combien les Mordvines aiment leur foyer domestique. En quittant leur ancienne demeure, ils invoquent le „koudon-kirdi“, ou „kardas-siaka“ ou „kardas-sairhka“, qu'ils croient être le maître et bienfaiteur de la maison.

Nous avons dit déjà, que cet être ne peut pas être compté parmi les divinités, ni même parmi les bons ou les mauvais esprits. C'est un être à part, qu'on ne trouve que dans l'ancienne religion des Mordvines. Il gémit en voyant qu'un malheur menace la famille qu'il protège. Il prend soin du bétail, il frise le crin des chevaux s'il aime le maître du logis et sa famille, mais si ces derniers n'ont pas réussi à lui plaire, il se change en chat ou en quelque autre animal et tourmente le bétail. Si, par exemple, on négligeait de l'inviter à la fête du déménagement, on aurait bientôt lieu de s'en repentir, car il tourmenterait toute la famille, lui apparaîtrait la nuit sous la forme d'un spectre, lui jouerait mille tours et sèmerait la discorde entre les différents membres de la famille. La maîtresse fait une bouillie de grnau, et emportant du pain et du sel, elle retourne à son ancienne demeure. Arrivée à l'endroit qui était autrefois le coin d'honneur elle dit: „*Kardas-sairhka! tel ouli piraf od-vasta; anyklazainzai i souvak min paili odkoudnenes i tiak tiaftsai. Siraii vastaou, chavaou af ouli tel tiavan!*“ (Protecteur du foyer domestique! Une nouvelle demeure t'est préparée; fais tes préparatifs,

<sup>1)</sup> Arhiv ist. — iourid. svédénii 1855, prem. partie du tome II Zametki ob Insaré.

<sup>2)</sup> Archives de la S. J. de G. R. Zametki o Mokchanah.

<sup>3)</sup> Sarat. Sprav. Listok 1869, NNr. 53 et 54.

et viens chez nous dans la nouvelle maison, et fais y ta besogne! A l'ancienne place, où tout est désert et vide, tu n'as rien à faire). Après avoir fait trois génuflexions, la maîtresse retire des cendres du poêle et retourne dans sa nouvelle demeure, où elle a préparé sous le seuil une place tranquille et agréable, un lit de duvet au demi-dieu bien-aimé. Orlof<sup>1)</sup> nous dit la même chose en ajoutant cependant que parmi les invités doit se trouver la sorcière du village, et que la place du demi-dieu se trouve dans le coin d'honneur. Dans quelques endroits nous avons observé un autre usage encore, que Mordovtsef<sup>2)</sup> mentionne aussi.

En entrant dans la nouvelle demeure, on étend un morceau de toile sur le seuil, et tous les mets dont on se nourrit le jour du déménagement doivent contenir du jambon et des oeufs, symboles de la fécondité. La prière qu'on adresse au „kardas-sairhko“ doit être prononcée à la place qui lui a été assignée, c'est à dire sur le seuil de la porte d'entrée. Barminski<sup>3)</sup> mentionne aussi la prière adressée à „kardas-sairhko. —

Pendant le solstice d'hiver, on a l'habitude de célébrer „la koliada“ usage dont la provenance est inconnue. Nous trouvons la koliada chez les Russes et, comme dieu du bouleau, chez les Mordvines. N'ayant pas eu le bonheur d'être spectateur „du koliadyn-dama“ je ne ferai que mentionner les notions des autres explorateurs. Mordovtsef, Orlof, et l'auteur anonyme nous en parlent tous les trois. Le dernier nous raconte que les jeunes filles se promènent en traîneaux attelés de trois chevaux, pour „casser les jambes des diables. Makarius nous relate la même chose, en ajoutant que, de son temps, les Erzianes de la province de Nijni Novgorod faisaient des gâteaux en l'honneur de „koliada.“ Ces gâteaux étaient distribués aux enfants qui couraient de maison en maison pour en demander, et aux aînés de la famille qui, le soir, allaient à leur tour en réclamer leur part; ensuite on les vendait tous et on en employait l'argent à engager un musicien. Le soir, tout le village se

<sup>1)</sup> Loco cit.

<sup>2)</sup> Pam. knjika Sarat. goub. 1858.

<sup>3)</sup> Loco cit.



réunissait dans quelque maison et on passait son temps à danser et à jouer de la musique. Le 6 janvier, le jour du Baptême de Jésus, on avait l'habitude de brûler une poupée de paille. Mordoytsef nous dit que les Mordvines faisaient une quête avant le festin, et qu'ils engageaient des femmes illégitimes pour deux ou trois semaines. Je me suis informé en plus d'un endroit, afin d'en entendre plus long sur ce dernier détail, mais personne n'a pu satisfaire ma curiosité. — Les Mordvines ont beaucoup de manières différentes de prédire l'avenir; la plus usitée est le „koultsyndyma“ (écouter) qui se fait pendant le solstice d'hiver. Vers Noël quelques personnes se réunissent au clair de la lune, et vont écouter aux carrefours, aux greniers, partout où elles ne courent pas risque de rencontrer quelque indiscret, qui s'informerait du but de leur promenade nocturne, et grâce à „koultsyndyma“, ils apprennent ainsi tout ce que l'année à venir cache dans son sein. Ceux qui vont ainsi écouter se dépouillent des croix qu'ils portent ordinairement au cou, les femmes ôtent encore leurs colliers, et tous se coiffent d'une espèce de casquette. Ces préparatifs sont comme le signe que les forces auxquelles ils auront à faire n'ont rien de commun avec le Dieu chrétien. Celui des écouteurs, qui joue le rôle de chef, se munit d'une fourche et marche à la tête du cortège ne prononçant pas une parole. Tous s'efforcent de marcher aussi doucement que possible.<sup>1)</sup> Arrivés à la place fixée, tout le monde se couche sur de la paille étendue sur la neige. Le chef, qui ne se couche point, trace de sa fourche un rond sur la neige autour des écouteurs, ce rond doit être dessiné trois fois en sens inverse de la marche du soleil, pendant que le chef dit à voix basse: „*Pokaraizai ouleva viïchkai vojiaïchkai! Valza ouleza viïchkai kevchkai!*“<sup>2)</sup> (Puisse mon rond être comme une haie solide! Puisse ma parole être comme une pierre solide!) Alors il se met au centre de son cercle et s'appuie sur sa fourche, pendant que chacun pense à la question qu'il veut résoudre. S'ils entendent un bruit comme celui que fait la scie en fendant du bois, ce sera le signe certain d'une mort; une conversation animée

<sup>1)</sup> Makarius Archives de la I. R. de Geog Sur les Mokchanes.

<sup>2)</sup> Annoté par nous à Makatelem de Tihon Vassiltchikof.

signifie quelque bonheur inattendu, le bruit du fléau battant le blé prédit une bonne récolte, mais une conversation confuse en annonce une mauvaise, des gémissements signifient qu'on va faire une recrue pour la guerre, tandis que la musique, les chants et les danses sont les signes précurseurs d'une noce.

Les pois sont aussi un moyen de divination; on les jette sur la table et chaque position des grains à sa signification intime. Le jour des noces on prédit toujours l'avenir de la manière suivante: après la cérémonie nuptiale, la mère du jeune époux, ou sa parente la plus proche, met, au moment où le couple entre chez elle, une poêle, contenant du houblon brûlant, sur le pied droit de la jeune mariée, qui doit jeter la poêle trois fois de suite. Si elle le fait doucement, elle montrera par là un caractère docile, si au contraire elle la lance avec colère, on lui attribue un mauvais naturel. Si, en tombant, la poêle se tourne de manière à répandre son contenu, ce sera mauvais signe, un malheur menacera les jeunes mariés, si la poêle tombe le fond contre terre, le couple sera heureux.

Un autre moyen de prédire l'avenir consiste à prendre de la tisane de belladone. Il y en a peu qui risquent de recourir à ce moyen dangereux, car souvent Mastyr-Paz punit la curiosité des femmes qui, à toute force, veulent savoir ce que les dieux leur réservent, en les appelant auprès de lui. Prozine<sup>1)</sup> nous dit que les Mordvines lisent encore leur avenir dans les étoiles, sans nous donner quelque renseignement sur la manière dont ils le font; quant à nous, nous n'avons jamais eu la chance de voir ce genre de divination. Listof<sup>2)</sup> a fait les mêmes observations que nous avons décrites plus haut, ajoutant que quand les Mordvines entendent des oh oh! et des hallo! cela signifie une bonne récolte, que des chevaux allant au pas prédisent une famine future, et que le bruit de maçonage est le signe de quelque épidémie. Makarius<sup>3)</sup> nous dit que les Erzianes vont écouter au bord de l'eau, soit d'une rivière, d'un ruisseau ou même d'un puits.

---

<sup>1)</sup> Penz. Goub. Ved. 1865, NNr. 39, 40.

<sup>2)</sup> Sarat. Eparh. Ved. 1866, Nr. 36.

<sup>3)</sup> Archives de la S. J. R. de G. Sur les Erzianes.

Les indices symboliques des Mordvines présentent aussi un grand intérêt, car leur base est purement mythologique. Ainsi, selon les Mordvines, toute maladie provient d'un serpent qui s'est niché dans le corps de l'homme. Il y a des serpents noirs qui sont très dangereux et que les Mordvines fuient comme le mal, voilà pourquoi ils se couchent pendant la fenaison, où il faut dormir à la belle étoile, aux endroits où il y a des couleuvres, car ces animaux chassent les serpents venimeux. La couleuvre est un être doué de raison, qui comprend même la parole humaine; si par hasard on pose le pied sur une de ces bêtes, il faut lui en demander pardon, sinon elle se vengerait. Pour un homme qui se lave avec du lait d'une vache rouge, la morsure de la couleuvre n'est pas dangereuse.<sup>1)</sup> L'orvet est aveugle; il ne voit qu'à la St. Jean. C'est Chkaï qui l'a créé ainsi, afin qu'il soit moins dangereux. Sa morsure n'a pas de conséquences funestes, si on lave la blessure dans de la tisane de gentiane et dans du sang d'un pigeon blanc, qu'on doit déchirer en deux tout vivant. L'orvet peut aussi se nicher dans l'intérieur de l'homme, c'est alors que celui-ci a la fièvre typhoïde; pour le guérir de sa maladie, il faut le conduire au bain, et lui faire prendre du lait et de l'huile de chanvre, jusqu'à ce qu'il se soit débarrassé de tout le mal, alors on le soulève jusqu'au plafond, les pieds en l'air et la tête en bas, et on le tient dans cette position jusqu'à ce que „les greffes sortent de ses intestins.“<sup>2)</sup> Au baptême les Mordvines et les Russes ont la même manière de prédire l'avenir. Ils jettent des boules de cire dans de l'eau pour voir si elles surnagent ou non; dans le premier cas, l'enfant vivra longtemps, dans le second, il mourra bientôt. Si un homme ne ferme pas les yeux en mourant, ou que le jour de l'enterrement on oublie à la maison le couvercle du cercueil ou l'huile bénite dont on a oint le front du mourant, il y aura bientôt une nouvelle mort dans la maison. Si la bouillie, mise au poêle, monte de manière à soulever le couvercle, c'est le signe d'une mort prochaine ou de l'appauvrissement de la famille. Si pendant la noce le fiancé laisse tomber son alliance,

<sup>1)</sup> Zépishin Zapiski 1768—1769, tit p. 97.

<sup>2)</sup> Lepiophin loco cit.

un des jeunes époux mourra bientôt. Lorsque se rendant à l'église pour y recevoir la bénédiction nuptiale, le jeune couple y arrive au moment d'un enterrement, le mariage ne sera pas heureux. Celui des deux jeunes époux qui, à l'église, mettra le premier le pied sur le petit tapis placé devant le lutrin, sera celui qui aura le dessus dans le ménage. La famille, dont la poule pond et couve ses oeufs en cachette, s'appauvrira, et si la poule chante comme le coq elle le fait, parce qu'elle sent que quelque malheur menace la famille. Si un chien hurle, c'est signe qu'il y aura un incendie, s'il se roule dans la poussière c'est signe de mauvais temps. Une cuiller oubliée sur la table, et le pan de la pelisse pincé entre la porte, annoncent une visite. Si le bois dans le poêle sécroule avant d'être allumé, cela promet aussi du monde. Si la paume de la main droite vous démange, vous aurez de l'argent, si les yeux ou les joues vous démangent, vous aurez à attendre quelque chagrin qui vous fera verser des larmes; si ce sont les moustaches, vous aurez quelque entrevue inattendue, des baisers; si ce sont les sourcils, des salutations à faire, la démangeaison dans l'oreille droite, vous promet que vous entendrez quelque vérité, dans l'oreille gauche, des commérages et des calomnies. Si par malheur on renverse la salière, c'est signe de querelle; si une vache noire marche à la tête du troupeau, on attendra la pluie, tandis qu'une vache rouge prédit le beau temps. Si la première fois que vous remarquez la nouvelle-lune, elle est à votre droite, vous serez heureux tout un mois, mais si vous êtes placé de manière à avoir la lune à votre gauche, vous serez malheureux. Si un prêtre ou un homme qui vient de recevoir le saint sacrement vous rencontre, vous n'aurez pas de succès dans ce que vous allez faire, il vaudra donc mieux rentrer chez vous. Si en se coiffant, la femme laisse échapper une mèche de cheveux, elle aura à faire un voyage. Une pie qui crie sur le toit annonce quelque visite inattendue. Si la fête de l'Annonciation tombe sur un jour de la semaine, ce jour doit être fêté pendant toute l'année, il est funeste d'entreprendre quoi que ce soit ce jour-là. Si un petit garçon se coiffe d'un bonnet de femme, les chevaux prendront le mors aux dents; si une hirondelle entre par la fenêtre dans la chambre, c'est signe d'incendie. Le jour des semailles il est dé-

fendu de donner du feu à sa voisine, sous peine de voir le blé brûlé dans les champs par le soleil. Il est funeste aussi de demander à ceux qu'on rencontre: „où vas-tu“? car par ces mots on „enouvastue“ (gâte) le chemin et le bonheur de celui auquel on a parlé. Le jour de St. Pierre les jeunes filles emploient toute sorte de moyens pour voir si elles se marieront dans l'année et où elles iront vivre. Elles cueillent des herbes et des fleurs, cuisent des oeufs, les teignent dans le suc des fleurs, mettent de petits bouquets à leur corsage, vont préparer un bain chaud, boivent un peu de tisane au houblon, vont au bain, s'y lavent avec des bouquets d'herbes et de fleurs, qu'elles jettent ensuite sur le toit. Elles iront demeurer du côté où se trouvent les fleurs du bouquet. Pendant le solstice d'hiver, les jeunes filles vont au grenier, y comptent les solives en chuchotant: „panier, corbeille, grenier!“ Si la dernière poutre s'appelle grenier, le fiancé sera riche, si elle s'appelle panier, il sera pauvre. —

Nous voilà arrivés à la partie la plus intéressante de la mythologie mordvine, à la description des divinités, qui ont été adorées autrefois et de celles qui le sont aujourd'hui encore. La plus grande partie des notions contenues dans cette partie de notre ouvrage sont le résultat de nos propres explorations. Nous avons en outre puisé largement dans l'excellente compilation de Melnikof, basée sur des matériaux inédits et des manuscrits conservés de son temps aux archives de la Société Impériale russe de Géographie et perdus aujourd'hui. Quelques articles publiés dans des journaux nous ont aussi servi de source; en les citant nous donnerons le nom des auteurs. Afin que le tableau général gagne en unité, nous n'y ajouterons pas de notes, nous contentant de dire une fois pour toutes, que nous avons puisé largement dans Melnikof. —

„Au commencement il n'y avait rien,“ disent les Mordvines. Il n'y avait au monde que Tchim-Paz, (le Chkaï des Mokchanes) Il était, et cependant il n'était pas, car personne ne l'a vu alors. Il ne tarda pas à s'ennuyer d'être toujours seul. Las de sa solitude il soupira, et ce soupir donna naissance au vent; il grinca des dents et cligna de l'oeil, ce qui fit naître le tonnerre et l'éclair; mais il n'en resta pas moins tout seul, et l'ennui le dévora. Il ne

pouvait pas se promener puisqu'il était partout, il n'avait personne à qui il pouvait parler, puisqu'il était seul, tout seul au monde, et il se mit à pleurer à chaudes larmes. Celles-ci formèrent les rivières et la mer. Le soleil voulut contempler Chkaï, mais il ne vit que sa propre image, car le dieu regardait à travers le soleil comme à travers une fenêtre; la lune fut curieuse à son tour, mais elle ne fut pas plus heureuse que le soleil, car l'éclat du Dieu l'éblouit de manière qu'elle se cacha derrière un nuage pour ne pas être dévorée par le feu qui jaillissait des yeux de l'être suprême. Personne n'a jamais su comment Chkaï apparut au monde, car il a été antérieur au monde lui-même. Chkaï n'a ni commencement ni fin.<sup>1)</sup> La conclusion que nous avons tirée des récits des différentes personnes sur la divinité suprême est, que Chkaï en effet n'a ni commencement ni fin. Quant à ce que nous avons dit du soleil et de la lune, voulant contempler le dieu, ce sera un détail ajouté plus tard à la légende primitive. Zépiohine<sup>2)</sup> constate le fait exprimé par Stralenberg<sup>3)</sup> que les Mordvines adoraient les astres. Nous ne partageons pas cet avis car il nous semble que le nom de Tchim Paz, comme forme antropomorphe du soleil, devait exclure l'adoration de cet astre proprement dit. Non seulement les hommes, mais les divinités inférieures, qui lui obéissent, ne l'ont jamais vu. Personne n'a su nous dire où il demeure, comment il passe son temps, quoiqu'on sache bien que sa demeure doit être au ciel, car de temps en temps il regarde le soleil. " Comme nous allons voir, il est maître partout: la terre, le ciel, les astres, les dieux, les hommes, les animaux et même les mauvais esprits existent par lui, et lui obéissent. Il est le créateur du monde invisible, il règne tantôt par l'aide des divinités invisibles qui ne peuvent absolument rien entreprendre par leur propre initiative. Cette servitude, imposée à toutes les divinités, sous la volonté de Chkaï se montre dans les prières mordvines, qui commencent toujours par une invocation du dieu suprême, et ce n'est qu'après cela qu'on s'adresse au dieu dont on veut invoquer le se-

1) Dist. de Khvalynsk, prov. Saratof, village de Zébéjaïka. Nathalie Ananief.

2) Polnoïé sobranié autehionyh poutechestvii 1821, t., III, 177—178.

3) Description de l'Empire russe, 17, t. I, 278—280.

cours. Tchim-Paz (Chkaï) est la bonté personnifiée; il aime tout ce qu'il a créé et veut que tout le monde soit heureux. Il est tout-puissant, et cependant il lui est impossible de faire du mal; car tout le mal qu'il ferait se changerait aussitôt en bien. Ainsi s'étant fâché une fois contre un Mordvine, il lui brûla la maison, mais lorsque notre homme alla fouiller dans les cendres pour y chercher les restes de son bien, il y trouva six tonneaux remplis de pièces d'or. C'est ainsi que même les punitions du dieu suprême se changeaient en bénédiction.<sup>1)</sup>

Cependant pour que les hommes ne s'oublient pas, qu'ils mènent une vie qui ne mérite point de reproches, Tchim-Paz permit à son subordonné, Chaïtan (les Mokchanes lui donnent aussi le nom de „*Korych*“ le hibou,) de créer une masse de méchants esprits, qu'il cacha dans les marais et dans les profondeurs. Aussitôt que l'homme fait quelque chose qui déplaît à Chkaï, celui-ci permet à un de ces mauvais esprits de punir le pécheur; mais dès que ce dernier se souvient de sa mauvaise action, s'en repent et demande à Chkaï de le sauver du mal, le dieu miséricordieux se retourne vers lui et renvoie le méchant esprit. En passant près d'un marais ou de quelque profondeur, il faut être sur ses gardes; car il se pourrait que quelque malin esprit que dieu envoie auprès de quelque pécheur, se trompe de personne et se précipite sur celui qu'il rencontre le premier, aussi prononce-t-on, en passant auprès de ces endroits dangereux, la prière suivante: „*Chkaï, lomatnen vany, vanymyst!*“ (Chkaï, berger des hommes, sois notre gardien! —) Alors on peut être sans crainte, il n'arrivera pas de malheur. Lorsque le malheur attaque plusieurs personnes, une commune tout entière, il faut que toute la famille ou toute la commune se réunisse pour prier en commun et apaiser ainsi la colère de dieu. Ces prières sont adressées aux divinités inférieures qui intercèdent auprès du dieu suprême. Quel que soit le dieu auquel les Mordvines adressent une prière, il faut la commencer en faisant une invocation à Chkaï. Celui qui mène une vie exemplaire, n'a jamais besoin de prier. Chez les Erzianes il n'y a pas de fêtes en l'honneur de Tchim-Paz et on ne lui fait

---

<sup>1)</sup> Dist. Petrovsk, prov. Saratof, village Metchkassy, Théodosia Goliachkine.

point de sacrifices. Les Mokchanes célèbrent une fête qu'on pourrait attribuer au dieu suprême, mais la chose est trop peu certaine pour que nous osions l'affirmer. Il nous semble bien plutôt, que pour ces peuples-là, Tchim-Paz et Chkaï sont des êtres si sublimes, qu'on ne peut ni les fêter ni leur offrir des sacrifices. Il se peut que cette manière de voir ne soit pas la plus ancienne et qu'autrefois ils lui aient sacrifié des étalons, comme disent Barbaro,<sup>1)</sup> Stralenberg<sup>2)</sup> et Zépiohine.<sup>3)</sup> Ilu Fozlan nous dit la même chose en parlant des Bourtasses.<sup>4)</sup>

Tous les esprits, bons ou mauvais, que nous trouvons chez les Mordvines et qui ont été créés par Chkaï, sont tout à fait semblables aux hommes; ils ont la faculté de se reproduire et de se multiplier, et, ce qui est très curieux, ils peuvent se lier non seulement entre eux, mais aussi avec les hommes. Ainsi *Pourguiné-Paz* ou *Pourgas* a volé une jeune villageoise, Syria. Encore de nos jours, les esprits et tous les êtres mythologiques choisissent leurs maîtresses parmi les jeunes filles mordvines, et font leur possible pour éviter le concubinage avec les Russes. Il y a des enfants qui portent le nom de „*blaggai*“ qui correspond tout à fait à l'expression populaire russe „enfants de promenade ou de tête à tête.“ Personne n'osera blâmer une jeune fille, de ce qu'elle a mis au monde un enfant, car ce dernier peut être un „*blaggai*“, ce dont toute la famille serait heureuse, car ce serait une marque de la bienveillance des êtres supérieurs. J'ai parlé plus haut déjà de la simple manière des Mordvines d'envisager l'accouchement d'une jeune fille, et ce que je viens de dire, de l'habitude des êtres divins, explique cette indifférence. Le nombre de ces êtres est légion, la terre, le monde en est rempli et chacun a sa tâche à remplir, sa place à garder et son action à bénir. „Un athée, un de ceux qui ont passé par l'école, se mit un jour à disputer avec un Mordvine, niant que Tchim-Paz avait mis des „*vany*“ partout, même dans le coin le plus petit et le plus re-

---

<sup>1)</sup> Bibliotéka inottranyh. pissatelei o Rossii, Barbaro.

<sup>2)</sup> Loco sup. cit.

<sup>3)</sup> Loco sup. cit.

<sup>4)</sup> Garkali Syédépa o Bourtassah etc.



culé du monde. (vany=pâtre, gardien). Ils arrivent, chemin faisant, à un endroit où il y avait des excréments de vache; le Mordvine les soulève et y vit un petit insecte jaunâtre. Le savant se moqua du Mordvine et ils continuèrent leur chemin. Au milieu de la forêt ils trouvèrent un pré, où ils se décidèrent de passer la nuit. Après avoir mangé ce que le dieu leur avait donné, ils se couchèrent sur l'herbe et s'endormirent. Tout à coup le savant se lève en sursaut. „Quelle est donc la canaille, qui m'a tellement piquée?“ „C'est moi,“ répondit une voix, „afin que tu t'éveilles et que tu saches que je suis le *kouï-ozais*, regarde sous le buisson près duquel tu dormais.“ Le savant ne fut pas peu surpris en y voyant un *raoudja-koui* (vipère), qui l'aurait piqué sans l'esprit bienveillant. Dès ce moment le savant ne se moqua plus de la foi mordvine.

Tchim-Paz vivant toujours seul, nous ne savons pas combien de temps, résolu de créer le monde, afin qu'il ait quelque chose à regarder et quelque bien à faire, car jusqu'ici il n'avait rien fait du tout.

D'abord il se créa un camarade, un aide, dont la puissance était un peu inférieure à la sienne, c'était Chaïtan. On voit que ce mot n'est pas mordvine; le nom mordvine de cette divinité est „Korych“ qui est éternellement assis sur le pommier céleste, „chimarlou“, (comparez les noms incompréhensibles des divinités quasi-russes; Kors et simargla) et qui cherche à faire du mal aux hommes.

Dans la province de Samara, dist. de Bougourous, vill. Vetchkamovo<sup>2)</sup> on nous a donné des détails sur la création de Chaïtan, très différents de ceux que nous avons donnés plus haut.

Un jour que le monde était encore vide, Tchim-Paz, assis sur une pierre, flotta sur l'océan et réfléchit sur la manière dont il fallait se prendre pour créer le monde visible et le diriger ensuite. Tout à coup il se dit: „et je n'ai ni frère ni camarade, personne que je puisse consulter avant d'entreprendre une oeuvre si grande, et de dépit il cracha dans l'onde et poursuivit sa route. Lorsque

---

<sup>1)</sup> Distr. Ardatof. prov. Simbirsk, vill. Pitchkasy. Matthieu Drobylef.

<sup>2)</sup> Sobranié obratsov rousskago narétchia, sviachtchennik Chaverski. Archives de la S. J. R. de G.

au bout de quelques minutes Tchim-Paz se retourna, il ne fut pas peu étonné de voir que sa salive montait et montait toujours, de manière à former une grande colline flottante qui nageait après lui. Tchim-Paz se fâcha et frappa la colline de son bâton, aussitôt Chaïtan sortit de la colline disant: „Tu es malheureux, o mon maître, de n'avoir ni frère ni compagnon, qui pourrait t'assister dans ton oeuvre gigantesque. Veux-tu que je sois ton frère!“ Tchim-Paz tout charmé lui répondit: „Eh bien oui, sois mon camarade, ne demande pas à être mon frère; et maintenant, créons la terre, de quoi la ferons-nous? je n'ai à ma disposition que de l'eau. Comme Chaïtan ne lui répondit pas, Tchim-Paz lui dit: „Plonge, mon camarade, dans les profondeurs de l'océan, tu y trouveras du sable, apportes-en un peu et nous en ferons la terre.“ „Tu as eu précisément la même idée que moi“ prit alors Chaïtan la parole, pour se donner l'air d'être aussi savant, aussi puissant que le dieu suprême, qu'il continua à appeler frère, malgré sa défense. „Eh bien va au fond de la mer et apporte-moi du sable,“ lui répéta Tchim-Paz, et quand tu y seras, souviens-toi de mon nom.“ Chaïtan obéit, mais arrivé au fond de la mer, il fut trop fier pour nommer Tchim-Paz et ne prononça que son propre nom. Grâce à cette désobéissance, Chaïtan ne parvint pas à ramasser du sable, pas même un grain, car il apparut une flamme, qui lui brûla tout le corps de manière à le rendre tout jaune. (Les couleurs jaune, rouge et noir de Chaïtan ne rappellent-elles pas les couleurs des différentes races humaines?)

Lorsque Chaïtan reparut à la surface de l'eau il dit: „Cher confrère, il m'a été impossible de prendre du sable, car j'ai failli être brûlé par une flamme. „Retournes-y, compagnon,“ lui dit Tchim-Paz „la flamme ne te fera pas de mal, mais rappelle-toi bien mon nom.“ Chaïtan obéit, mais au fond de la mer sa fierté ne lui permit pas de prononcer le nom du dieu suprême; il se nomma lui-même, et la flamme le brûla tellement qu'il en devint tout rouge. De retour auprès de Tchim-Paz, celui-ci lui demanda comme la première fois: „Eh bien, compagnon, m'as-tu apporté du sable?“ „Je n'ai rien pu apporter, car la flamme m'a brûlé avec plus de violence encore.“ „T'es-tu souvenu de mon nom?“ demanda encore Tchim-Paz. Chaïtan avoua alors qu'il ne s'était pas souvenu du nom du dieu su-

prême. „Quel nom as-tu donc nommé, compagnon?“ demanda celui-ci, „le mien, mon frère“, répondit Chaïtan. „Ecoute donc,“ reprit Tchim-Paz, vas-y encore une fois, prends du sable en invoquant mon nom, mais souviens-toi, mon camarade, que si tu ne fais pas comme je te dis, la flamme te brûlera complètement, ton corps sera réduit en cendres. Chaïtan plongea une troisième fois, et encore il essaya de faire à sa propre tête, ce ne fut que lorsque la flamme l'eut tout noirci que, de crainte de périr, il invoqua le nom du dieu suprême. Alors il put prendre une poignée de sable, qu'il mit dans sa bouche, pour avoir les mains libres. Il n'en donna pas tout à Tchim-Paz, car il pensa, quand mon frère aura créé sa terre, je créerai la mienne. Le dieu suprême jeta le sable dans la mer et les grains se multiplièrent tellement qu'ils formèrent bientôt la terre ferme; mais en même temps les grains que Chaïtan avait gardés dans sa bouche se mirent à grandir tellement, que sa tête devint comme une énorme montagne. Comme cela lui occasionnait de fortes souffrances, il se mit à hurler comme une bête fauve. „Pourquoi cries-tu ainsi, mon compagnon“, lui demanda Tchim-Paz. A bout de forces, Chaïtan lui avoua qu'il ne lui avait pas rendu tout le sable qu'il avait rapporté et que les grains, qui se multipliaient dans sa tête avec une rapidité toujours croissante, lui occasionnaient des douleurs folles. Tchim-Paz le frappa sur la tête disant: „Crache le tout et sois guéri. Chaïtan obéit, mais il cracha avec tant de violence, que la terre, qui était encore presque liquide, fut secouée de fond en comble, et il se formèrent, grâce à ce tremblement, des précipices, des vallées et toutes sortes d'inégalités du sol, et du sable craché s'élevèrent les collines, les montagnes et les rochers. Quand Chaïtan fut tout à fait remis, Tchim-Paz lui dit: „non, je vois bien que tu ne peux jamais devenir mon compagnon, car tu es méchant et je suis bon; sois donc maudit et va immédiatement sous le fond de la mer, dans l'enfer, dans le feu qui te brûlait, lorsque, dans ta fierté, tu n'as pas voulu invoquer le nom de ton créateur, tu y resteras et tu y seras tourmenté de siècle en siècle!“ Dès lors Chaïtan est emprisonné dans la flamme éternelle, qu'il ne peut plus quitter, aussi lorsqu'on a besoin de lui, pour punir les mortels, il envoie ses inférieurs.

Nous avons entendu dire cependant,<sup>1)</sup> que Chaïtan ne sera pas toujours maudit et emprisonné, car une telle punition serait en contradiction avec la bonté sans bornes de Tchim-Paz; que de nos jours il ne tourmente plus les hommes par sa propre volonté, et que Tchim-Paz ne peut pas le punir pour le mal qu'il lui ordonne de leur faire, enfin que „*ouli choumaf kounarsta mouvyraf*“ (on pardonnera à celui qui a été puni le premier.) Alors la querelle entre le créateur et Chaïtan sera terminée, ils se jureront mutuellement une amitié éternelle et ne feront dorénavant que du bien. C'est alors que les Mordvines seront heureux.

Dans les provinces de Simbirsk<sup>2)</sup> et de Penza,<sup>3)</sup> les Mordvines ajoutent à cette légende l'épilogue suivant: „Une fois Chaïtan eut l'idée de se montrer plus fin que Tchim-Paz, qui cependant lui était infiniment supérieur, et dont la barbe était si longue qu'elle pouvait faire trois fois le tour du corps frère de Chaïtan. Celui-ci parut donc à la surface de l'eau et s'écria: „Tchim-Paz, te voilà vieux, si vieux que tu peux à peine retenir ton âme dans ton corps décrépît, il est temps que tu te reposes, tandis que moi, qui suis tout jeune, je travaillerai; reste à ta place, dors, et je dirigerai le monde.“ Tchim-Paz, tout rouge de colère, le maudit, et Chaïtan, pour se venger, devint l'être le plus méchant du monde, l'ennemi de tout ce qui est bien. Le dieu suprême le reléqua dans un sombre précipice: „*Ermak kev*.“ Lorsque nous faisons des questions concernant la paix future entre Dieu et le diable, on nous répondait sans hésiter, que cela ne se pouvait pas, et lorsque je demandai où Ermak-Kov se trouvait, et si ce nom venait de celui que portait Ermak, le conquérant de la Sibérie, on me répondit, que Ermak-Kov se trouvait dans les „*Kev-pirf*“ (monts Oural, et littéralement, „enceinte de pierres“) et que cette montagne portait ce nom, parce que celui qui donnait son âme à Chaïtan, recevait toute une montagne de monnaie (ermak ou iarmak en mordvine). Cette légende nous fait supposer que les Mordvines ont une idée du „Dénéjkin-Kamen“ (Pierre ou

---

<sup>1)</sup> Prov. Samara, dist. Samara, vill. Sémeïkino, Antoine Mosséief,

montagne de monnaie), l'une des plus hautes cimes de l'Oural septentrional. Une autre variante de cette légende nous a été donnée par un auteur anonyme, (Melnikof n'avait pas l'habitude de faire connaître le nom des auteurs qu'il citait) qui l'a entendu raconter au village de Syrèjevo (dist. d'Alatyr, prov. Simbirsk). Elle se trouve imprimée dans les „Otcherki Mordvy“ de Melnikof. Après avoir créé la terre, Tchim-Paz se mit sous un arbre pour se reposer. Pendant qu'il ronflait à son aise, les arbres, sous l'influence bienfaisante de son haleine, croissaient et se répandaient tellement, qu'ils couvrirent enfin tout à fait le soleil, de manière qu'aucun rayon ne pût parvenir jusqu'à Tchim-Paz, qui dormit pendant trente années. Son corps laissa, au lieu où il avait été couché, une empreinte si profonde, qu'elle servit plus tard de lit au Soura. Lorsque Tchim-Paz se réveilla il se sentit tout mouillé, alors il se leva, et grimpa sur l'arbre. Mais ce dernier était encore trop petit pour servir de siège au dieu suprême, dont la jambe droite, ne trouvant à se placer, dut pendre jusqu'à terre. Dans cette position il se rendormit et son sommeil dura encore trente années. Ce fut une douleur, qu'il sentit à la plante du pied droit, qui le réveilla. Ayant retiré la jambe, il vit par terre un oeuf qu'il cassa. Quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'il en vit sortir une jeune fille svelte et grande, ornée de bijoux de toute sorte. Sa chemise était brodée de soie rouge et bleue. „Qui es-tu, jeune fille“, demanda Tchim-Paz; „Je suis ta fille, mon maître!“ „Tu n'es pas destinée à être ma fille, tu seras ma femme bien-aimée,“ dit Tchim-Paz, et dès lors elle fut l'épouse du dieu suprême.<sup>1)</sup>

Cette déesse-fille et femme du dieu supérieur porte chez les Mordvines les noms de „*Angué-Patiaï*“ et de „*Védazyrava*“; le premier de ces noms signifie en dialecte erziane „déesse-mère,“ et le second en mokchane „maîtresse des eaux.“ Par son père-mari, qui n'entre jamais en relation directe avec le monde, elle est la source de la fécondité des femmes et des femelles, et de l'abondance sur la terre. Quand il pleut, les Mokchanes disent: „*Védazyravan siora poutniaï*“

<sup>1)</sup> Cette légende des plus intéressantes, fut annotée dans la prov. et le dist. de Samara, au village de Lémeikino, d'après le récit d'Antoine Mossiéef.

(la semence de la maîtresse des eaux tombe en gouttes) et ils font sortir les jeunes mariées par la pluie, afin qu'elles soient plus vite enceintes, et qu'elles accouchent plus facilement.

Tchim-Paz ne créa donc que deux êtres et chaque fois malgré lui pour ainsi dire. Angué Patiaï et Chaïtan ont ceci de commun, qu'ils ne peuvent absolument rien faire par eux-mêmes, par leur propre volonté; ils n'ont qu'à obéir au dieu suprême. Lorsque je demandais pourquoi Tchim-Paz avait donné une force si grande à Chaïtan, qu'il peut changer en mal tous les bons desseins et toutes les bonnes actions d'Angué-Patiaï, on me répondait toujours, que c'était pour empêcher les hommes de s'enhardir; et Angué-Patiaï de se croire égale au dieu suprême. — Un jour que Angué-Patiaï se promenait sur la terre, elle vit un Mordvine qui lui offrit un sacrifice; cela lui fit grand plaisir, et elle donna à ce fidèle serviteur douze fils, douze veaux et une douzaine de tous les différents genres de bétail. Mais le père dut voir tous ses fils emprisonnés pour vol, et tout le bétail fut mangé par les loups. La déesse toute triste alla se plaindre à Tchim-Paz. „Je voulais,“ dit-elle, faire du bien à un Mordvine, et voici qu'au lieu de lui faire du bien, je lui ai fait du mal, pourquoi, o mon maître, as-tu entassé tant de chagrins sur la tête de ce pauvre homme?“ — „Eh bien, écoute, o déesse, pourquoi je lui ai envoyé toutes ces peines,“ répondit le Tout-Puissant, „tout ce qu'il t'a offert en sacrifice ne lui appartenait pas, il l'avait volé de son voisin; et moi j'ai rendu riche le pauvre, en lui donnant ce que j'ai pris au voleur. Tu ne sens que l'haleine d'un boeuf, tandis que moi, je sens même celle de la poule. Ainsi soit!“<sup>1)</sup>

Angué-Patiaï a eu du Dieu suprême huit enfants, dont quatre sont reconnus comme dieux et quatre comme déesses. Au premier plan nous voyons le dieu toujours jeune, toujours joyeux et ne pleurant jamais, Inechké-Paz, auquel presque toute la force du dieu suprême fut transmise; en un mot le fils bien-aimé de Tchim-Paz; c'est pour lui que ce dernier fait tout ce qu'il fait; il est le dieu

---

<sup>1)</sup> Prov. Nijni Novgorod, dist. Arzamas, village Kardavélé, Théodore Iltsof. —

du ciel, du soleil, du feu et de la lumière; il descend du père, comme la lumière descend du soleil, c'est grâce à lui que tout ce qui vit sur la terre jouit de la chaleur et de la clarté, et c'est lui qui fait naître en nous la chaleur du cœur, c'est à dire l'amour et la bonté. Selon les Mordvines tout dans ce monde est arrangé à la manière des ruchers à quatre rayons; le rayon supérieur, l'inférieur et les deux rayons du centre, dont l'un est peuplé d'hommes et l'autre d'autres êtres vivants. Chaque ruche est mise sous le commandement et la garde d'un dieu principal, qui, comme une „reine des abeilles,“ règne dans sa ruche. Le chef de la ruche céleste est Inéchké-Paz, qui en outre fait les étoiles; ces étoiles ne sont autre chose que les âmes des gens bienheureux, qui demeurent chez lui dans de brillantes maisons, toujours éclairées par les rayons du soleil. Les Mordvines se représentent ce dieu costumé comme le sont les gens qui s'occupent de la culture des abeilles, et autour de lui tournoient les abeilles-âmes. Plusieurs fois il m'arrivait de demander: „Ce dieu éternellement jeune à quel endroit du ciel se trouve-t-il?“ mais les réponses que je recevais se contredisaient toutes. Les uns me montraient la demeure du dieu dans la Grande Ourse, tandis que les autres voyaient Inéchké-Paz dans la constellation de Vesta. Inéchké-Paz est le fils bien-aimé de Tchim-Paz, de sorte que les Mordvines le nomment quelquefois lui-même „Chi-Paz“, ce qui veut dire Dieu du jour et de la lumière solaire; il jouit aussi d'une considération tout à fait extraordinaire comme fils premier-né de Tchim-Paz et d'Angué-Patiaï, qui malgré cela resta vierge. Il n'est pas sans intérêt que Vichké-Paz passa du rang d'Inéntsé-Paz (dieu suprême) à celui d'Iné-tchi-Paz (dieu des Pâques), ne formant ainsi plus qu'un seul personnage avec le Sauveur. Le second fils de la déesse suprême est „Ver-nechké-vélén-Paz“ (dieu de la ruche du monde). La ruche où nous vivons ressemble à la ruche céleste. Ici aussi nous formons tous un essaim commun, qui voltige autour de Vélén-Paz, comme le font les abeilles autour de leur reine. Dès que quelqu'un fait un pas pour abandonner la ruche, Vélén-Paz le dénonce à Tchim-Paz son père, et celui-ci, touché du chagrin de son fils, lui commande de conduire l'homme égaré au bon chemin, et ce n'est que lorsque cet

essai reste infructueux, qu'il met le pécheur entre les mains de Chaïtan pour un temps plus ou moins long.

Le troisième fils d'Angué-Patiaï est connu chez les Erzianes sous le nom de *Nouziarom-Paz* (dieu du sommeil ou de la nuit), que l'on confond très souvent avec son neveu, *Mastyr-Paz*, le fils de sa soeur *Nouriamava* ou *Aparotchi* (déesse-bonne ou le mauvais jour). *Mastyr-Paz* est le dieu de l'hiver, du froid, de la nuit et de la lune. En qualité de dieu de la lune, il porte le nom de *Odkoïi-ozaïs*, mais ce nom ne se rencontre que parmi les Mokchanes; les Erzianes ne reconnaissent point la divinité de la nouvelle lune. *Odkoïi-ozaïs* reçoit son père chez lui pour la nuit, et le matin il le laisse sortir par une autre porte que celle, par laquelle il était entré le soir, et où il reçoit les âmes des morts, en sa qualité de juge suprême. Il envoie les bons chez son frère *Inechké-Paz* et les mauvais il les garde chez lui, ou, selon une croyance qui existe dans quelques villages, il les renvoie chez Chaïtan, afin qu'ils soient punis. Les Erzianes de Nijni Novgorod ont déjà oublié la grande dignité de *Mastyr-Paz*, qui avait autrefois la ruche obscure ou ruche des morts, sous terre, tandis que les Mordvines le considèrent non seulement comme le dieu de la ruche des morts, mais encore comme le dieu gardien de tout le peuple mordvine. —

Le quatrième fils d'Angué-Patiaï, le pâtre et le gardien de tout ce qui vit sur la terre, est nommé par les Mordvines, *Oultsé-Paz* ou *Voltse-Paz* (nom formé d'*ouliams*—être, vivre, exister, et du suffixe *tsé*, qui correspond au suffixe *aire* ou *eur*.) C'est lui qui est le gardien des troupeaux, et le dieu qui donne la fécondité.

Angué-Patiaï avait aussi des filles; mais l'occupation des déesses est fort indéfinie, et souvent elles nous apparaissent sous les traits de leur mère, dont elles représentent les occupations différentes. Deux d'entre elles n'ont pas même de nom.

La première des filles d'Angué-Patiaï dont nous parlerons est *NechkendéTevtèr* (fille aux abeilles), qui n'est autre que la fille de *Nechké-Paz*. Quelques auteurs<sup>1)</sup> ne voient en cette déesse que la soeur de *Nechké-Paz*, erreur causée par le fait que *Nechké-Paz* fut

<sup>1)</sup> Melnikof, Rousski Vestnik, 1867, X, 223. —



considéré par son père comme une divinité à part. Nechkendé-Teytèr a aussi sa ruche à elle; elle est la patronesse des abeilles. L'abeille est regardée par les Mordvines comme l'être le plus intelligent du monde. Elle sent venir la pluie et le mauvais temps plusieurs jours d'avance, elle sait tout ce qui a été et ce qui sera, grâce à l'esprit extraordinaire que le dieu suprême lui a donné en récompense de son amour du travail et de son économie. Ainsi la déesse des abeilles est en même temps déesse du sort. Elle ne se mêle cependant point des affaires d'amour, qui sont soignées par Augué-Patiaï elle-même.

A la naissance de chaque homme, la déesse suprême ordonne à sa fille de lui „tisser son fil“, c'est à dire de lui tracer son sort; puis elle prend ce fil et celui d'une femme et les tisse ensemble comme symbole du mariage. Augué-Patiaï est encore la bonne des âmes des enfants non encore nés; elle les chérit et les berce, et porte, grâce à cette occupation, le nom de „*Boulaman-Patiaï*“ ou „*Boulaman-Ozaïs*“, ce qui veut dire „déesse sage-femme.“ Nechkendé-Teytèr est mère de „*Pourguiné-Paz*“ (dieu de la foudre), son père est inconnu. Voici ce qu'on m'a raconté à ce sujet: La déesse s'étant endormie un jour sous un arbre, sa jupe fut soulevée par le vent; Tchim-Paz jeta un regard sur ce corps et dès ce moment elle se sentit grosse. Trois jour après Pourguiné Paz vint au monde, après avoir surmonté tous les obstacles, grâce à sa force prodigieuse. Dès lors il parcourt le monde avec force coups de tonnerre et grand fracas. Beaucoup de jeunes filles le connaissent, et lorsqu'une tempête éclate on attend toujours que Pourguiné-Paz vienne faire visite à la femme d'un vieux barbon ou à une jeune fille à prendre. —

La seconde fille de la déesse suprême s'appelle „*Nouriamava-Aparotchi*“; Elle est la déesse protectrice de l'agriculture. Comme il lui était impossible de tout produire sur la terre, elle a imploré le secours de son frère Nonziarom-Paz. Celui-ci la plongea dans un sommeil presque léthargique, et à son réveil, elle était grosse.<sup>1)</sup> Le fruit de ce mariage mystérieux fut „*Mastyr-Paz*“ (dieu de la terre et de la fécondité), qui est très populaire parmi les Mordvines

<sup>1)</sup> Dist. d'Ardatof, prov. Nijni Novgorod, ville Makatelem.

et qui demeure au centre de la terre. Il garde la terre et tout ce qui la peuple et la rend fertile. —

La troisième fille de la déesse suprême s'appelait „*Paksia-Patiaï*“ (déesse des prairies, des champs et des plaines), qui eut un fils „*Ved-Paz*“ dont on n'a jamais connu le père.

Enfin la quatrième fille d'Angué-Patiaï s'appelle „*Véria-Patiaï*“, la maîtresse des bois, des bocages et des arbres. Son fils s'appelle „*Varma-Paz*“ (dieu de l'air et des vents). On raconte que Varma-Paz, lors de sa première apparition dans le monde, s'ouvrit, par son seul souffle, un large chemin, inconnu jusqu'alors. Ceci nous fait croire que la naissance de Varma-Paz avait été préparée, comme celle de Pourguiné-Paz, par un seul regard de Tchim-Paz.

Nous retrouvons presque tous ces dieux chez les Mokchanes. Ils y portent tantôt des noms tout différents, tantôt ce ne sont que les mots „paz“ et „patiaï“ qui sont changés en „ozks“ ou „ozaïs“. Quant aux divinités inférieures, la tradition concernant leur origine ne s'est conservée que chez les Mokchanes. La légende Mokchane nous dit que Angué-Patiaï, sentant qu'elle ne pourrait, même avec le secours de ses huit enfants, défendre la création de Chkai contre les violences de Chaïtan, voulut remplir le monde de bonnes divinités, afin que non seulement chaque homme, mais chaque buisson, chaque brin d'herbe eût son ange gardien, qui pût le protéger contre les tendances du méchant. Chkai céda aux prières de sa fille et lui donna un briquet. Inecké-Paz lui fournit quelques morceaux de silex et l'instruisit sur la manière de s'en servir. Angué-Patiaï se mit à la besogne, dès qu'elle se trouva seule, elle battit son briquet et chaque étincelle qui en tombait se transformait en un „ozaïs“ ou bon petit dieu. La déesse suprême assigna à chacun sa tâche et sa place sur la terre, dans les eaux ou dans les airs. Chaïtan, de son côté, ne resta point inactif. A l'exemple d'Angué-Patiaï il se mit à produire des étincelles lui aussi, en frottant ensemble des silex qu'il avait ramassés en grande quantité. Ces étincelles se transformèrent en mauvais esprits, qui firent leur possible pour nuire aux Ozaïs et faire du tort à tout ce que ceux-ci avaient créé. Dès lors la déesse et Chaïtan n'ont jamais cessé de battre leurs briquets et de créer de bons et de mauvais esprits; leur nombre s'agrandit

d'heure en heure, comme celui des hommes, des animaux et des plantes augmente sur la terre. „Le mal a fait plus de progrès que le bien, dit le Mordvine, „car Chaïtan s'est acheté un briquet qui est encore meilleur que celui de Chkaï.“

Nous ne nommerons ici que quelques-uns des ozaïs qui ont été cités par Melnikof, ou que nous connaissons par les manuscrits de Makarius ou par nos recherches personnelles.

Melnikof ne connaît que Angué-ozaïs, nom que nous n'avons jamais entendu prononcer, car le peuple l'appelle toujours „Poulaman“ ou „Boulaman ozaïs“.<sup>1)</sup> Il y a autant de poulaman ozaïs qu'il y a d'enfants au monde. Elles sont sages-femmes, et protègent les enfants contre les maladies et les malheurs. Ce sont elles qui vont chercher à la ruche les âmes des petits enfants. Voilà pourquoi les Mordvines disent : „Il fut apporté de la ruche par poulaman ozaïs“, comme on dit encore de nos jours en Allemagne: „c'est la cigogne qui l'a apporté. Les déesses, bien loin de se cacher, se montrent surtout vers le soir, où elles ont l'habitude d'entrer dans les chambres sous forme de papillon de nuit et de tourner autour du feu. Le Mordvine éteindra plutôt le feu que de laisser le papillon se brûler.

Dans chaque maison, sans exception, il y a un *kardas-saïrhko*, qui doit sa vie à une des étincelles produites par le briquet d'Angué-Patiaï. Ce dieu est secouru dans ses fonctions par *Jourhta-ozaïs* ou *Jourtazyrava*, qui est un esprit tantôt du genre masculin, tantôt du genre féminin. Sa tâche, strictement définie par Chkaï, consiste en ce qu'il doit garder tout l'immeuble du maître du logis. Le second aide de *kardas-saïrhko* est *Kouliada-ozaïs* (dieu du bouleau) qui garde les animaux domestiques, et surtout ceux d'entre eux que Angué-Patiaï préfère, savoir: les brebis, les porcs et les poules. Sous les ordres de *Kouliada-ozaïs* nous trouvons toute une série de divinités, auxquelles le dieu suprême a donné la tâche de garder telle ou telle race d'animaux. Ainsi nous trouvons: *Angar-ozaïs* (dieu des étalons), *Zichman-ozaïs* (dieu des cavalles et des poussins), *Taounsiaï*

<sup>1)</sup> C'est Melnikof qui écrit „boulaman“; mais la consonne b. manque dans l'alphabet mordvine.

ou *Taoun-ozais* (dieu des porcs) et *Rev-ava* (déesse des brebis). Ces deux dernières divinités sont si intimément liées à Augué-Patiaï, qu'elles apparaissent quelquefois sous les traits même de cette dernière. Pour chaque ménage à soi, la déesse a eu soin de créer des dieux gardiens, et des dieux spéciaux pour les différentes branches de l'économie rurale et de la domestique. Nous trouvons par exemple des *Nichké-ozais*, qui ont soin des ruches et des abeilles sauvages, des *Souavtouma-ozais*, qui gardent les champs cultivés, *Past-ozais* qui détruit les vers, les papillons nuisibles et d'autres insectes qui nuisent au blé; *Kéret-ozais*, qui garde les outils et les machines agricoles. Ved-Paz a sous son commandement *Akcha-kala-ozais* (dieu du poisson blanc) qui aide aux pêcheurs. Véria-Patiaï a quatre aides. *Keulon-ozais*, (dieu du bouleau), *Toumo-ozais*, (dieu du chêne), *Pekché-ozais*, (dieu du tilleul), *Pitché-ozais*, (dieu du sapin), *Chotran-ozais*, (dieu des troncs) et *Keren-ozais*, (dieu de l'écorce). Selon les Mordvines il ne faut jamais cracher sur une pierre ou sur un brin d'herbe, ni même éternuer contre la direction du vent, de peur d'offenser quelque dieu inconnu.

Soit que les habitants de quelques localités mokchanes, du Parnasse mokchane, par ex., aient oublié les divinités d'importance secondaire, ou qu'ils n'aient pas encore eu le temps de s'en créer à profusion, on ne le sait, cependant le fait est que ces localités sont beaucoup moins peuplées de dieux de toutes sortes que celles des Erzianes. Outre Chkaï, qui est en guerre éternelle avec Chaïtan, les Mokchanes ont encore un dieu, créé par Chkaï lui-même, et qui est son aide, c'est *Soltan*. Ce dieu, éternellement jeune, combat toute sa vie contre le mal, et porte parfois le nom de *Soltan-Kérémet* ou *Mastyr-Kirdy*, qui veut dire „celui qui règne au monde et le gouverne. Il est intéressant d'observer que les Mokchanes n'ont pas d'autres divinités mâles; les déesses ont reçu de Chkaï le même pouvoir que les dieux. Nous citerons au premier plan *Azyrava* (maîtresse) qui est la déesse de la fécondité et de la vie. Comme Augué-Patiaï, elle a l'air d'être la fille de Chkaï, et est en même temps sa femme. En qualité de fille de Chkaï, elle possède le même pouvoir que Soltan, qui la prit un jour en mariage. Elle lui donna beaucoup de filles; ce sont les déesses: *Jourtazyrava* (déesse de tout l'immeuble),

*Koudazyrava* (déesse de la maison et de l'étable), *Baniazyrava* (déesse du bain), *Taksiazyrava* (déesse des champs et des près), *Viriazyrava* (déesse des forêts) et *Védiazyrava* (déesse des eaux et de la pluie). Les dieux n'ont pas l'habitude de se tenir loin des hommes. Les divinités masculines surtout communiquent avec les jeunes filles. Il n'y a que Chkaï, dont le seul coup d'oeil possède la force productrice, les autres dieux sont soumis aux mêmes lois que les hommes, quant à la production de leurs semblables. La légende la plus intéressante est celle de Pourguiné-Paz, que nous avons eu fort souvent le plaisir d'entendre raconter par les vieilles femmes mordvines; la voici: „Il y avait autrefois une jeune fille du nom de Syrja<sup>1)</sup> (l'aurore). Quoiqu'elle fût bien belle et qu'elle fût une jeune fille toujours prête à travailler et que ses pieds ressemblaient „aux poutres de Kostroma“ elle resta fille, car elle n'aimait personne et tous les jeunes gens lui déplaisaient. Un jour qu'elle était assise toute triste, la tête appuyée sur sa main droite, un orage survint, et tous les hommes qui étaient dehors, ne pouvant résister à la violence du vent, tombèrent. Quand l'orage s'apaisa, on vit dans la rue un étranger, noir comme la suie et dont les yeux brillaient comme des étincelles. Cet homme passa par tout le village et s'achemina directement vers le père de Syrja, pour la demander en mariage. Celui-ci, craignant qu'elle ne restât vieille fille, la donna à l'inconnu. On fit un festin de noce, mais le jeune marié se conduisit de manière à exciter l'étonnement général. Il laissa tomber toutes les tasses, renversa les plats, sauta de sa place sur la table et se mit à danser sur les plats les tasses et les cuillers, en poussant des cris inhumains. Lorsque le temps arriva de conduire son épouse chez lui, il cria d'une voix de tonnerre, et de ses yeux jaillit la foudre, qui mit le feu à la maison. Tous les convives furent renversés et lorsqu'ils se relevèrent, les jeunes mariés eurent déjà disparu. Alors on sut que le fiancé n'avait été autre que Pourguiné-Paz en personne, le dieu de la foudre et du tonnerre, qui s'était envolé chez lui avec sa jeune femme.

<sup>1)</sup> La variante que nous publions est anotée dans la province de Saratof, dist. de Khvalyusk, ville de Zebéjaïka, d'après le récit fait par Nathalie Ananief; Melnikof a publié la variante qu'il a prise des manuscrits de Makarius.

Par ce mariage avec Syrja, Pourguiné-Paz est entré en parenté avec le peuple mordvine, aussi les Mordvines ont-ils toujours soin de dire, lorsque le tonnerre gronde: „doucement, doucement, tu es donc un des nôtres.“

Tout ce que nous avons dit des légendes mordvino-erzianes concernant Chaïtan, peut aussi être appliqué aux légendes mordvino-mokchanes, avec la différence cependant, qu'il s'est créé 13 filles au moyen d'un briquet et d'un silex, tandis que le nombre de ses fils est indéterminé. Tous les enfants de Chaïtan sont créés, comme nous l'avons dit plus haut, pour faire du mal à l'homme, mais ce sont surtout ses filles, „la douzaine du diable“<sup>1)</sup> les douze fièvres et la petite vérole, qui ne donnent point de repos aux humains. —

Le monde entier a été créé par le dieu suprême, et c'est lui qui l'a gouverné jusqu'à nos jours.<sup>2)</sup> Lorsqu'il créa le monde, Chaïtan fit tout son possible pour gâter l'oeuvre de Chkaï. Soit que ce dernier, pour ne pas être espionné, se changeât en aigle, ou qu'il prît la forme de canard, ou s'enfonçât dans le sein de la terre, sous forme de ver, Chaïtan l'imita toujours et le suivit partout. Heureusement Chkaï était toujours sur ses gardes et se hâtait de refaire ce que Chaïtan avait détruit. Ainsi Chkaï créa le ciel tout limpide et tout bleu, Chaïtan y jeta les nuages noirs et lourds comme du plomb. Chkaï s'en aperçut à temps, il n'ôta point ces nuages, mais il les remplit d'eau et leur ordonna de s'ouvrir de temps en temps, quand la terre aura besoin d'une pluie rafraîchissante; ainsi malgré les mauvaises intensions de Chaïtan, la terre ne devint que plus féconde. Mais Chaïtan infatigable court chez Védiazrava qui, grâce à son embonpoint ne peut se mouvoir, lui vole les clefs des nuages et les jette au fond de la mer. La suite en est un pluie diluvienne qui fait de grands dégâts. Chkaï créa aussi les rivières à la surface unie comme un miroir, mais Chaïtan souffla dessus de toute sa force,

---

<sup>1)</sup> Le nombre treize est envisagé chez les Russes comme un nombre malheureux; le treizième à table va mourir; impossible de comprendre d'où vient cette croyance si elle n'est point de provenance mordvine. —

<sup>2)</sup> Annoté par Melnikof au village de Tomylovo, dist. de Senguileï, prov. de Simbirsk, et vérifié par moi au vill. de Permis, dist. de Korsoun, prov. du même nom, d'après le récit de Marie Gondko. —

et il s'éleva une tempête telle, que les gens, qui demeuraient sur les rives de ces fleuves agités, auraient péri avec tout ce qu'ils possédaient, si Chkaï, qu'ils implorèrent dans leur détresse, ne leur avait prêté secours. Il construisit un bateau, des rames, fit une voile et enseigna aux hommes l'art de manoeuvrer les vaisseaux.

Lorsque Tchim-Paz conçut l'idée de créer la terre ferme, (les eaux existaient déjà) il aperçut Chaïtan, qui nageait derrière lui sous forme de canard, et lui ordonna de plonger et de retirer une poignée de terre. Chaïtan fit ce qui lui était ordonné; mais il rapporta aussi un peu de terre pour son propre compte, et, afin que le dieu ne se doutât de sa fraude, il mit la terre dans la bouche. Tchim Paz, qui ne remarqua rien, créa la terre ferme, qui sortit de ses mains belle, unie et fertile; mais Chaïtan, le mauvais sujet, se mit à cracher la terre qui se trouvait dans sa bouche, et à l'instant il se fit des enfoncements, des gorges, des collines<sup>1)</sup> et des monts. Ici encore Tchim-Paz a su profiter de la mauvaise volonté de Chaïtan. Il mit dans les montagnes de l'or, de l'argent, du fer et d'autres métaux, et enseigna à l'homme à les en retirer et à les employer; il leur indiqua aussi l'utilité des pierres; les enfoncements que Chaïtan avait faits, il les remplit d'eau, pour fertiliser les champs. La terre ressemblait à un paradis, où s'élevaient de magnifiques arbres, qui réjouissaient les hommes par leur ombre bienfaisante et leurs doux fruits; mais Chaïtan fit venir une tempête affreuse, qui déracina tous les arbres. Tchim-Paz changea ces lieux de désolation en prairies et en champs cultivés, donna à l'homme une pioche, une charrue et une faux, afin qu'il rende fertile ces champs et ces prairies, et vive de leurs fruits.

Après avoir fait le corps de l'homme de terre glaise, Tchim-Paz s'en alla créer l'âme; mais afin que Chaïtan ne lui gâte point son oeuvre, il la confia à la garde d'un chien. Celui-ci, comme tous les êtres de son espèce, avait été créé sans poils et aussi propre que l'homme lui-même. Alors Chaïtan fit venir un froid si intense que le pauvre chien dut mettre la tête sous la jambe et cacher la queue entre les jambes de derrière, pour ne pas mourir de froid, puis il

---

<sup>1)</sup> Vill. Syrésévo, dist. Alatyr, prov. Simbirsk, George-Panof.

promit de lui donner sa pelisse, à condition qu'il lui permette de voir ce que Dieu venait de créer. Le chien y consentit aussitôt et Chaïtan se hâta de cracher sur le corp inanimé. Ainsi sont nées toutes les maladies auxquelles l'homme est sujet pendant toute sa vie. Lorsque Tchim-Paz revint, et qu'il vit le mal que Chaïtan avait fait en son absence, il le chassa, et pour punir le chien de sa désobéissance, il lui ordonna de porter la pelisse puante de Chaïtan pendant toute sa vie. De là vient l'expression: „cela sent le chien.“

Ensuite, afin de rendre à l'homme l'extérieur agréable, qu'il lui avait donné, il tourna le corps à l'envers, avec la suite fâcheuse que, dès ce moment, toutes les maladies se trouvaient dans le corps de l'homme et devaient y rester, car Tchim-Paz ne put les expulser entièrement de sa créature favorite. Après lui avoir soufflé son haleine vivifiante dans la bouche, il la laissa en repos. Ce que nous venons de dire nous explique les tendances vers le bien et vers le mal, qui se trouvent dans le coeur de l'homme. Chaïtan ne manqua pas de réclamer sa part de possession; il proposa à Chkaï de lui donner une moitié des mortels. Celui-ci, hors de lui, chassa l'impertinent Chaïtan de sa demeure, et, afin d'amoindrir le pouvoir du mal sur les hommes, il leur apprit à connaître la différence entre le bien et le mal, et il donna à Chaïtan une âme. Mais ne pouvant pas la souffler directement dans Chaïtan, il la mit dans un oeuf, qu'il plaça dans un canard, et celui-ci, il le fit nager sur la *Grande-Mer*, qui entoure toute la terre.<sup>1)</sup> Chaïtan, furieux de son désastre, se mit à créer des milliers d'aides; d'abord tout un tas de malins esprits et puis toutes sortes de maladies, qu'il envoya à l'homme, afin de le tourmenter. Mais Chkaï sut encore changer en bien tout le mal que Chaïtan avait fait. Il donna des âmes à toutes les créatures de celui-ci, et ces âmes, il les mit dans des oeufs, de sorte que pour tuer un de ces malins esprits, on n'a qu'à casser un oeuf.

Les Mordvines du baillage de Têrouchévo (prov. de Nijni-Novgorod) racontent la création de l'homme d'une manière différente. Selon eux ce n'est pas Tchim-Paz, mais Chaïtan qui le premier con-

---

<sup>1)</sup> Annoté par Melnikof à Bélyi-Klioutch, dist. Korsam, prov. Simbirsk, et complété par moi au même village, d'après le récit d'Irène Krukof.



eut l'idée de créer l'homme. Il en bâtit le corps de terre glaise et de sable, qu'il avait trouvés dans 77 contrées différentes de la terre. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il ne pouvait se passer du secours du dieu suprême, car, malgré tous ses efforts, il ne put pas lui donner une forme convenable; tantôt il ressemblait à un cochon, tantôt à un chien, tantôt à un reptile détestable; au lieu de parler, il aboyait ou grognait. Enfin il lui vint une idée. Il chargea une chauve-souris d'aller faire son nid au ciel dans un des coins de l'essuie-mains de Tchim-Paz, et d'occasionner sa chute par le poids du nid et des petits, (la voie lactée est appelée par les Mokchanes „*Chkaïn-chtankotf*“ l'essuie-mains de Chkaï). La chauve-souris fit ce que Chaïtan lui avait ordonné; l'essuie-mains tomba, et Chaïtan s'empessa d'essuyer le corps humain, qui prit aussitôt la forme du dieu suprême. Il ne lui manquait donc plus rien que la vie. Chaïtan fit tous les efforts possibles pour la lui donner, mais en vain. Enfin Tchim-Paz remarqua l'homme sans vie couché au sommet d'une montagne; il s'emporta contre Chaïtan, qu'il renvoya chez lui, lui promettant de créer l'homme sans son secours. Mais Chaïtan ne se le tint point pour dit, et il s'engagea une querelle, pendant laquelle le corps humain resta exposé à la pluie et au froid. Enfin le dieu suprême, las de cette dispute, proposa à Chaïtan de garder le corps qu'il avait créé et de lui laisser la forme extérieure et l'âme. Chaïtan y consentit après quelque hésitation. Dès lors, le mauvais esprit n'a de pouvoir sur l'homme que tant qu'il est en vie, après la mort, l'âme, sous la forme du dieu suprême, retourne vers son créateur, au moyen de l'essuie-mains que celui-ci abaisse jusqu'à terre, pour en envelopper ses créatures. On prétend même pouvoir distinguer les âmes dans leur vol pour les demeures célestes, sous forme de petites étoiles. Le corps, l'oeuvre de Chaïtan, redevient poussière. Dieu punit aussi la chauve-souris, qui avait écouté les conseils de Chaïtan et volé l'essuie-mains du bon dieu. Il la priva d'ailes et lui donna une longue queue, comme celle de Chaïtan, et des pattes comme celles de ce dernier, afin qu'elle ne puisse plus voler aussi haut qu'autrefois.

Le premier homme vécut très peu de temps seul, racontent les Mordvines. Las de sa solitude il pria Chkaï de lui donner un ca-

marade. Ce fut la vue d'une femelle de pou, qui inspira au dieu suprême l'idée de donner une compagne à l'homme. Profitant d'un moment où Chkaï était sorti, Chaïtan s'approcha de la femme et gâta entièrement l'oeuvre du dieu suprême, de sorte qu'avec le souffle divin toutes les vilaines choses répandues autour d'elle par le malin esprit entrèrent dans son corps; voilà la cause de l'affection de Chaïtan pour la femme. L'homme s'étant couché à l'ombre avec sa femme pour se reposer, il aperçut un moineau, qui était en train de féconder sa femelle. Il se mit à l'imiter, mais bientôt il s'aperçut que l'homme devait procéder autrement; ce fut l'ours qui lui enseigna comment il fallait s'y prendre. Cette légende, par trop réaliste, est intéressante, parce qu'elle montre la relation entre l'homme et l'ours, qui, selon une autre tradition mordvine, aurait été homme lui-même et devrait sa forme actuelle à quelque mauvaise action.

Les Mordvines possèdent aussi une légende concernant le premier péché et la punition que Chkaï a infligée au genre humain.<sup>2)</sup> Les premiers hommes vivaient sans péché dans la félicité, n'ayant jamais ni froid ni faim et ayant tout à leur disposition. Ils avaient du bétail autant qu'ils en voulaient et la terre était si fertile, que sans qu'ils l'engraissassent, un seul grain en produisait des millions. Les abeilles ne mouraient point, chaque arbre contenait une ruche naturelle pleine de miel. Tous les hommes étaient riches, leurs fortunes étaient si également distribuées, que la jalousie était inconnue. Tchim-Paz leur avait donné un gouverneur idéal. De nos jours, où le monde est si pervers, on le parcourrait en vain même avec une lumière en main, à la recherche d'un tel gouverneur. Celui, que Tchim Paz avait donné aux premiers hommes, n'était autre que Nické-Paz, qui avait su prendre l'aspect d'une homme et qui secourait les mortels de son mieux. Aussitôt que quelqu'un tombait malade Nické-Paz le guérissait. Il envoyait la pluie ou le beau temps, tout comme les hommes le voulaient. Il n'y avait jamais ni conflit, ni guerre, car Nické-Paz savait étouffer les germes de toute

---

<sup>1)</sup> Annoté par Melnikof, au village d'Inileï, dist. d'Arzamas, prov. Nijni-Novgorod. Vérifié dans la même province, au village de Kardavélé par Théodore Ilsof.

dispute, et il passa toute sa vie en voyages d'un village à l'autre pour enseigner la vertu aux hommes et pour étouffer le mal à son commencement. Mais ici encore Chaïtan, le méchant Chaïtan, sut fourrer son nez mal à propos dans l'affaire, grâce à sa querelle avec Tchim-Paz, auquel il refusait toujours de rendre les hommages qui lui étaient dûs. Un jour il arriva chez un vieillard et lui donna une branche d'une plante inconnue en disant : „Mon vieux, fais-moi la grâce de planter cette branche, mets autour beaucoup de perches aussi grandes que possible, seulement tâche que Nickké-Paz n'en voie rien, car c'est un cadeau que je lui prépare pour son jour de naissance.“ Le vieillard, fort content de pouvoir faire plaisir à Nickké-Paz, consentit de bonne grâce à planter le bourgeon. Ainsi le houblon fit son apparition dans le monde et il remplit bientôt tous les endroits de la terre, qui étaient restés incultes. Alors Chaïtan instruisit le vieillard sur la manière de préparer la bière. C'est à la suite de ce cadeau de Chaïtan que l'ivrognerie se répandit dans le monde et avec elle les disputes et les coups. En vain Nickké-Paz essayait-il de faire comprendre aux hommes les dangers de l'ivresse, ils ne l'écoutaient plus, se moquaient de lui, lui crachaient dessus, le battaient à coups de poing et de bâton et le chassaient de village en village. Ils eurent même l'idée de choisir un autre gouverneur, mais à la première assemblée il y eut des querelles et même des meurtres, car chacun convoitait l'honneur de devenir gouverneur. Chaïtan, lui aussi, parut à l'assemblée, sous forme d'un homme, et se prit à harenguer son monde : „C'est bien drôle, leur dit-il que vous souffriez la présence de Nickké-Paz parmi vous ? Il vous a fait croire, comme à un tas de vieilles femmes, qu'il était le fils de dieu. Je sais bien qu'il est homme comme chacun de nous, mais c'est un homme méchant et plein de haine contre le genre humain, car il ne veut pas que nous nous réjouissons, que nous buvions de la bière et que chacun ait autant de femmes qu'il veut ; c'est un méchant homme qui veut gouverner tout le monde.“ Toute l'assemblée était déjà ivre, alors, sur l'ordre de Chaïtan, les hommes saisirent Nickké-Paz, le maltraitèrent et l'assommèrent enfin. Mais aussitôt ils reconnurent qu'ils avaient tué, non un homme mais un dieu, car à peine son corps eut-il touché la terre, qu'il se

releva et s'envola au ciel, disant- „Vous n'avez pas voulu de moi, vous pleurerez sans moi maintenant. Après qu'il eut prononcé ces paroles, la clarté du soleil diminua, et sa chaleur devint aussi sept fois moindre qu'autrefois. L'hiver devint sept fois plus froid qu'il ne l'avait été jusqu'alors, la terre demanda beaucoup plus d'engrais, et exigeait un travail long et fatiguant et ne produisait cependant que des moissons bien pauvres, si pauvres parfois, que les hommes ne savaient où prendre leur pain de chaque jour. Le bétail souffrait aussi; une grande quantité périt, et les autres, tellement affaiblis, ne mirent au monde plus qu'un petit par an, au lieu de sept, comme ils en avaient eu l'habitude autrefois. Alors Tchim-Paz, pour rétablir l'ordre parmi les hommes, leur donna des rois, des princes des juges et d'autres chefs, qui exerçaient un pouvoir absolu sur les humains, avaient le droit de les emprisonner, de les battre et même de les faire mettre à mort en cas de nécessité. Le premier Tsar des Mordvines portait le nom de Tchouvan“ (le fier) puis vinrent: „Pandyz (le frein) Peli, (le poltron) „Serain (le haut) et Indji (l'étranger) qui était venu d'au-delà de l'Arouna (le Volga) et qui conquit tout le territoire des Mordvines, qu'il tartarisa.

Lorsqu'on étudie la littérature mordvine, on trouve une masse de données, qui nous montrent, combien ce peuple a conservé de conceptions idolâtres et anciennes. Nous allons noter ici tout ce que nous avons réussi à trouver chez les divers auteurs. Dabord Prozin<sup>1)</sup>, qui a étudié les Mordvines dans la province de Penza, c'est à dire là où ils ont le plus subi l'influence russe, nous dit, que c'est toujours le membre le plus âgé de la famille qui est fait moliane. On lui fait un pain et l'on met sur la table une bougie (chtatolts); le vieillard en prend une autre dans la main gauche et se dirige ainsi vers le seuil de la porte, jusqu'où toute la famille l'accompagne, ensuite on entr'ouvre la porte, et tout le monde se met à faire des saluts vers l'ouverture. Ces saluts diffèrent complètement des saluts russes, car le Mordvine lève les mains au-dessus de la tête et s'incline. Puis toute la famille se met à table tandis que les bougies sont portées à la place d'honneur; on mange le pain béni (dont on a

<sup>1)</sup> Penzenskia Goub. Vedomosti, 1865, N. N. 39 et 40.

découpé l'ozondampal) et des omelettes qu'on regarde comme met sacré.

Martynof ne fait que constater qu'il s'est conservé chez les Mordvines beaucoup d'usages idolâtres; c'est malgré eux qu'ils viennent à l'église, à la sainte cène et observent les jeûnes. Partout où demeurent les Mordvines, on trouve des sorciers dont on dit qu'ils savent beaucoup et prient le dieu mordvine.

Les données que nous devons à Bénévolenski <sup>1)</sup> sont bien plus intéressantes. Selon lui, les Mordvines de la province de Samara (émigrants d'autres provinces situées de l'autre côté du Volga) croient en Jourtava. Mais cet explorateur, ne connaissant pas la langue, confond cette déesse avec le „clomovai“ russe (lutin) grâce à son nom, qui rappelle celui de la déesse mordvine. Il nous donne en outre quelques notions sur l'existence de „kardas-sairhko“ qu'il appelle dieu du bétail, et de l'Algangeïa“ (l'auteur le nomme ainsi, mais il va sans dire qu'il se trompe, car ce nom n'a pas du tout de sens) dont le nom véritable doit être „Jalganazyr“, dieu gardien et dieu compagnon de l'homme. Le nom de ce dernier ne doit jamais être prononcé, car il peut se fâcher contre le maladroit et au lieu de le secourir, lui faire toute sorte de désagréments. C'est le seul Kardas-sairhko“ qui ait une sorte d'autel ou même de temple. Sa demeure, comme nous l'avons dit, est située sous une pierre qui recouvre un trou pratiqué au milieu de la cour. On y verse le sang des animaux qu'on sacrifie aux dieux, afin qu'ils les rendent fécond. Les Mordvines ne peuvent point du tout se représenter Jourtava. Les vieillards me disaient cependant l'avoir vue plusieurs fois sous l'aspect d'une belle femme d'âge moyen, en costume mordvine. On lui fait un moliane de la manière suivante: Le maître de la maison coupe une tranche de pain noir (kehipokel) en découpe la mie, y ajoute de petits morceaux de viande, de foie, du sel et du gruau, puis il fait une courte prière pour demander la santé et le bien-être de tous les habitants („*Jourtava vanymyst! maksak kouttnendi choumbrachi, pavas i kozef! taideik avanendi chatchima i maksak teink akstpaichksai jabatnen*“; ce qui veut dire: Jourtava sauve nous! donne

<sup>1)</sup> Samarskia Eparhial. Vedomosti 1868 N. 21.

aux habitants de cette maison la santé, le bonheur et la richesse! facilite à nos femmes l'accouchement et donne-nous des bancs pleins d'enfants.) <sup>1)</sup> Le met est placé dans le coin d'honneur sous le plancher et les Mordvines croient que Jourtava mangera tout ce qui s'y trouve. Un moliane auquel l'auteur a eu l'occasion d'assister fut fêté le samedi de la semaine de la Trinité. Selon l'usage on avait préparé beaucoup de bière et de pourai et choisi le meilleur boeuf de couleur rousse, deux brebis bien nourries et deux oies; tout cela fut transporté près d'un ruisseau qui coulait non loin du village. On y lava les bêtes sacrées avant de les mettre à mort en l'honneur de la déesse; La fête se termina par un repas. Dans les villages où les habitants ont eu le temps de subir l'influence russe, c'est le 3 Nicolas qui jouit d'une grande considération, et les Mordvines le regardent comme Nichké-Paz; on lui fête un moliane le 9 mai et toujours à l'endroit où il y a une croix au bord du chemin, dans une ouverture qui y est pratiquée on place l'image du saint de la maison. Le soir tout le monde se rassemble dans un lieu fixé d'avance et où l'on apporte toute sorte de mets préparés deux ou trois jours d'avance par les femmes, et placés au sud du ruisseau. Les aînés prennent place autour de l'image, et ceux qui se trouvent plus à l'écart prient dieu en se tournant vers l'orient. Après une prière adressée à Nichké-Paz (parfois la prière citée plus haut, parfois celle conçue en les termes que voici: (Gracieux Nichké-Paz Nicolas, garde-nous comme un bon rucher, garde les abeilles! Nourris-nous, sauve-nous et rends-nous féconds. Donne-nous qu'en passant de la terre au ciel nous soyons reçus dans une ruche aussi bonne que celle qui était notre demeure ici-bas; sauve-nous et garde-nous!) <sup>2)</sup> les aînés découpent les ozondam-pal de tous les mets présents, les mettent sur des tranches de pain et les donnent aux jeunes gens, qui doivent courir de toutes leurs forces jusqu'à un grand sac, où ils mettent les tranches, et reviennent ensuite auprès de la foule. Tout cela doit se faire si vite, afin que Chaïtan n'ait

---

<sup>1)</sup> Annoté par moi dans la ville de Pitchilei, dist. Gorodichté. prov. de Penza, Dorothée Evréinof.

<sup>2)</sup> Annoté par moi dans le vill. de Pitchilei d'après le récit d'un mordvine qui avait subi l'influence russe.

pas le temps de se mêler du sacrifice, et qu'il n'enseigne aux jeunes gens à le changer, comme ce fut le cas dans les contrées que possédait Jean le Terrible. Le plus âgé des vieillards puise de l'eau au ruisseau et en arrose la foule, les autres vieillards jettent des oeufs aux enfants pour les encourager à se battre et pour les rendre fécond. Puis le peuple s'assied en cercles par familles et partage les provisions. Chacun reçoit sa part dans une tasse de bois uniquement réservée pour les jours du moliane. Les os qui restent sont soigneusement rassemblés, afin que personne ne meure dans le village. On creuse un trou sous quelque pierre ou dans un endroit caché et on y enterre les restes du repas. Un autre moliane auquel l'auteur a assisté était privé et fut fêté pendant la nuit du jeudi au vendredi et comme toujours près d'un ruisseau. Ici les hommes faisaient leur prière à part sans les femmes, et ne cuisaient qu'une brebis, deux oies et du gruau. L'auteur a assisté aussi à un moliane de famille; ici le maître du logis tue un animal quelconque et le cuit dans une chaudière. Le met est mis sur la table et autour du plat qui le contient on fixe des bougies. L'usage de découper l'ozondam-pal est rigoureusement observé aux molianes de famille et après s'être tourné d'abord vers les images et puis vers la porte entr'ouverte, on fait la prière habituelle et des génuflexions sur le seuil même. Il arrive que les provisions apprêtées pour le moliane durent deux ou trois jours et pendant ce temps il est défendu de manger autre chose que ces provisions bénites.

Ternovski,<sup>1)</sup> dans ses descriptions des molianes qu'il a eu le plaisir de voir dans le village de Katenis, raconte que les Mordvines fêtent le 18 août les fêtes des saints Florus et Laurus. On arrose près de l'église le bétail avec de l'eau bénite, sur quoi l'homme le plus âgé du village prononce les mots suivants: „*Mar anyklaf oulistanai i säiamanai kizanai maksak! piatama, pidjatama i molian anyklatama!*”<sup>2)</sup> (Une masse est préparée, ainsi donne-nous encore autant l'année prochaine! nous cuirons et nous nous rôtirons et nous fête-

\* 1) Penzenskia Goub. Vedomosti, 1867 N. N. 33—38.

2) Annoté par moi au dist. de Gorodichté, prov. de Penza, vill. Pitchiléi, d'après le récit de Dorotheé Evréinoï.

rons un moliane.) Il prononce cette prière debout devant les images et tenant au-dessus de sa tête un pain avec une salière. Puis on tranche le pain en petits morceaux que l'on donne à ceux qui prennent part à la fête et ceux-ci considèrent ces morceaux comme quelque chose de saint. Tout le monde mange ce qu'il a reçu en prenant un peu de vin. Autrefois, à en croire les récits des vieillards, les Mordvines allaient fêter ce moliane dans une forêt sainte sous un saint bouleau, mais aujourd'hui le moliane de Florus et de Laurus est fêté tout simplement près d'une de ces croix qu'on rencontre en quantité près des chemins. Le même auteur nous a donné une description très minutieuse de „la bougie communale“ dont nous avons déjà parlé plus haut, et il nous constate le fait, qu'aujourd'hui encore les Mordvines prient les prêtres de chanter des te-deum près des ruisseaux; ils ne refusent point leur demande et chantent ad majorem gloriam Dei, car un simple te-deum ne coûte que 50—75 cop., tandis qu'un te-deum chanté près d'un ruisseau et avec quelques variations coûte 2 et même 3 roubles.

Koussanof constate que „vu le manque de culture du peuple, le clergé fête et fait fêter le jeudi avant le jour du St. Esprit. Une semaine avant ce jour tout le monde sait qu'on fêtera un moliane, et se hâte d'apprêter les provisions dont la quantité est prescrite par l'usage. On y voit parfois 200, 300 et même 400 seaux de bière (2400, 3800, 4600 litres.) Le matin on chante, comme de coutume une messe à l'église, puis on en fait le tour en grande cérémonie en portant les croix et les images, et en chantant un te-deum à Nicolas Nichké-Paz. Ensuite on porte les images au bord d'un ruisseau et on y chante encore le te-deum. Puis on cuit la viande dans d'énormes casseroles et la peau du boeuf sacrifié est accrochée aux branches d'un chêne déjà couvert de feuilles. A l'une des branches de ce chêne on attache aussi un sac contenant des morceaux de toutes les provisions apportées pour le festin, et puis le prêtre arrose avec de l'eau bénite le chêne, le sac et le boeuf qui va être tué. Alors on partage les morceaux de viande par familles pendant qu'un vieillard adresse une courte prière à Dieu et à Nicolas pour leur demander de donner le bonheur et la richesse au peuple. Après la prière tout le monde se met à manger et puis on s'en retourne chez



soi. Le soir tout le monde se réunit dans une maison où l'on fait un nouveau festin avec les restes des provisions. Les femmes assistent à cette fête, mais elles sont séparées des hommes.

Snejnitski <sup>1)</sup> nous donne quelques notions très précieuses sur un moliane qu'on fête en l'honneur de Vermava ou Viriava. Il va sans dire, que si cet auteur avait connu la langue mordvine, il aurait pu nous donner des notions encore plus intéressantes, aussi pour mieux comprendre la description que voici, il faut que le lecteur se souvienne de ce que nous avons dit plus haut à propos du culte de Védiava.

Vériava et Chkaï eurent un fils que Chaïtan jura de faire périr. Le jeune homme s'enfuit de devant son persécuteur et lorsque ce dernier fut sur le point de le saisir, Vériava se mit à pleurer, et ses larmes, qui tombaient à terre, prirent racine et donnèrent naissance au „*plaks-trava*“ dont la tisane est regardée comme un bon remède contre les maux d'yeux. Déjà presque entre les mains de son ennemi, le fils de Vériava se cacha derrière un monceau de terre et un cochon lui aida encore à se couvrir de terre si bien que Chaïtan ne put comprendre où le jeune homme s'était caché. Chkaï, qui avait vu tout cela, défendit aux hommes de se nourrir de porc, mais plus tard il changea d'opinion et donna au cochon une chair tellement succulente, qu'elle est aujourd'hui la plus estimée et la plus délicate entre toutes. Vériava a 30 (13) soeurs, et il n'arrive jamais qu'un Mordvine oublie en priant de lever ses deux mains trente fois jusqu'au-dessus de sa tête, en souvenir d'une des 30 soeurs de la déesse terrible mais juste envers ceux, qui observent les lois de la vertu. Le jour où l'on est disposé à fêter un moliane en l'honneur de Vermava, la jeunesse ne fait depuis le matin qu'aller et venir dans les rues en chantant: „*Vermava vanymyst! Jabatnen vany! min pailai kaiپییای! Avatnen-pilai kélimak! madak. Avanaï sisiak jabatnen chatchyftama, jabatnen tréama!*“<sup>2)</sup> (Vermava garde-nous! la bonne des enfants; Lève chez nous! Elargis chez les femmes! Rassasie-nous! Fais que les femmes ne se lassent

<sup>1)</sup> Penz. Eparh. Véd 1871 N. N. 19 et 20.

<sup>2)</sup> Annoté par moi dans le dist. d'Insar, prov. de Penza, vill. d'Adachévo, d'après le récit de Théodore Ertof.

de mettre un monde des enfants et de les nourrir.) Les préparatifs de la fête se font déjà 3 ou 4 jours avant le dimanche des rameaux. Les jeunes filles vont en groupes choisir une maison quelconque où elles se rassembleront ensuite. La plus vive de toutes est nommée directrice de la fête; elle rassemble la somme nécessaire et les provisions pour préparer le pourai et apprêter le dîner. On fait la cuisine en commun, car toutes les jeunes filles y prennent part; on chante des chansons d'amour comme p. ex. le chant imprimé dans la grammaire d'Ahlqvist: <sup>1)</sup> („*Vai sindyf, sindyf mazy Matrionas! choyal Matrionas! Matriona iakaï paik mudrianasta siutska sergasa, langar chtama panorsa: iokaï tingai ftalga, kapatnen alga tiujai ianga, rochat alga, pülginzen pelsi modiarande, panarynts pelsi rasiämda Matriona iakaï nechkaï vanyma, velen kundama; kuva iakaï, Matriona morai, Matriona morai iotksta atchavi zynts: iotksta athavizai mailvanyzai, karen-kodoizai, pülge meran sodaizai, kolmynzan karksyn pouaizai. Avizyts iakai melganza tiat morai, ervainai, tiat morai, ednaizui; ton atchaviztsai kudnai ingelai kydyk kalhtansa, stak siutsitansa, kydyk naiihtansa, stakok laitsitansa, kydyk-laitsitansa; stakok chaftansa. Mon af pelian siutsemda, mon af pelian laitsemda! kydyk kulizai, siutsizai, kydyk naiizai, stukok laitsizai, kydyk laitsizai, stakok chavyzai, vazyn kyrgaksti pytyzai, son ketunaiti sodyzai, es prean povaiks azyzai.* <sup>2)</sup> (Pauvre, pauvre belle Matrone, fière Matrone! Matrone se promène très pittoresquement en portant des mouchoirs dont elle enveloppe les pieds. Vêtue d'une chemise elle se promène derrière l'aire parmi les meules à blé, elle suit un sentier dans le bois et elle a peur de se salir les pieds et elle craint de déchirer sa chemise. Matrone va voir les ruches et attraper les abeilles; où elle va elle chante, Matrone chante en l'honneur du frère de son beau-frère: Le frère de mon beau-frère est mon amant, mon faiseur de sabots, le connaisseur de la mesure de mon pied, le tisseur de mes bandelettes à trois couleurs. Sa belle-mère la suit en disant: ne chante pas, ma fille, ne chante pas mon enfant, le

<sup>1)</sup> Grammatik der mochkamordvinischen Sprache. s. 130, 131.

<sup>2)</sup> Annoté par moi à Insar (pr. de Penza) lors d'un recrutement; chanté par Olympie Jalgavine.

frère de ton beau-frère est devant la maison. Il t'entend, et il sera furieux contre toi, quand il te verra. — Je ne crains pas qu'il soit méchant, je ne crains pas qu'il tire sur moi. Quand il l'entendit, il devint furieux, et quand il la vit, il tira sur elle et quand il tira sur elle, il la tua; il la mit dans une bandelette qu'on met au cou d'un veau, il l'attacha à un bouleau et il la nomma suicide). Les jeunes filles jouent aussi et exécutent une danse fort intéressante quoique accompagnée de gestes très équivoques. L'auteur n'a pas fait assez attention à la signification de cette danse, puisqu'il a omis de nous en faire la description. J'ai eu le bonheur de la voir moi-même à Kémechker (dist. de Koutsnezsk, prov. de Saratof). Les jeunes filles forment un rond et chantent qu'elles ont en face d'elles une rue de village et que le soleil brille au ciel... Ensuite une de ces chanteuses sort du rond, ronfle, fait semblant de trembler de passion et nous fait comprendre qu'elle est prête à être amoureuse en l'honneur de la déesse. Le choeur chante: „*Lizias ulitsa-lanksta Kato, tsorati kirđjidat-taipailai!*“ (Catherine est sortie dans la rue — vous, jeunes gens, la voulez-vous?) Une autre jeune fille sort alors du rond et court vers la première en faisant semblant d'être un jeune homme qui tremble à force de passion. La première se jette alors dans ses bras, et toutes deux, après avoir fait des gestes très-inconvenants font semblant d'être lasses de volupté et demeurent immobiles dans les bras l'une de l'autre. Alors les jeunes filles ralentissant leur mélodie chantent: „*Kato tsorandi maksas, kyryk kasof tuias! Fons Védiava posabliak, Kadendi jaha maksak!*“ (Catherine se donna au jeune homme, bientôt elle devint grosse? Toi, Védiava aide-lui, et donne-lui un enfant.) La seconde jeune fille demande alors en s'approchant de la première: „*Nalhkak, nalhkak? Védiava ton marhta!*“ (Te joues-tu de moi, te moques-tu de moi? Que Védiava soit avec toi!) La première répond: „*Vatkak chtanat, matatak mon marhta!*“ (Déshabille-toi, et couche-toi près de moi!) Quand Catherine a fini son rôle, une nouvelle danseuse entre au milieu du rond et ainsi de suite. Il arrive souvent que des jeunes gens s'y fauillent de quelque manière et alors la chose ne se termine guère d'une façon morale. Tout le temps on se régale de poisson, qui est le symbole de la fécondité.

Au festin de la jeunesse on invite toujours une vieille femme vénérée de tous. C'est elle qui demande à la déesse de venir en aide aux femmes grosses, d'augmenter le bétail, de donner une riche moisson et d'autres bienfaits. Vers minuit toutes les jeunes filles vont dormir dans la maison où la réunion avait eu lieu, et à minuit précis la vieille, prenant en main une branche de bouleau, va à la recherche des nouveaux mariés, qu'elle frappe sept fois de la branche en disant: „*Azyravandi maindjada, jabatnen tiftada!*“ (Servez la déesse, permettez qu'elle vous donne des enfants!) Le matin tous les enfants du village s'assemblent aussi dans la maison de réunion. On les fouette tous avec la branche de rameau et puis on les rassasie de gruau. Le sacrifice le plus agréable à la déesse est une tête de poisson.

L'auteur nous assure que les Mordvines ont conservé jusqu'à nos jours des arbres et des forêts sacrés; ils ornent d'essuie-mains les troncs des arbres et leur font des sacrifices „comme nous raconte le chroniqueur Nestor. Offenser un arbre que le peuple vénère, c'est un crime affreux, qui attire sur le coupable une punition de Dieu; même dans le cas où l'arbre tomberait de vieillesse, il faut tâcher de le redresser au lieu de le coucher par terre, si l'on veut conserver la vie. Vermava se promène dans les bois et les arbres la saluent. Quand tout est calme dans la nature et qu'un léger zéphyr fait chuchoter les feuilles entre elles, c'est Vermava qui passe! Elle a des cheveux très longs, et sa taille égale en hauteur le bois qu'elle traverse. Elle a le pouvoir de se changer en chatte, en chienne en louve. A la fin de la fête de Vermava, tous les hommes et toutes les femmes se rassemblent dans la maison où a eu lieu la fête, pour ramener les jeunes gens chez eux.

Il n'y a aucun doute que cette fête ne se rapporte à des temps fort reculés et nous rappelle la coutume de l'amour libre avant le mariage. Vermava a tout une foule d'aides, car tous les morts qui sont maudits en augmentent le nombre. Ceux-ci peuvent bien faire du mal à l'homme qui n'a pas su plaire à la déesse. Le dieu suprême les a tous enfermés sous terre; mais un jour un passant en a fait sortir quelques-uns sans s'en apercevoir. Heureusement il n'y en eut qu'une petite quantité, car si tous s'étaient évadés,

ils auraient fait périr le monde entier. Ils peuvent chatouiller à mort un homme ou le tuer autrement, car parmi eux on compte aussi les 30 fièvres ou maladies.

E—v. <sup>1)</sup> dit que les Mordvines du district de Pétrovsk ont conservé jusqu'à nos jours les anciens usages, et se rappellent les vieilles légendes. Près du village de Savkan on montre aujourd'hui encore les kérémetes de boeufs de moutons et de poules, mais on ne sait plus à qui ils avaient été consacrés.

Snedlitski <sup>2)</sup> nous décrit assez longuement le moliane que fêtent les Mordvines le jour de St. Pierre. Ce jour est devenu une fête chrétienne en l'honneur du St. Apôtre, nommé „Petroözks. On prépare de la piquette au moyen d'une quantité de farine rassemblée de toutes part et qu'on a soin d'apporter dans la maison destinée par le sort même, à être, cette année, le lieu de réunion de la jeunesse. Dès l'aurore, l'homme le plus âgé du village va avec le „starosta“ (chef du village) choisir un boeuf roux sans aucune tache. Le tueur (on n'assomme point les boeufs) le mène à la place fixée et située toujours près d'un ruisseau où doit se fêter le moliane. Tous les trois s'y arrêtent et, tournés vers l'orient, ils attendent le moment où le soleil se montre à l'horizon, alors ils prononcent ensemble ces paroles: *Chkaï vany i taiï, blagoslova mast!*“ (Chkaï, pâtre et nourisseur, bénis-nous.) Puis on tue le boeuf et on en fait couler le sang dans un petit trou creusé exprès dans la terre. En attendant tout le monde s'est réuni, les provisions sont rassemblées, alors les hommes prennent des „tsinkor“ (espèce de pain noir dont la croûte contient des oeufs), tandis que les femmes prennent les „chavané“ (espèce de gruau au beurre et aux oeufs. Les tsinkor sont mis en cercle sur la table et à gauche on place en ligne droite les pots de gruau; au milieu de la table il y a un pain, une tasse de pourai et trois pots de gruau. Nous voyons aussi entre ces divers plats une image de St. Nicolas ou celle de notre Sauveur, devant laquelle on place la tête du boeuf. Quant tout est prêt, le

<sup>1)</sup> Saratovskia Goub. Védomosti 1870 N. N. 188—189; constaté à Savkan, visité par l'auteur.

<sup>2)</sup> Penz. Eparh. Véd. 1870 N. N. 21, 22, et 23 constaté par moi dans la prov. de Tambov, district de Temnikof. vill. d'Évasleï.

peuple s'incline trois fois à la manière mordvine, puis il se met à genoux et prie Chkaï d'envoyer à chacun tout ce dont il a besoin, car ils ne prient pas les mains vides, ils ont tué un boeuf avec beaucoup de ferveur. Le vieillard fait le tour de la table, touchant de la main droite les tsinkor et adressant à Nikolas-Chkaï les paroles suivantes: Rends les naissances faciles et augmente les familles!" Alors tout le monde s'agenouille de nouveau, tandis que le vieillard prend le pain qui est au milieu de la table pour en ôter la croûte, et fait encore une fois le tour de la table: ensuite il lève la croûte au-dessus de sa tête et tranche de chaque tsinkor un ozondam-pal. Cela fait, il s'incline de nouveau trois fois, disant: *Chkaï vany i traïi, blagoslova mast!*" Puis il donne à tous les assistants la communion qui consiste en un morceau d'ozondam-pal, et il place le reste dans un sac qu'il suspend à un arbre sacré. Il n'y a pas longtemps que ceux qui prenaient trop à coeur les intérêts de l'orthodoxie, ont détruit l'arbre sacré, voici pourquoi on met aujourd' hui les restes dans un trou creusé dans la terre à l'endroit où s'élevait autrefois l'arbre sacré. Enfin tout le monde prend place autour de la table pour jouir des mets et des boissons qui s'y trouvent. Le premier dimanche après le jour de St. Pierre on fête la „baban-kacha“ (gruaud des femmes), et on prie la déesse Védiava de donner aux mères des bancs pleins d'enfants mâles et bien portants. On ne respecte pas moins, selon l'opinion du même auteur „Chimavas“ ce qui veut dire la mère du soleil et „Od-koüava“, la mère de la nouvelle-lune. En l'honneur du jeune dieu de la lune, les Mordvines alument la bougie éternelle.“ Le jour de la Trinité, la jeunesse se rend à la forêt voisine pour cueillir des fleurs et de la verdure, et retourne au village chargé de son butin. On vient à leur rencontre avec des provisions, et puis les jeunes gens s'en vont jeter dans la rivière tout ce qu'ils avaient cueilli. Les Mordvines adorent aussi „Atiaï Paz“ (la gelée) le jeudi de la semaine de la Passion; afin de le disposer en leur faveur, ils lui mettent du „kissel“ (sorte de plat à la farine) sur le rebord de leurs fenêtres, en disant: „Ne fais pas périr, Atiaï, ce que nous allons semer:“

Balakovski raconte, que le boeuf destiné à être sacrifié, doit être acheté hors de la commune; il faut qu'il soit tout blanc

avec une petite tache noire sur le front et une sur la partie inférieure du ventre. Jusqu'au jour de St. Pierre on lui donne les meilleures pâtures, et chaque habitant du village lui donne encore le soir quelque chose de bon à manger. Le jeudi après la St. Pierre on le mène à la forêt sacrée où chaque vieille femme apporte un pot de gruau. On attache le boeuf à un chêne, on le tue et on accroche sa peau au même chêne. On distribue la viande par familles et après avoir prié: „Dieu, donne-nous du blé, donne-nous de bons chefs!“ tout le monde prend place et se met à manger et à boire. Le chant et le festin continuent trois jours de suite et puis les vieillards vendent la peau du boeuf pour couvrir les dépenses communales. On sacrifie aussi souvent des brebis; des gens élus les tuent, et l'on met autour de l'animal sacré 12 pots de gruau; puis ces élus en tranchent les ozondam-pal, et les suspendent au moyen d'une corde aux branches d'un arbre. Quelquefois, et surtout dans des cas exceptionnels, comme aux temps de peste etc., on sacrifie même des chevaux. —

Zistof<sup>1)</sup> nous constate que dans le district de Hvalynsk les Mordvines comprennent les vérités de la religion gréco-orientale à leur manière. Les prêtres ne voulant point perdre leurs revenus par le manque de condescendance, font tout pour conserver les usages religieux. Nous avons entendu nous-mêmes, qu'au village de Lébéjaïka par exemple on fête jusqu'à présent des molianes à plusieurs saints de l'église gréco-orientale, et que ces saints ont pris la place des dieux d'autrefois. Ainsi, par exemple, j'ai entendu un Mordvine en colère dire les mots: „nardyzat koda Inékola!“ (que tu dessèche comme Nicolas!) Curieux de savoir qui était ce Nicolas dont il parlait, j'appris que c'était Nicolas, l'archevêque des Myrhes en Lycie; mais plus tard je reconnus que le Mordvine avait parlé de son ancien dieu. „Iné-kélouozks“, dieu du bouleau, qui était toujours représenté sous la forme d'un bouleau desséché. On choisit pour le moliane un vieillard, le plus âgé des habitants du village. Les mets sacrés sont mis sur le seuil de la maison où le moliane sera fêté, et les assistants se mettent à genoux à l'entrée de la maison et invo-

<sup>1)</sup> Sarat. Eparh. Vedomosti, 1866. N:o 36.

quent leurs ancêtres morts, afin qu'ils viennent prier avec eux. Puis les hommes se lèvent et forment un demi-cercle, tenant en main des pains, et trois vieillards passent de l'un à l'autre pour prendre les ozondam-pal qu'ils mettent soigneusement sur des assiettes faites de branches vertes. On y met aussi les têtes des oiseaux sacrifiés, (un coq, une oie et parfois des poules) ainsi que leurs intestins, puis on enterre tout cela sous le seuil ou au centre de la cour. —

Barminski<sup>1)</sup> constate tout ce qui a été dit par l'auteur sus-nommé.

Les données qui se trouvent dans l'article de Snejnitski<sup>2)</sup> et qui se rapportent à une fête idolâtre des Mordvines sont très intéressantes. Nous avons eu le bonheur de pouvoir faire la description de cette fête, d'après le récit d'une femme qui en avait célébré une quelques mois auparavant. Cette fête porte le nom de „*babankacha*“ et on la célèbre toujours le jour de la Trinité dans un bois au bord d'une rivière ou d'un ruisseau. Ce ne sont que les vieilles femmes qui participent à cette fête; et elles s'occupent déjà quelques jours d'avance à préparer tout ce qu'il faut pour le festin et le sacrifice. Le matin même de la fête toutes les provisions sont apportées à l'endroit où le sacrifice aura lieu, et une des femmes qui participent au moliane se couche par terre et les autres, après avoir passé plusieurs fois avec le dos d'un couteau sur son gosier, lui ôtent son „*chouchpan*“ (longue camisole) et la suspendent aux timons d'un chariot pour l'y arroser du sang de quelques poules.<sup>3)</sup> Ensuite on prépare du gruau, où l'on met les poules tuées, et l'on fait une omelette au lait. Quand tout est prêt tout le monde s'agenouille, le visage tourné vers l'orient, et s'inclinant jusqu'à terre on fait la prière suivante: „*Maksak, Chkais, jabané kazast ervaiïast, chatchiftast tsorat i eriaïst sembaït kozai!*“ (Donne, ô notre Dieu, que nos enfants grandissent, qu'ils se marient, qu'ils aient des enfants et qu'ils vivent dans l'abondance! —) La messe à l'église finie, une vieille en

<sup>1)</sup> Sarat. Spravotchni Listok 1869 N. N. 53 & 54.

<sup>2)</sup> Savrémenni Listek, 1869 N. 75.

<sup>3)</sup> Nous avons nous mêmes vérifié cet usage à Zébejaïka (dist. de Hvalynk) et à Evasleï (dist. de Temnikof) et enfin à Metchrassy (dist. de Pétrovsk) etc.



sort et se rend à l'endroit du moliane, portant une cuiller et un seau de piquette, parfois elle est accompagnée du prêtre même, qui ne méprise point ce reste d'idolâtrie du peuple. Toutes les autres femmes prennent en main un mouchoir blanc et s'approchent des chaudières, la plus aimée en retire deux poules et les met dans une tasse toute neuve en bois de pommier couverte d'un mouchoir blanc. Alors tout le monde se rend au bord de la rivière et la plus aimée porte à la main un grand cierge allumé. Arrivées à l'endroit où se célèbre le moliane, on met le mouchoir à terre, et l'on pose dessus la tasse qui contient les poules et autour de laquelle on a fixé des cierges. Quand tout est prêt, les assistants s'agenouillent et adressent à leur déesse la prière suivante: „*Maksak, Védiazyravanai, stirenkendi pavas-errajima, jabatnen, da antsak tsoratanen, hupaiehkσαι chatchyftyma, craima kozai! Stanai siukounia tama tet. Védiazyravanai, siirenken perfka*; (donne, mère de l'eau, à nos jeunes filles le bonheur de bien se marier, d'avoir des enfants, toujours des garçons, la maison toute pleine, et à vivre dans l'abondance! Tout ceci nous te le demandons, mère des eaux, pour nos jeunes filles). Après avoir lu cette prière, tout le monde se lève et chacun prend trois tasses de piquette, dont on répand quelques gouttes, comme sacrifice. Alors 8 vieilles femmes sortent de la foule et vont à la recherche d'une autre place située près de l'eau, puis se tournant vers l'embouchure du courant elles disent: „O grand père Pourgas! Ne nous effraye pas par ton tonnerre! Védiazyrava! Rends la santé à tous nos malades! protège nos maisons, nos greniers et notre bétail de la foudre, notre blé de la grêle et notre peuple de toute maladie! Tchim-Paz, notre père, garde-nous de l'incendie et de tout malheur! Inechké-Paz, protège nos têtes, afin que nous ne nous étranglions pas, ni ne nous enivrions ni ne mourrions d'une mort violente! Oultsy-Paz! garde notre bétail des loups, et les hommes de maladies! et vous dieux, augmentez le nombre de nos oies, et gardez-les.“ Après cette prière, tout le monde fait trois genuflexions en ayant soin chacun d'ôter la croix suspendue à son cou, ensuite trois vieilles femmes prennent en main un cierge, une poule et un morceau de pain et se rendent au champ le plus près de l'endroit où elles ont prié; là elles se cou-

chent par terre, et, inclinant leur visage jusqu'à terre, elles disent : „Pardonne-nous, ô mère très féconde, et écoute la prière que nous t'adressons pour le chêne, le bouleau, le tilleul, et pour tout le bois. Pardonne-nous, ô notre mère, nos sacrifices imparfaits!“ Alors on enterre le sacrifice et l'on s'en retourne à l'endroit où l'on célèbre le moliane et où toutes les femmes passent trois jours mangeant et buvant et n'admettant point leurs maris. La fête de *l'oziam-piquette* qu'on célèbre le 15 septembre et qui nous a été décrite par Aouovski n'est pas moins intéressante. Dès le grand matin on boit la piquette commune, on prend plusieurs oies blanches et des vivres et l'on se rend dans un bois, où on pose le tonneau de piquette orné de cierges sous les arbres. Les oies sont sacrifiées à Chkaï, qui aime les oies blanches aux pieds rouges. Le 22 septembre on fête aussi un moliane, où l'on met les vivres dans les creux des arbres et où l'on demande la paix des âmes et les moyens de payer les impôts. A la fête de Notre-Dame de Kasan (22 octobre) les Mordvines célèbrent le *Koldas-Ozks*. On fait alors des „*tchoukours*“ (tsoukors) ou beignets, dont on met 3 dans un sac, qu'on suspend au toit de l'étable ou à un bâton, qu'on dresse au-dessus du trou du kardas-sairhko. Le premier tsoukor est un signe de reconnaissance pour le bien-être et le pain quotidien que Dieu donne aux hommes, le deuxième y est mis en commémoration des morts, et le troisième comme action de grâce pour la santé des hommes et des animaux. Il y a encore une fête connue sous le nom de „*Vélin-piquette* ;“ et célébrée une semaine avant le jour de la Trinité. On tue alors un boeuf sacré et l'on se régale des vivres qu'on apporte de chez-soi. Quand il y a éclipse, ce sont les serviteurs de Chaïtan qui se réunissent autour de Chkaï pour demander ses ordres. Ce sont eux qui à dessein cachent le soleil, afin de pouvoir à leur aise jouer de mauvais tours aux hommes, jusqu'à ce qu'enfin Chkaï les chasse. Le meilleur moyen de faire passer l'éclipse c'est d'allumer partout des bougies et d'ouvrir tous les poëles, afin qu'il fasse clair partout. Quand on voit tomber beaucoup d'étoiles, c'est le „serpent de feu“ qui descend

<sup>1)</sup> Pamiatnaïa knijka Simbirskai gubernii, 1869, vérifié par moi en plusieurs endroits.

du ciel pour se faufiler dans une jeune femme quelconque ou dans une jeune fille.

M. E-f., qui nous décrit les Mordvines de la province de Penza<sup>1)</sup>, ne connaît pas, à ce qu'il paraît, les noms des divinités mordvines en l'honneur desquelles on célèbre des molianes. Il n'ignore point cependant qu'il existe un moliane de boeuf, de mouton et de poule qu'on célèbre en avril, mai et juin (ce qui correspond à nos molianes de Pâques, de la Trinité, de la St. Pierre et St. Paul. Selon lui toutes les provisions doivent être mangées sans qu'on en laisse un morceau un brin ou une goutte, et chacun des assistants invoque à cette occasion le soleil (Chkaï?) la terre (Mastyr-Paz ou Védiazyrava) et une riche moisson. Nous avons donné plus haut le texte de ces prières.

L'archimandrite Makarius nous raconte, en parlant des Mordvines Mokchanes, qu'ils célèbrent les deux fêtes de St. Nicolas (le 21 mai et le 18 décembre), jours où les représentants des deux sexes viennent à l'église. Le jour de Floras et de Laurus ce ne sont que les hommes qui viennent à l'église. Leur divinité principale est, selon lui, Chkaï ou Soldan kérémaït, qui, par son activité, représente le créateur du monde. Puis vient Azyrava, (Védazyrava); Paksiasyrava prend soin des champs, Viriazyrava des bois, Jourtazyrava de tout ce qui entoure la maison, Kaudiazyrava de la maison propement dite, Baniazyrava du bain chaud, Avymezyrava des femmes. Un Mordvine pieux connaît outre ce monde, encore toute une série de divinités qui ne sont autres que *sairiatiat* ou ancêtres. Selon l'auteur, les Mokchanes ne connaissent d'autre juron que: „peget vaïmemazan“ (que le péché soit sur moi!) —

Si nous arrangeons les fêtes mordvines d'après les jours de l'année, nous aurons le calendrier suivant:<sup>2)</sup>

Ce sont les Mordvines qui nous font connaître l'origine de la fête russe *taousen* ou *avsen*, car le jour de St. Basile (1 janvier) les Mordvines fêtent leur dieu. „*Tavun-ozaiš*“ ce qui veut dire „dieu des cochons, qu'ils appellent souvent dans leurs prières. „*Velki-Va-*

<sup>1)</sup> Grachdanin 1872 N. 4.

<sup>2)</sup> Fait d'après Melnikof, mes propres explorations et celles de Zépéhia, Pallas, Georgi, Mordovtsef, Orlof et d'autres.

*siaï*<sup>4</sup> et quelquefois *Taoun-Vasen* ou même *Taarsen*! Le 28 janvier on fête *Jourtava*, où on n'omettra jamais de mettre un pot de gruan près du poêle. Le sacrifice bien-aimé de cette déesse est la poule; on la mange, et ses os sont enterrés sous le poulailler ou sous la poutre de la porte cochère. Le 3 avril on a l'habitude de fêter le dieu du poisson blanc (*Ak-sakal-ozais*) ou *Védiava*. On lui sacrifie un cheval qu'on noie dans un fleuve ou un lac voisin. Le 1<sup>er</sup> avril, ou le vendredi qui suit ce jour, les Mordvines prient *Nichkéné-Texter*, qui prend soin des abeilles; dans d'autres endroits, ce jour est consacré à *Inechké-Paz*, qui, comme on le sait, est aussi le gardien des abeilles. Le 23 avril est consacré à *Ver-nichké-velen-Paz* ou à *Inechké-Paz*, comme aux dieux de la terre et des herbes. Le 9 mai on fête *Védiazrava* et le 10 *Mastyr-Paz*; les Russes même regardent ce jour comme „le jour de nom de la terre“ Le 1<sup>er</sup> juin les Mordvines célèbrent „*Keret-ozais*, ce qui veut dire dieu des ustensiles agricoles, et d'autres. Le 22 juin on fête un grand moliane à *Inechké-Paz*, dieu du ciel, du soleil, de la lumière et du beau temps; quelquefois cette fête ne se célèbre qu'à la St-Pierre; le 29 juillet on adore Pourguiné-Paz, remplacé aujourd'hui par le prophète Elie. Le 18 août on célèbre un moliane particulier à *Angar-ozais* et à *Lichman-ozais*. Le 15 septembre ou le vendredi suivant, les Mordvines célèbrent la fête de *Ved-Mastyr-Paz*, auquel on jette dans l'eau la tête encore chaude d'une oie. On la leur arrache toujours, il est défendu de la couper. Le corps est mangé par les membres de la famille. Le 29 octobre on fête *Rev-ozais*, déesse des brebis). Le 1<sup>er</sup> novembre est consacré à *Kardas-sairhko*, auquel on sacrifie une poule. Le 8 novembre on adore *Voltsy-Paz* (dieu de la chasse). Le jour même de Noël, les Mordvines célèbrent un moliane à *Angué-Patiaï*, qu'on adore aussi le 26 décembre. —

Après *Chkaï*, c'est *Angué-Patiaï* qui joue le rôle principal dans la religion des Mordvines. La fantaisie du peuple lui a donné deux formes différentes: tantôt celle d'une vierge, toujours jeune, pleine de force, de beauté et de vie, tantôt elle apparaissait sous l'aspect de la mère des dieux, gardienne des femmes, et déesse des noces, aussi célébrait-on deux fêtes en son honneur; l'une consacrée à la vierge *Angué Patiaï*, qu'on fêtait en été dans les champs ou les fo-

rêts, près d'une rivière ou d'un courant d'eau quelconque. Anpara-  
 vant c'étaient les jeunes filles du village qui fêtaient la grande  
 déesse, puis venaient les veuves; mais on lui faisait encore une fête  
 en hiver, dans les maisons, et alors c'étaient les enfants, et puis les  
 femmes mariées et enfin les sages-femmes du village qui la célébrai-  
 ent. (Voir *baban-kehi*). Pendant l'année on adorait la déesse suprême  
 8 fois. (Védiazyrava n'est autre qu' Angué-Patiaï). La première fête  
 avait lieu le jeudi où les Russes célèbrent leur Lémik (le jeudi  
 après Pâques.) Ce sont généralement les jeunes filles qui cé-  
 lèbrent cette fête. Elles se réunissent dans une maison ou près de  
 l'eau et demandent qu'on leur dise la bonne aventure, cherchant à  
 savoir laquelle d'entre elles se mariera pendant l'année et aura des  
 enfants robustes. Si un jeune homme trouve moyen de se faufiler  
 parmi les jeunes filles, il est chassé impitoyablement, à moins qu'il  
 ne soit le beau fiancé de l'une d'elles, dans ce cas on lui permet de  
 rester, pourvu qu'il se purifie en embrassant toutes les jeunes filles,  
 et en noyant deux poules, qu'on retire de l'eau aussi vite que possible  
 pour les rôtir et les manger. Cette fête s'appelle *Kélou-moliane* (mo-  
 liane célébré en l'honneur des dieux des bouleaux Kel-Ozaïs). Ce  
 moliane a déjà été décrit ci-dessus, où le lecteur aura aussi trouvé  
 la prière qu'on adresse à cette divinité. Le Kélou-moliane n'est ce-  
 pendant que le prédécesseur de la fête principale, célébrée le ven-  
 dredi après la semaine de Pâques, en l'honneur de la déesse elle-  
 même. Ce moliane porte le nom de *texter-moliane* (des filles). Le  
 jeudi après Pentecôte, ce sont les veuves qui célèbrent un moliane  
 en l'honneur de la déesse. Elles se réunissent pour prier sous la  
 surveillance de la sage-femme du village (*boulaman-moliane*). Melni-  
 kof lui donne à tort le nom de *baban-moliane*. La veille de Noël,  
 les enfants des deux sexes se réunissent en foule pour fêter la déesse  
 suprême et *Kéliada-ozais*, qui n'est autre que Kélou-ozais, la gar-  
 dienne des animaux domestiques. Le jour même de Noël on fête  
 un moliane de famille à Angué-Patiaï et à son fils Inechké-Paz.  
 Alors les Mordvines font un vacarme assourdissant en battant des  
 pots et d'autres ustensiles à coups de bâton, pour inviter tous les  
 dieux à se joindre à eux. A Noël Chaïtan même est bon, et aucune  
 influence impure n'agit sur la terre. Le lendemain on célèbre en-

core un moliane communal auprès de certains trous qu'on pratique dans la glace, pour y puiser de l'eau. Ce sont les femmes mariées qui participent à cette fête pour implorer la déesse qu'elle leur donne beaucoup d'enfants et qu'il leur soit aussi facile de les mettre au monde que de puiser de l'eau à ces trous. Après avoir pris de l'omelette, elles vont en foule chez la sage-femme du village, où elles se régalaient des mets qu'elles y ont apportés. La veille du Nouvel-an les enfants célèbrent une fête en l'honneur de la déesse, ils fêtent aussi Taounsiaï. Le jour du Nouvel-an on fête en famille des molianes en l'honneur d'Angué-Patiaï et du dieu des cochons. Ce ne sont cependant que les grandes personnes qui y prennent part.

Lorsque nous nous informions du lieu qu'habite Angué-Patiaï, on nous répondait toujours qu'elle n'avait pas de demeure fixe, mais qu'elle passait sa vie tantôt sur la terre tantôt au ciel. Elle est l'activité elle-même, ne pouvant être oisive un instant; aussi lorsqu'il arrive qu'on se taise en société mordvine, on dit. „Est-ce que Angué-Patiaï s'est couchée pour se reposer? „Au plus haut point du ciel“, dit l'un, „là-bas, derrière les nuages“ dit l'autre, est la maison de la déesse. Sa demeure est remplie de grains, de foetus, de plantes et d'âmes d'enfants qui ne sont pas encore nés. On peut, depuis la terre, voir les quatre étoiles qui brillent aux quatre coins de la maison de la déesse, et les trois à la file, qui se trouvent sur sa haie. (La Grande-Ourse). Assise sur le seuil de sa demeure, elle verse sur la terre les germes de la vie, tantôt sous forme de rosée, tantôt comme pluie, neige ou brouillards. Quand le Mordvine voit des éclairs de chaleur, il dit: „C'est Angué-Patiaï elle-même, qui se promène.“ Dans son extase elle a laissé tomber sa propre semence qui pénètre jusque dans les profondeurs de la terre et excite Mastyr-Paz, qui féconde alors la terre de sa semence productrice. Si l'on a le bonheur de voir la déesse chez soi, on en est tellement saisi, qu'on tombe raide mort ou on en devient comme fou. On nous a montré beaucoup de femmes qui, grâce à la ferveur de leur foi, ont eu le bonheur de voir la déesse au ciel, et depuis lors elles semblent ne plus vivre sur la terre et passent leur temps à réfléchir et à se demander comment on pourrait être agréable à la déesse.

Ces femmes racontent avec extase tout ce qu'elles ont vu

chez Angué-Patiaï, qui est jeune et belle, comme il sied à une déesse. Si un mortel pouvait la contempler dans toute sa splendeur céleste, il n'en supporterait pas la vue. Ainsi il arrive parfois qu'un être humain voie cette beauté, mais son ravissement fait battre son coeur à un tel point qu'il éclate.

Lorsque la déesse descend du ciel pour se rendre utile aux hommes, elle prend l'aspect d'une vieille femme bossue et ridée mais encore robuste et puissante.

Un jour, un père <sup>1)</sup> se plaint à Dieu de ce que tous ses enfants étaient mort-nés. Lorsque sa femme se sentit grosse de nouveau, il s'adressa à Angué-Patiaï disant: „O notre mère, viens aide-nous, délivre ma femme de son enfant, ta main agile peut le sauver.“ Vers le soir on frappe à la porte; le père va ouvrir, personne, rien qu'un sapin, dont les branches agitées par le vent avaient peut-être heurté à la porte. Mais non, voici une vieille bossue qui passe. La terre semble ployer sous ses pieds et les pierres sont broyées sous ses pas comme des biscuits. Comprenant qu'il était la visite tardive, qui avait frappé à sa porte, il la reçut comme l'on reçoit une déesse; mais lorsqu'il voulut la conduire par le bras, il enfonça lui-même dans la terre jusqu'à la ceinture, tellement elle était lourde. Elle demanda si c'était ici que la mère avait besoin de son secours, et ayant reçu une réponse affirmative, elle se fit conduire auprès de la malade, la prit par la main, et la secoua si fort, que l'enfant nâquit à l'instant. „Celui-ci vivra“, dit la déesse et disparut. La mère avoua alors à son mari, que lors de la naissance de ses autres enfants elle avait toujours oublié d'implorer le secours de la déesse.

La déesse se montre parfois aux humains sous l'aspect d'un oiseau blanc dont la queue et le bec sont dorés, et qui laisse tomber les grains sur la terre. A d'autres, elle apparaît comme colombe blanche qui vit sur la terre, jette aux abeilles des fleurs embaumées et des miettes aux poules, ses favorites. En été, lorsque le temps est beau, la déesse prend souvent l'aspect d'une ombre indécise, qui passe vers midi dans les champs. Angué-Patiaï a une tâche énorme, et pour la remplir comme elle le fait, il faut bien disposer

---

<sup>1)</sup> Dist. Nijni-Novgorod, vill. Seskino, baill. de Séruchévo.

d'une force et d'une habileté surhumaines. Dès qu'un enfant vient au monde, Angué-Patiaï lui donne un demi-dieu à lui, *Angué-ozais* ou *Angué-özks*; mais n'ayant pas grande confiance en ces êtres, elle vient souvent en personne voir les petits. Quand un enfant sourit dans son berceau, les Mordvines disent; „Angué-Patiaï est debout devant lui.“ Elle ne néglige pas d'observer les femmes; si elles vivent en bonne intelligence avec leurs maris, si elles sont laborieuses et filent assez. Elle même est la meilleure fileuse du monde et lorsque elle en a le temps, elle s'assied au ciel près de sa quenouille d'argent et file avec son fuseau d'or (la petite Ourse). En automne, quand on voit des toiles d'araignées dans les champs, les Mordvines disent que ce sont les restes de l'ouvrage de leur divine filandière, qui veut leur montrer combien son ouvrage est fin.

Selon l'archim. Makarius, la déesse préférerait les poules à tous les autres animaux domestiques; voici pourquoi: lorsque Tchimpaz créa le monde, Angué-Patiaï ordonna à toutes les femelles d'accoucher chaque jour. Mais toutes, à l'exception cependant de la poule, s'y opposèrent, disant que ce serait trop pénible; mais la poule se soumit à la volonté de la déesse et mérita ainsi son affection toute spéciale. Pour la récompenser de son obéissance, Angué Patiaï lui permit de pondre ses oeufs sans difficulté. Par le gloussement qui suit toujours la ponte, la poule dit à la déesse qu'elle vient de faire son devoir. On dit que le coucou était aussi destiné à être un animal domestique et qu'il consentit même à remplir chaque jour son devoir de femelle; mais il se plaignit de son sort, et s'attira ainsi la colère de la déesse, qui le chassa de la demeure des hommes, l'exila dans les bois, lui mit son plumage bigarré et le condamna à pondre des œufs bigarrés dans les nids d'autres oiseaux. Dès lors, lorsque le coucou se souvient de la demeure des hommes, il crie; ouh ouh!“ ce qui veut dire: „hélas, quel malheur!“ —

La poule et les oeufs sont le sacrifice le plus agréable à la déesse, mais, comme Védiazrava, elle se contente aussi d'autres choses comme par exemple de deux brebis ou de deux femmes. Il ya des faits qui prouvent qu'autrefois Angué Patiaï ne refusait pas les sacrifices humains. Il existe en outre un proverbe mordvine qui dit: „J'aime ceci autant que la déesse aime



la femme.“ (Koda ava oardjaï Patäiti.) Si un enfant naît difficilement, la boulamán (sage-femme) lui passe un couteau de pierre sur la gorge en disant: „Si tu ne veux pas venir chez nous, va chez la déesse!“ (täräi af-iorat minzynk, iaksiak azyravanenes!) Grâce à ces paroles, l'accouchement est toujours heureux.<sup>1)</sup> Autrefois on teignait en rouge, avec des feuilles d'oignon, les oeufs qui furent pondus le jour du semik (la semaine après Pâques) la fête principale de la déesse.

C'est ici le moment de parler de l'importance dont jouit l'oeuf chez les Mordvines. L'oeuf est considéré de nos jours encore, comme un amulette, à condition cependant qu'il soit teint en rouge, dans le sang des animaux sacrifiés, surtout de la poule. Les amulettes que les jeunes filles portent pour se marier aussi jeunes que possible, ainsi que ceux qui promettent des enfants aux jeunes femmes sont teints en rouge dans le sang des menstrues. L'oeuf est cuit tout à fait dur et se porte au cou dans un morceau d'étoffe.

Le secours d'Angué-Patiaï est surtout nécessaire à ceux, auxquels Pourguiné-Paz, le dieu du tonnerre, de la foudre et de l'orage cherche à nuire. Quand il pleut, la déesse n'est point oisive; elle traite de son lait sacré et en arrose légèrement la terre. Si une goutte de ce lait tombe sur une femme, elle accouchera bientôt, sur une vache, elle mettra bas un veau et donnera beaucoup de lait. Nous avons dit déjà, que la déesse ne refuse aucune offrande, mais qu'elle préfère les animaux les plus féconds, comme la poule, la brebis et le cochon. Ses plantes favorites sont le millet, le lin et le pavot sauvage, dont une seule tige porte tant de grains. Angué-Patiaï aime à se promener le matin, par la rosée, dans les champs de lin, où elle en cueille elle-même ce qu'il lui faut pour en filer, tisser et coudre les chemises de ses enfants divins, qui ne portent d'autre linge que celui qui a été fait par leur mère.

C'est la laine surtout qu'elle aime à filer; aussi, lorsqu'elle rencontre une brebis blanche, elle lui dérobe une touffe de sa laine, la file pendant ses moments de loisir, la teint ensuite dans l'azur céleste, dans le cramoisi du soleil, dans l'or de la lune dans l'écar-

---

<sup>1)</sup> Annoté prov. de Penza, dist. Krasnoslobodsk, vill. Mamalaïève, Tihon Vassiltchikof.

late de l'aurore et en brode les chemises des dieux, au bas, à la poitrine et aux épaules, selon l'usage mordvine. L'arc-en-ciel n'est autre chose que le bas de la chemise brodée de Nechké-Paz, le chef-d'oeuvre de sa mère.

Il arrive même qu'Angué-Patiaï travaille pour les mortels. Il y a dans ce monde des gens qu'elle favorise, soit à cause de leur ferveur, soit par quelque autre raison à elle seule connue, et lorsque dans une de ces familles il va naître un enfant, la déesse file elle même le tissu pour la chemise du petit. Elle la fait coudre par sa fille Nechkendé-Tevtär, et l'envoie par Angué-Ozks à son enfant bien-aimé, qui naît avec cette sorte de chemise sur les épaules. Cela signifie que le petit sera heureux toute sa vie. On lui ôte sa chemise, la sèche et la lui met au cou. Malheur à celui qui ôte ce sac de son cou ou le perd, il faut le porter jusqu'à la mort, et l'enterrer avec celui qui l'a possédé.

C'est parce que le millet est une des plantes favorites de la déesse, qu'il joue un si grand rôle à toutes les fêtes des Mordvines, Le gruau de millet, cuit au lait de brebis, est la nourriture des enfants malades; on en offre aussi aux jeunes mariés le jour de la noce; la sage-femme en régale tous les assistants le jour du baptême, et enfin, à la fête de baban-kchi, les vieilles femmes en offrent à la déesse suprême, et en nourrissent les poules, afin qu'elles pondent plus souvent. Grâce à la grande quantité de feuilles dont se compose l'oignon et l'ail, la déesse les aime et leur donne des vertus médicales; ainsi les mères en mettent sous les oreillers de leurs enfants malades; s'ils souffrent d'insomnie, elles leur font sentir le parfum d'ail ou d'oignon brûlé. Quoique le houblon soit riche en feuilles, la déesse ne l'aime guère, car ce fut Chaïtan qui le créa lorsque Tchim-Paz fit une grappe de raisin, aussi n'entre-t-il pas dans la préparation de la bière que l'on boit aux fêtes de la déesse suprême.

L'arbre favori de la déesse est le bouleau, qui figure au premier rang à toutes les fêtes de la déesse. Même en hiver, lorsqu'il est dépourvu de sa verdure, on en offre des branches à Angué-Patiaï. Cette déesse est aussi envisagée comme la gardienne des abeilles, le symbole de l'activité, qui, pour lui faire plaisir, se multiplient tous les jours. On remarque parfois chez les Mordvines une vénération

excessive pour la reine des abeilles, sous la forme de laquelle ils se représentent, à ce qu'il paraît, leur déesse bien-aimée. L'abeille est l'insecte le plus propre. Celui qui est piqué par une abeille doit se demander quand et comment il a pu offenser les dieux, et s'en repentir. La guêpe et le bourdon sont tout autre chose; ils ne voulerent point faire plaisir à la déesse, aussi ni leur miel, ni leur cire ne sont sacrés chez les Mordvines. La fourmi consentit d'abord à être féconde, mais Chaïtan la prit à part et la persuada, qu'il ne fallait pas toujours travailler, mais se reposer comme les autres. Dès lors elle enterra sa cire et ses enfants dans la fourmilière, pour que les hommes ne pussent point en profiter. En punition de cette désobéissance, la déesse ôta au miel de la fourmi toute sa douceur et son goût, et la condamna à travailler sous la terre dans l'obscurité.

Pour compléter le tableau des restes de la mythologie mordvine, il ne nous reste plus, qu'à décrire quelques fêtes célébrées en l'honneur de la déesse et de quelques autres divinités. Ajoutons cependant que la plupart des prières qu'on prononce maintenant sont récitées en mauvais russe, car le texte mordvine est complètement oublié.

La fête principale, en l'honneur de la déesse Angué-Patiaï se célèbre en été avec une pompe extraordinaire; c'est la fête qui correspond aux molianes communaux en l'honneur du dieu suprême. Ici, aussi on élit des personnes spéciales, qui doivent aller recueillir du pain, du miel et d'autres vivres, non chez les femmes, mais chez les jeunes filles, qui font descendre de leurs épaules de petits sacs contenant ces vivres. Le jour, qui précède la fête, se passe en préparatifs de tout genre. Les jeunes filles ornent les maisons et les cours de guirlandes faites de rameaux, d'herbes fines et de fleurs, plantent des bouleaux devant les maisons et se font des couronnes de fleurs des champs, dont elles suspendent autant au dessus de la porte d'entrée qu'il y a de jeunes filles dans la maison, et en mettent une sur leur tête. Celle qui perd sa couronne et en prend une autre se mariera bien, mais perdra bientôt son mari et se remariera. La nuit, elles ôtent leur couronne et la suspendent au dessus de l'oreiller en prononçant les paroles suivantes: „*Tchim-Paz*

*blagoslova myst! Angué Patiaï-Paz dädiä! neïvak styrtsti, maksak eriäma tsebär i maksak kouryksta tsebär alia!*“ (Tchim-Paz, bénissons! Déesse-mère Angué-Patiaï, regarde ta fille, donne-lui de bien vivre et accorde-lui un bon mari.) Après avoir suspendu la couronne, la jeune fille dit encore: „*Svet Nechké-Paz! koutchak alia teinä!*“ (Nechké-Paz, envoie-moi un fiancé!)

Le jour qui précède la fête de la déesse, jour qui correspond au Sénik russe, les jeunes filles de tout le village vont en cortège, des branches de bouleau en mains et des couronnes sur la tête, de maison en maison en chantant. Malheureusement je ne pus saisir les paroles de ce chant que les jeunes filles chantaient en russe, elles en avaient oublié le texte mordvine. J'appris que dans le temps ce chant avait eu des paroles mordvines. Ce sont des jeunes filles qui invoquent la grâce de la déesse. Elles la prient de les garder de maladies et de malheurs de tout genre, et elles finissent en priant Nechké-Paz de leur envoyer de bons fiancés capables de remplir la volonté de la déesse.

A cette cérémonie la présence d'un homme est considérée comme quelque chose d'impur, et l'on me priaît toujours de me tenir à l'écart autant que possible, afin de ne pas être vu des jeunes filles, qui ont le droit non seulement, de vous faire payer une amande, mais aussi de battre, de pincer et de chatouiller à l'envi celui qui se faufille dans leur cercle. Ce n'est que le joueur de cornemuse qui a le droit d'être admis dans ce royaume de la beauté! Avant la fête, les jeunes filles choisissent parmi elles une „*praivt-styr*“, ou „*praivt-taivter*“ qui a la tâche d'arranger la fête avec ordre et méthode. Elle marche à la tête du cortège, précédée de quelques petites filles, les unes portant un bouleau orné d'essuie-mains, de mouchoirs et de rubans, et les autres le „*karks-tsaimaks*“ de la *praivt-styr* (espèce de vêtement brodé et orné de laines, de perles, de monnaies et de queues de zibeline.) Derrière elle marchent ses trois meilleures amies qu'elle a choisies pour être ses aides et qui portent les vivres nécessaires. On chante, en marchant, le kélon-pazmoro:“ „*Chnaf tet akcha kélou! styrt Chnaf tet ouchtyr-otsulopa! Chnaf tet pitché-tsébair chiné! Chnaf teint styrt mazyt! Chnaf tet azyravankai! Tanzyt Azyrava oï saïast styrt ma-*

*zyt: praitsa i ahtiaf inksa, tuza patcha inksa!*<sup>1)</sup> (Gloire à toi, bouleau blanc! Gloire à toi, érable aux larges feuilles! Gloire à toi, tilleul embaumé! Gloire à tes belles filles! Gloire à toi, notre maîtresse. C'est chez toi, leur maîtresse, que les belles jeunes filles sont venues chercher un gâteau, des oeufs sur le plat, et un gâteau au jaune d'oeufs.) Ne pas exaucer cette prière serait s'attirer le courroux de de la déesse, aussi chaque maîtresse se hâte-t-elle de donner aux jeunes filles des oeufs, de la farine et du beurre, que les aides mettent dans de petits sacs. En distribuant les provisions, l'hôtesse dit: „*Angué-Patiaï-daidia vanak styrzai, kaigi loman tiaazai kelga, pigé charits tiaazai narda!*“ (Angué-Patiaï-mère garde ma fille! Donne qu'elle ne soit pas aimée par quelque homme indigne, et fais que sa couronne ne se fane point!) Pour remercier des provisions qu'on leur donne, les jeunes filles s'arrêtent devant chaque maison, où elles ont reçu quelque chose, et chantent en l'honneur de la jeune fille qui y demeure. Tous ces chants sont à peine compréhensibles, tant le texte en est altéré; les chanteuses elles-mêmes n'en comprennent guère le sens. Melnikof nous donne trois de ces chants, les voici: „*Kati, Katerka-materka! Katerka iakaï chtchegolsta! Kati chtchegolsta, tchouvaneta! Vaï Saratovski tchoulkasi, sairi kotchkeri bachmaksa, kota kouvalmasa paliasa kemgavtouvva routsaga-Vaï paly zaria chtof-noïsa!*“ (Catherine, Catherine, ma bien-aimée! Elle est mise avec élégance et grâce, oh! en bas de Saratov, en bottines à hauts talons; sa chemise est brodée à huit rangs, elle porte douze mouchoirs à la ceinture, oh, elle brille dans sa robe de Naples comme l'aurore!) — „*Tevtaïrs ionos Tatianas mezđai parosan? Palininza mazynit, ojanianza kouvakat, selmi nanza roöujat!*“ (Qu'elle est belle? Sa chemise est jolie, ses manches sont longues et ses yeux sont noirs.) „*Raizanan Sofas, chetehk lazan pitche — Sofan ronganaits, ilianas kotf krinks pilguen kartsifats; väi lichmé levken pilguen chétchafkes!* (Sophie Riazanov, comme un tilleul, dont on a ôté l'écorce, tel est son corps; sa chaussure est comme taillée d'une seule pièce de toile, oh, et sa démarche est comme celle d'un poussin.

<sup>1)</sup> Tout cela, ainsi que ce qui suit, est fondé sur nos propres explorations et sur les données de Melnikof, qui ne nous donne pas le texte mordvine et n'est, en outre, pas très exact.

Lorsque, le soir, les sacs sont remplis de provisions, les jeunes filles vont au bord d'un ruisseau, portant leur bouleau orné et chantant: „*Blagoslovamyst Angué-Patiaï, özks-dédiaï! virs askelaima, kelou chari ponama! Kelou-özks kenairdia-mak! Kélouzai kelgazai! Virs aske laitama pandjovt kotchkatama kelou tarat, ponatama keloucharit, iafydatama vets! Kelou-özks kenairdiamak? Kélouzai kelgazai! Oviama charindi, Valgama charindi? Oviak kelouchari Kelou-özks kenairdiamak! Kelouzai kelgazai.*“ (Bénis-nous, Angué-Patiaï, mère des dieux! Il faut aller au bois faire des couronnes de rameaux de bouleau! Dieu du bouleau, réjouis-toi, ô mon bouleau! Nous irons au bois, nous cueillerons des fleurs, nous ferons des couronnes! (Refrain) Nous irons pas à pas, à travers la prairie, nous prendrons des rameaux de bouleau, nous en ferons des couronnes, nous les jetterons dans l'eau, (Refrain). La couronne surnagera-t-elle, ou s'engloutira-t-elle? Nage ô couronne de bouleau! ne te noie point, couronne de bouleau!“ (Refrain) Arrivées au bord de la rivière, les jeunes filles y plantent leur bouleau orné et mettent ensuite le feu à quelques fagots pour faire leur omelette et leur gâteau aux oeufs. Ceci fait, elles s'agenouillent et s'inclinent trois fois devant le bouleau et jettent leurs couronnes dans l'eau; celle dont la couronne surnage, se mariera bientôt, celle au contraire, qui verra la sienne couler, s'attendra à une mort prochaine. Enfin elles se deshabillent toutes, sautent à l'eau, et s'y battent avec des branches de bouleau en disant: „*Kélou-özks! koutchak taipilai indji!*“<sup>1)</sup> (Dieu du bouleau, envoie nous une visite!) Enfin on dépouille le bouleau de tous ses ornements, le brise, le jette au feu, et prépare le manger. Melnikof<sup>2)</sup> nous raconte qu'après le repas les jeunes filles s'amuse à se faire marraines entre-elles, en faisant passer des oeufs par des touffes d'herbes et s'embrassant ensuite. Cet usage, s'il existe encore, doit être venu des Russes, car nous ne l'avons jamais vu ni même entendu mentionner.

Le lendemain tous les habitants du village se rendent au kérémet, consacré à la déesse. Les aides de la praivt-styr y mènent une brebis blanche d'un an, qu'on a eu soin d'acheter pour de l'ar-

<sup>1)</sup> Gorodichté, prov. Penza.

<sup>2)</sup> Rouski Vestn. 1887 N:o 10 p. 408.

gent recueilli. Après l'avoir lavée fort soigneusement, on lui attache aux cornes des branches de bouleau. Le nombre des aminaux sacrifiés dépend naturellement de la quantité des hommes qui prennent part à la fête, et du résultat de la quête. Les bêtes sont menées dans l'enceinte par la porte d'est, on les y attache à un pieu et on les tue au moyen d'un couteau sacré en pierre; leur peau est attachée aux bouleaux et leur viande est bouillie dans des marmites. Toutes les jeunes filles, tenant des branches de bouleau ornées de mouchoirs et d'essuie-mains, se rangent devant le bouleau sacré tout couvert d'ornements de tout genre; derrière les jeunes filles se mettent les femmes et les hommes. On passe sur des bâtons les omelettes, les gâteaux et le gruau qu'on avait apporté de la maison, et on les place devant le bouleau sacré ainsi qu'un tonneau de pourrai. „L'omelette communale“, comme on l'appelle, est faite sur une énorme planche qui sert à couvrir le poêle. La *pravit-styr* monte sur un bouleau et en jette des feuilles et des rameaux sur les têtes des jeunes filles, qui en font des couronnes; heureuse celle qui aura de quoi faire une couronne complète, car elle se mariera cette année même avec un brave homme.

Melnikof nous fournit des données très intéressantes sur une autre fête célébrée en l'honneur de la déesse par les vieilles femmes. Une semaine après la fête des jeunes filles, pendant la semaine de la Trinité, on fête le „*babanmoliane*“ auquel les vieilles femmes veuves seules prennent part; cependant si une jeune veuve qui ne désire pas se remarier, et dont on dit en plaisantant: „*iarhtas baban-kchi*.“ (elle a mangé du gruau des vieilles), veut participer à la fête, l'entrée ne lui en est pas interdite. Mais toute femme mariée, non veuve est exclue, de la fête. La veille du jour fixé pour le *moliane*, quelques vieilles vont faire le tour du village pour recueillir les vivres nécessaires, savoir 7 à 9 poules, qui jouent le rôle principal. Tous les vivres sont confiés à la gérante, une „*boulaman*“ du village, choisie, par toutes les veuves. Le jour même de la fête, les vieilles se réunissent à la pointe du jour près de quelque ruisseau. Elles portent un bouleau orné de mouchoirs et d'essuie-mains blancs, derrière lui on porte 15 pots de gruau de millet, puis viennent les poules et une vieille brebis. Pour tuer ces bêtes, les veuves engagent

un veuf âgé, Sur une clairière, au bord d'une rivière ou d'un bois, les vieilles rassemblent un tas de bois mort, y mettent le feu, suspendent au-dessus des marmites, dont la plus grande peut contenir 100—150 litres. Elles y préparent la salma, espèce de pâte au beurre, dont on fait une omelette sur un énorme plateau de fer. Quand tout est prêt, elles mettent le couvert sur le gazon, autour du bouleau sacré. Lorsque tout le monde a pris place à terre, trois vieilles femmes, les plus âgées, s'avancent et prononcent la prière suivante: <sup>1)</sup> „*Dieu Paz, toi qui nous nourris, donne-nous à manger et à boire, à nous et au peuple orthodoxe (mordvine), et donne-nous de riches moissons*“, puis levant les yeux au ciel, elles continuent: „*Et toi, notre père, Elie le Grand, envoie-nous une rosée tiède et le beau temps!*“ et, se tournant vers quelque courant d'eau elles disent: „*Notre mère, l'eau, donne à tous tes croyants une bonne santé; donne la santé à tous ceux, hommes et bestiaux, qui se désaltèrent en buvant de ton liquide transparent, et à tous ceux qui se baignent dans de ton onde claire, donne-leur la disposition à la bonté et à l'indulgence et rends-les heureux!*“ Après avoir touché de ses mains tous les vivres, on dit: „*C'est à toi, ô Dieu, que nous donnons la salma, l'omelette, les galettes et la crème aigre; prends ce que nous t'offrons, et donne-nous ce que nous te demandons. Dieu-Paz et toi notre Sainte-Mère, donnez aux croyants beaucoup d'enfants forts et robustes!*“ Les vieilles répètent cette prière trois fois, et puis elles se mettent à manger la salma en la mêlant avec de l'omelette et de la crème aigre, et enfin elles se couchent sur l'herbe et s'endorment. Vers midi elles se lèvent, car alors commence le sacrifice. Le vieillard qui avait été engagé, égorge la brebis et les poules dont on fait cuire la viande dans de l'eau non salée. Quand tout est bien cuit, le vieillard met le contenu de la marmite sur des planches, à côté desquelles il place le gruau assaisonné de beurre. Alors on se jette à genoux et les trois vieilles femmes prient ainsi: „*Dieu Paz, toi qui donnes à manger à tous, rassasie-nous et donne-nous à boire, donne-nous beaucoup de biens et donne la santé à tout le peuple. O Grand Paz, fais que nous soyons bien-portants, que*

<sup>1)</sup> Annoté par le père Chaverski, dist Boygouzouslan, vill. Vetchikomovo; le texte mordvine manque.



nous ayons du bonheur dans nos occupations, dans nos affaires, partout où nous allons, donne que notre chemin ici-bas soit heureux. Ce que nous te demandons, accorde-le-nous partout et toujours. O notre mère, Sainte mère de Dieu, donne-nous beaucoup de blé, des chevaux, des vaches et des brebis à la laine fine et soyeuse. O Paz, notre Dieu, garde-nous et tout le peuple orthodoxe, de tomber dans les mains des malfaiteurs ou des sorciers, garde-nous de la famine. Punis le sorcier, mets ses jambes en l'air, casse-lui le bras droit et crève-lui l'oeil droit!<sup>14</sup> De nouveau on touche les mets et l'on dit: „Voici nous vous offrons, à toi ô Dieu Paz, et à toi Sainte mère de Dieu, du gruau, un pain, du mouton, du poulet et de la salma. Acceptez notre sacrifice et donnez-nous ce que nous vous demandons.“ Enfin on prend place à terre, et on se met à manger. Les jeunes filles et les jeunes gens ont alors le droit de prendre part au moliane. Une partie du gruau est enterrée dans le coin de l'étable situé vers l'ouest, et sous le kardas-sairhko, et on mange les restes le lendemain à la maison. Quant au bouleau, on le plante dans l'étable après l'avoir dépouillé de ses branches, qu'on suspend dans le poulailler afin que les poules pondent plus souvent. La seconde série de fêtes, célébrées en l'honneur de la déesse Angué Patiaï, a lieu en hiver et portent le nom de „kélaidenaïk.“<sup>1)</sup> Vers Noël les jeunes femmes préparent du pourai sans y mettre de houblon et ne permettent ni aux hommes ni aux vieilles femmes de leur faire société. Là veille de Noël on mène à la cour, à l'endroit où demeure le kardas-sairhko, un cochon qu'on a eu soin d'engraisser pendant trois semaines. Trois jours avant qu'on l'égorge on le laisse entrer dans la chambre et on le nourrit sous le poêle. Deux jours avant Noël on lui enveloppe le cou d'un essuie-mains brodé, dans lequel on plante quelques rameaux de bouleau, pris d'une verge et mis dans de l'eau chaude pour les faire bourgeonner, puis, en tenant les bouts de l'essuie-mains, on mène le cochon au coin des images, où on lui donne à boire l'eau dans laquelle avait été la verge, et puis le maître du logis le mène à la cour, en ayant soin de ne pas lui ôter ses ornements; on l'y égorge et on en laisse couler le sang dans les

<sup>1)</sup> Nos propres explorations dans les provinces de Penza et de Saratof et un peu Melnikof *ibid.* p. 413, 428.

trous du kardas-sairhko. On brûle les soies du cochon sur la pierre du kardas-sairhko, le bois de bouleau, qui est employé à cet effet est allumé au chtatolts sacré; pendant tout le temps que dure le sacrifice on invoque Angué-Patiaï, Nichké-Paz et Taoun-ozais. On brûle l'essuie-mains, tandis que les rameaux ensanglantés, on les conserve, car on les emploie le matin de Noël pour battre les enfants. Plus l'enfant crie, plus il sera robuste. Pendant qu'on le bat on dit: „*Kélou-Kelaïda kazimes*“ (Que le dieu du bouleau te garde). A Kemechker (dist. de Kouznetsk, prov. de Saratof) on m'a dit, qu'on conserve aussi l'essuie-mains, car il possède la vertu de faciliter les couches et d'arrêter les hémorragies. Pour la fête on fait de la „lapcha“ (potage au vermicelle) ou de la salma, qu'on sert avec des boyaux de porc remplis de gruau de millet. La veille de Noël a lieu le *kélouchniafydyndama*“ (la glorification de Kélaïda). Cet usage aura été apporté aux Russes par les Mordvines, aux habitants de la presqu'île du Balkan par les Bulgares (du Volga) et aux Slaves de l'Ouest par les Ougriens-Madgyars. —,<sup>1)</sup>

Comme à Noël le bouleau est dépourvu de ses feuilles, les femmes mordvines ont l'habitude de faire des faisceaux de rameaux de bouleau et de les tremper dans une substance liquide formée d'eau, de lait, de millet et d'oeufs. N'ayant pas eu le bonheur d'assister aux fêtes d'hiver des Mordvines, nous nous bornerons à raconter ce que nous en avons entendu dire. La veille de Noël les enfants du village se réunissent en foule. Les petites filles portent des faisceaux de bouleau ornés de mouchoirs et d'essuie-mains brodés de couleurs voyantes. Les garçons se munissent de bâtons, de sonnettes, de clochettes, et de couvercles en métal. A la tête de tout ce cortège marche une petite fille qui porte un sac, une jeune fille lui éclaire le chemin au moyen d'une lanterne dans laquelle le chtatolts sacré sert de bougie. La lanterne est suspendue à un long bâton, et la jeune fille doit avoir soin de ne pas laisser la bougie s'éteindre, sans cela il arriverait malheur à sa famille. En se promenant dans le village, le cortège chante et crie aussi haut que possible, en faisant des gestes, les paroles que voici: *Kélou, Kélou-Ké-*

<sup>1)</sup> Cette croyance est basée sur l'opinion de Melnikof, ce grand connaisseur du peuple russe. —

*laida! sirnaisakalaf! iakatama kochar langat. Savai Kélaida-noldak pailiast! Maksak-Kélaïdandi sulat i pilgenait i avanpatchat! Kélou, Kélou-Kélaida! sirnai sakalaf!*<sup>4</sup> (O bouleau, bouleau, dieu du bouleau à la barbe dorée, nous allons parce qu'il nous faut aller! Viens, dieu du bouleau, ouvre la porte! Donne à Kélaïda les intestins et les pieds de femmes, et les galettes qu'elles ont faites; O bouleau, dieu du bouleau à la barbe dorée!) Tout le temps les jeunes garçons font du vacarme en sonnait, battant le tambourin et les couvercles, pour éloigner Chaïtan de Kélaida et l'empêcher de faire du mal au dieu naissant. Les jeunes filles, en robes de fête, passent aux chanteurs, par les fenêtres, des oeufs peints en rouge et en jaune, des boyaux de porcs remplis de gruau de millet, des galettes au beurre et des „kélaïnguémén“, gâteaux au gruau de millet, auxquels les bonnes ménagères donnent la forme de porcs, de brebis et de poules pour tromper les dieux. Tous ces vivres sont mis dans un sac, et après avoir fini leur marche à travers le village, tout le monde se rend dans une maison, choisie d'avance, où l'on place sur la table des rameaux de bouleau, liés en faisceau et le chtatolts, ornés de toutes sortes de choses. Tout le monde prend place autour de la table pour souper. Tous les mets ont été préparés en grande abondance la veille de Noël. Avant de mettre le feu dans le poêle, on allume devant ce dernier un chtatolts et un balai orné; avec un autre balai on nettoie bien soigneusement le dessous du poêle, et puis on le remplit de bois de bouleau, auquel la ménagère met le feu au moyen de copeaux de bouleau qu'elle allume au chtatolts en prononçant les paroles suivantes „*Tchim-Paz vanymyst! Angué Patiaï ozaïs-dé'däi ozyndak min niksyn! Nechké-Paz, aliaï kepsiak sirnai-chi, valdyptak min ejdasa, chatchak lama kchen!*“ (Tchim-Paz, garde-nous, Angué Patiaï, ô mère des dieux, prie pour nous! Nechké-Paz, ô notre père, fais que le soleil doré se lève, éclaire-nous de sa chaleur, fais croître beaucoup de blé!) Puis on place le copeau brûlant sur le rebord du poêle, et on y met le tison qu'on avait gardé depuis le Noël précédent. Quand le tison a pris feu, on le met sur le rebord, et ce n'est qu'alors qu'on met le feu dans le poêle. Sur le rebord on laisse un grand morceau de bois de bouleau, qui doit y fumer pendant trois jours. (A comparer au badkiak des Serbes

et des Bulgares.) Au bout de ce temps on l'arrose de l'eau dans laquelle on avait cuit les rameaux, et on le garde jusqu'à la fête suivante d'Angué-Patiaï. Ce morceau de bois carbonisé a des vertus médicales; ainsi l'eau dont on l'a arrosé préserve, celui qui la boit, de toute maladie et de tout malheur. C'est le cadet de la famille qui jette du sel sur le tison pour l'éteindre, pendant que la mère dit: „*Nichké-Paz, valdyptak teink! Pourguiné-Paz tiat-tora siodataza salda!*“ (Nichké-Paz éclaire-nous! Dieu du tonnerre, fais que le tonnerre ne fasse pas plus de bruit que le sel.) C'est la veille de Noël qu'on rôtit des saucisses, faites de boyaux de porcs, qu'on fait des galettes au lard et des gâteaux au gruau de millet et aux oeufs. La fête principale correspond à notre jour de Noël. Alors les femmes mariées couvrent tout le plancher de paille, mettent dans le coin d'honneur un faisceau de rameaux de bouleau, dont on a fait éclore les bourgeons par la vapeur, et un chtatolts non allumé. Alors on fait cuire la lapcha avec de la viande, et la tête du porc dans la bouche duquel on a mis un oeuf peint et une branche de bouleau. A midi précis du 25 décembre, le maître de la maison allume le chtatolts, et, entouré de tous les membres de sa famille, il se met à genoux devant quelque fenêtre ouverte. Tout le monde fait un salut d'après l'usage mordvine et dit après le maître les paroles suivantes: *Tchim-Paz vanymyst! Angué Patiaï ozais-dediaï! savak koudizynk ozksten-langa! Nechké-Paz, Initsé-Paz savak koudizynk ozkstsen-langa! Valda Velen Paz* (puis viennent les noms de toutes les divinités) *savada Angué-Patiaï marhtyn koudizynk ozksesna langa!*“ (Tchim-Paz, garde-nous! Angué-Patiaï, mère des dieux, viens dans notre maison pour la fête! Nichké-Paz, fils de dieu, viens dans notre maison pour la fête! Vélen-Paz le clair, . . . venez dans notre maison pour la fête!) Après avoir invité tous les dieux, l'hôte ordonne de servir le dîner, prend la tête de cochon que l'hôtesse lui présente sur un plat, et sort de la chambre, suivi de ses enfants dont le cadet porte le faisceau de branches qui avait occupé le coin d'honneur. On porte la tête de porc sur la pierre du kardas-sairhko, de là à l'écurie, à l'étable, au poulailler, à la cave, au bain et au puits, invoquant partout la déesse bien-aimée, son fils, et le dieu gardien de l'endroit qu'on visite. Ainsi à l'étable on prie „*Rev-ozais, à l'écurie Zichman-ozais etc.*

Après cette tournée on rentre à la maison, et on se met à table. Celle-ci est couverte d'une nappe blanche, sur laquelle se trouve entre autres mets le „*kelainguémen*“ qui consiste en trois gâteaux au gruau de millet, dont deux sont placés côte à côte et dont le troisième est superposé; ce dernier est consacré à Angué-Patiaï elle-même, l'un des deux autres appartient à Nechké-Paz et le second à tous les autres dieux. Prés de la table est placé un énorme tonneau, rempli de pourai. L'hôte pose la tête de porc sur la table et le fagot dans le coin d'honneur; puis tous s'agenouillent et l'hôte dit: *Tchim-Paz vanymyst! Angué-Patiaï ozaïs dédiaï ozyndak min-inksyn! Nechké-Paz ton sindamast i ton sevaftamast! Maksatama kchi, sal i paichksai-chra taipailai, tet Angué-Patiaï tuuvan-prea, këlainguémen, kchi, sal vedarka pourai i alat arhtavat! Taipailai tet Nechké-Paz (suit le menu)! Taipailai teint ozaist (le menu)! Mezara ouli chrana kchen i salen, tenara maksak teink para! Mezara sioratnen ouli këlainguémentncnesa, tenara maksak teink para! Vanymyst Chaïtanyn, kaijitnen lomatnen, a touvat i outchat virgastnen! Angué-Patiaï, mez vidiamai modas-chatchyftak, kutchak akcha iondyl i laimbai modan-livis! Valda Nechké-Paz, valdak i iejdak kchenkai! Angué Patiaï chatchyftak etchkai choujair, keli kchen préai, tuja siora alchka! Kona pona Jourta-ozais kelgäi, stama kaldo maksak teink! Maksak teink lama alachatnen i chlaïait marhta, tazat i viit oftachkas Maksak teink trakst, touvat sarast gagandit: iaksargat i sembai kaldo i sembai narmyn! Ozyndatama tet sirai para marhta-maksak teink odpara!*“ (Tchim-Paz sauvegarde-nous! Angué-Patiaï, mère des dieux, prie pour nous! Nechké-Paz, fais-nous boire, fais-nous manger! nous offrons du pain, du sel et une table garnie! Voici pour toi, Angué-Patiaï, une tête de porc, des tartines, du pain, du sel, un tonneau de pourai et des oeufs bigarrés! Voici pour toi, Nechké-Paz...! Voici pour vous, ô dieux... Donnez-nous autant de bien qu'il y a de pain et de sel sur la table! Faites-nous autant de bien qu'il y a de grains dans les gâteaux! Gardez-nous de Chaïtan, de mauvaises gens, et gardez nos brebis et nos moutons des loups! Angué-Patiaï, fais prospérer ce que nous avons semé dans la terre, donne-nous des éclairs de chaleurs et la rosée tiède! Nechké-Paz, toi qui jette de la lumière, éclaire notre blé, et réchauffe-le! Angué-Patiaï,

envoie-nous une paille épaisse, de grands épis, et des grains jaunes et grands comme des oeufs! Donne à notre bétail le poil que Jourta-zaïs aime! Donne-nous beaucoup de chevaux forts et robustes comme des ours! Donne-nous des vaches, des pores, des poules, des oies, des canards et toutes sortes de bétail et de volaille! Nous te rendons hommage, nous t'offrons de vieux biens, donne-nous-en de nouveaux!) <sup>1)</sup> Après avoir prononcé cette prière, l'hôte coupe une tranche du kélainguémen supérieur, et y pose des morceaux de porc, d'oenf, de galette, enfin un peu de chaque met, alors il prend ce morceau sacré (l'ozondam-pal) à la main droite, et tenant à la main gauche un vase de pourai, il répète la prière que nous venons de donner. En énumérant les mets, l'hôte les touche de l'ozondam-pal. Après cette cérémonie il donne l'ozondam-pal à sa femme, qui le met sur le rebord du poêle où la bûche de bouleau fume déjà. Le maître passe ensuite à sa femme le vase de pourai. Elle en verse le contenu sur le rebord du poêle, tout en y ajoutant du bois sec, afin que le feu sacré ne s'éteigne pas, car cette maladresse attirerait des malheurs sans fin sur toute la famille. Enfin on se met à manger; les oreilles et le museau du porc sont distribués aux enfants, car ce met les rend obéissants et capables de distinguer le bien du mal. Après le repas on sacrifie une partie de chaque met à kardas-sairhko et on arrose sa pierre de pourai sacré.

Le jour après Noël on fête, de nos jours encore, le „*petsionamolian*“ dans la maison de la sage-femme. Tous les mets sont préparés d'avance, et apportés dans la maison de la sage-femme; cette dernière n'a qu'à faire une boullie épaisse des grains que les femmes, qui ont accouché pendant l'année, lui ont apportés. Tous les habitants du village prennent part à cette fête, excepté, cependant, les veufs et les veuves, les jeunes hommes et les jeunes filles. Les enfants sont envisagés, ce jour-là, comme les petits-fils de Boulaman-Patiaï, et de la sage-femme, qui la représente sur la terre. Les visites ne viennent pas les mains vides, chaque hôtesse met ses vivres dans un paletot de femme, qu'elle jette comme un sac par-dessus son épaule nue. La sage-femme pique celle qui apporte l'offrande

<sup>1)</sup> Vill. Sémëlkino, dist. Stavropol, prov. Samara.

cinq fois de suite, puis elle coupe le ruban qui retient le sac sur l'épaule et en débarasse ainsi la porteuse. En présentant leurs offrandes, toutes les femmes font un salut jusqu'à terre, la sage-femme couvre la table d'une nappe blanche, ouvre la fenêtre et prononce la prière suivante: <sup>1)</sup> „Tchim-Paz, Dieu Sabaoth, garde-nous! Angué-Patiaï, notre mère, Sainte vierge, donne la santé à tes petits-fils, aux enfants, aux pères et aux mères! Boulaman-Patiaï, fais que tes petis-fils et tes petites-filles aient chaud, qu'ils soient rassasiés, et qu'ils soient toujours en bonne santé. Angué-Patiaï, garde tes enfants d'un oeil malveillant, de la faim, de quelque influence impure! Angué-Patiaï, quitte plus souvent ta demeure dorée pour venir soulager tes enfants! Donne aux mères plus de lait pour nourrir leurs enfants! Donne leur beaucoup d'enfants, et fais qu'ils grandissent et qu'ils jouissent d'une bonne santé!

Après avoir prononcé cette prière, la sage-femme, aidée des autres femmes, soulève à trois reprises la table où se trouvent tous les mets, ensuite elle prend un rameau de bouleau, le plonge dans le pourai, en asperge tous les assistants, disant: „*dour, dour, dour pourai Angué-Patiaï!*“ Ce n'est qu'alors que tout le monde se met à table. Tous les enfants se servent de la cuiller de la sage-femme en mangeant leur bouillie.

La veille du Nouvel-an les Mordvines célèbrent la fête de „Taounsiaï c. a. d. du dieu des cochons. Les gens riches tuent alors des porcs comme à Noël; les pauvres se contentent de conserver les pieds du porc de Noël; c'est le plat sacré à la fête de Taounsiaï“; On fait cuire ces pieds la veille du Nouvel-an, on fait aussi des galettes au lard, de petits gâteaux en forme d'oeufs. Les enfants chantent: „*Taounsiaï Avynsiaï! Pédak moda, oult chatchyftaf siora! kchenpréa dougachka, siora ournaichka, a choujer ouzyrchka! Taounsiaï, Avynsiaï! siora ournaichha, a choujer ouzyrchka! Taounsiaï, Avynsiaï! Siora pamerdak, priatsa pidiak, 'matak valmas: goula lindaï, siora savaï, a minpriatsa. Taounsiaï, Avynsiaï! kasnainkai kenksys patchk af-iakaï, koutchatama valmas. Son van-pilget oulst paina-koudsa sin nai iamaz. Taounzia, Avynsiaï! Maksak pri-*

<sup>1)</sup> Malheureusement le texte enest russe et emprunté de Melnikof p. 421, car je n'ai pas assisté à cette fête.

*atsa! maksaftairai priatsa pissatama pailias! maksaftairait kchimsiakanaïkoutchkerdatama tchanga potmas! Maksak priatsa i kchim-siakanai! Taounsiäi, Avynsiäi*“ (Dieu des cochons, dieu des femmes! Que la terre éclate, que le grain naisse! Que l'épis soit comme l'arc d'attelage, le grain comme un oeuf, et la paille comme une branche! (Refrain) Mouds le grains, fais un gâteau, mets-le sur le rebord de la fenêtre, un pigeon viendra, il prendra le grain et nous prendrons le gâteau (Refrain.) Notre cadeau ne passera pas par la porte, nous l'envoyons par la fenêtre. Les pieds de porc étaient dans le poêle et nous regardaient. (Refrain) Donne-nous un gâteau! Si tu ne nous en donnes pas, nous enfoncerons ta porte, si tu ne nous donnes pas un pot de gruau, nous te déchirerons le ventre! Donne un pot de gruau et un gâteau! (Refrain). Après avoir reçu ce qu'ils demandent, les enfants glorifient celui qui leur a donné les objets désirés, et lui souhaitent le bonheur dans toutes ses entreprises; puis ils entrent dans la maison et jettent des grains aux hôtes en disant: „*Tchim-Paz! maksak siora teint!*“ (Tchim-Paz vous donne du blé!) C'est avec ces grains, que les enfants ont jetés, et qu'on a ramassés avec soin, qu'on commence les semailles.

A midi précis du jour du Nouvel-an, le maître de la maison ouvre la fenêtre, y allume un chtatolts, se met à genoux avec toute sa famille, priant: „*Tchim-Paz, vanymyst! Angué-Patiaï ozyndak touvatnen-langat, revatnen-langat, pourhtstnen-langat, sarastnen-langat* (on énumère le bétail et la volaille!) *Taoun-ozäis vanak towankai virgasin, maksak lama pourhtstnen! Otsu Taounsiäi maksak pourhtst raoudjat i akchat, konat touts kelgat!*“ (Tchim-Paz, garde-nous! Angué-Patiaï, prie pour nos cochons, pour les brebis, les pourceaux, les poules . . . ! Dieu des cochons, garde nos cochons des loups, donne beaucoup de pourceaux! Grand Basile, donne des porcs, des pourceaux blancs et noirs, comme tu les aimes!) Alors la maîtresse du logis présente à son mari la tête du cochon, et il va avec les enfants près du kardas-sairhiko, à l'étable des cochons et aux autres étables. Le fils aîné ou la fille aînée marche au-devant des autres, qui tiennent la queue du cochon entre leurs dents; c'est ainsi qu'ils font leur tournée pendant qu'un enfant leur jette les grains contenus dans un gant. Ensuite la procession retourne dans la chambre, et



après avoir adressé une prière à tous les dieux, tout le monde se met à table. L'hôtesse enterre les oreilles et le museau du porc dans le coin d'honneur, ou sous le seuil de la porte. La paille, dont on a couvert le plancher, est laissée dans la chambre jusqu'à la fin de la fête de Taounsiaï. Le lendemain on la rassemble, mais on se garde de la jeter, car elle a des vertus magiques. La maîtresse en prend une poignée, va dans la cour, la pose sur la pierre du kardas-sairhko, l'allume au chtatolts et la brûle. Une autre poignée de cette paille est allumée dans le voisinage du poulailler pour exposer ce dernier à la fumée bienfaisante. Le lendemain l'étable est soumise au même procédé. Le reste de la paille est mis devant la maison, et le 6 janvier on l'y brûle pour chasser Chaïtan de la demeure.

Voilà les restes du canon mythologique mordvine, que j'ai eu le bonheur de recueillir, grâce à mes propres recherches et aux données qui ont été publiées auparavant. Ces restes, quelque insignifiants qu'ils semblent être, nous amènent à des suppositions et des conclusions fort intéressantes sur la mythologie populaire russe. Ce n'est pas à nous toutefois à tirer ces conclusions, nous laissons cela aux connaisseurs du paganisme russe. Notre ouvrage que voici leur montrera quelle influence le paganisme mordvine ou finno-ougrien a exercé sur la mythologie russe.



## Berichtigungen

zu den Lappischen Sprachproben, Aikakauskirja III.

- S. 21 Z. 6 l. nagóð st. nagód.  
" 22 " 10 v. u. l. De st. Dē.  
" 23 " 11 l. hirmós st. hirmos.  
" " " 13 l. rieván st. rievān.  
" " " 23 l. læmâš st. læmaš.  
" 24 " 8 l. dokkó st. dōkkó.  
" 29 " 7 l. ja st. jo.  
" " " 4 v. u. l. boáres st. boáres.  
" 30 " 8 l. bijai st. bij'ai.  
" " " 19 l. lossagēd st. lossagēd :  
" 31 " 6 l. buóreþ st. buóreb.  
" " " 9 l. máid st. máid.  
" " " 6 v. u. l. Ruoššaid st. Ruoššaid.  
" 32 " 9 v. u. l. vašalažat st. vašalažat.  
" 33 " 3 l. næw'rē st. næw're.  
" " " 2 v. u. l. niéi'da st. niéida.  
" 36 " 4 l. gul st. gu.  
" 37 " 6 v. u. dēdnō st. dēdno.  
" " " 1 v u. gudeg st. gudeg.  
" 38 " 19 l. čāškadēt st. čāškadet.  
" 43 " 1 l. ieč st. iešč.  
" " " 6 l. goggó st. goggo.  
" " " 15 l. boadi st. bodi.  
" " " 10 v. u. l. gačad st. gačad.  
" " " " l. ulmučid st. ulmučid.  
" 46 " 11 l. gū st. gū.  
" 53 " 4 l. das st. dass.  
" 54 " 11 l. waren, gegangen st. waren.  
" 58 " 3 l. stevenlosen st. steuerlosen.  
" 77 " 12 l. gesund und st. gesund.  
" 85 " 13 l. Felsen st. Felser.  
" 94 " 11 v. u. l. rakādedje st. rukādedje.
-